

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

**Maguelonne Toussaint-
Samat**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT

CONTES ET LÉGENDES DES PYRÉNÉES



FERNAND NATHAN

Contes et Légende de tous pays

**CONTES ET LÉGENDES
DES
PYRÉNÉES**

**PAR
MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT**

*Illustrations : Yvon le Gall
Édition : Nathan*

I

Lorsqu'il n'y avait pas encore de Pyrénées



L N'Y A PLUS DE Pyrénées ! » se serait écrié Louis XIV en disant adieu à son petit-fils Philippe, duc d'Anjou. En effet, le roi d'Espagne Charles II, en mourant, avait désigné le jeune prince français comme son héritier.

En vérité, cette parole historique n'a jamais été prononcée... comme toutes les paroles historiques, d'ailleurs... L'ambassadeur d'Espagne, annonçant la nouvelle du décès de son maître, avait simplement conclu :

— Les Pyrénées sont abîmées.

Mais il faisait allusion au Traité des Pyrénées signé entre la France et l'Espagne, quelques années avant le mariage du Roi-Soleil et de l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche. Ce traité précisait que la France ne prétendrait pas à la succession de la Couronne d'Espagne, en échange d'une somptueuse dot que la princesse ne reçut jamais, l'Espagne étant alors plus pauvre que les plus pauvres ! Cette somme n'ayant donc pas été versée, l'héritage revint au petit-fils de Louis XIV.

Et voilà comment on écrit l'histoire ! L'anecdote authentique est du reste souvent bien plus amusante.

Or, il paraît – je dis « paraît », allez-y voir ! – qu'il fut un temps où il n'y eut vraiment pas de Pyrénées du tout. Pas de montagnes, mais juste quelques mouvements de terrains par-ci par-là, pour donner un

peu de caractère au paysage.

En ce temps-là, il y a si longtemps que de l'évoquer j'en ai le vertige – aucune frontière naturelle ne séparait la France et l'Espagne. Et quand je dis la France et l'Espagne, je fais moi aussi une erreur historique, car ces deux pays ne portaient pas encore ces noms. Ils n'avaient même pas de noms du tout !

Chez nous – et ce n'était même pas encore la Gaule – vivaient des peuples barbares que l'on désigne sous l'appellation vague de Ligures. Leur race est d'origine inconnue, de langue mystérieuse (quelques mots seulement en furent conservés, grâce aux Grecs qui les rapportèrent). C'étaient des gens particulièrement farouches auxquels il ne faisait pas bon se frotter.

L'Espagne était peuplée par les Ibères (on dit encore Presqu'île ibérique), un peuple encore moins charmant, de petite taille et brun de peau qui, peu satisfait de subsister chichement de quelques maigres troupeaux, se consolait de l'injustice du sort, en harcelant ses voisins chaque fois que la curiosité incitait ces derniers à s'approcher.

Ah ! que les mœurs des gens ont bien changé !

Les Ibères se montraient aussi orgueilleux qu'ils étaient misérables. Ils s'imaginaient être les gardiens des limites du monde connu et le proclamaient si haut que cela avait fini par se savoir. Et ils proclamaient encore plus haut que leurs malheureuses vaches, véritables squelettes ambulants, étaient les plus magnifiques qu'on pouvait imaginer... et comme personne ne tentait de prouver le contraire, tout le monde le croyait.

Ce qui devait arriver, arriva : ces rodomontades ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Il y avait en ce temps-là, de l'autre côté de la Méditerranée, en Grèce, à Argos exactement, un roi qui valait les Ibères pour la prétention. Mais loin d'être aussi minable qu'eux, il menait grand train pour justifier ses accointances avec Héra (ou Junon), l'épouse de Zeus (ou Jupiter), le roi des dieux.

En vérité, Héra, une chipie impossible, chargeait Eurystée, le roi d'Argos, de la venger chaque fois qu'elle se jugeait offensée. C'est vous dire si Eurystée avait de l'occupation, car Héra en voulait à tout le monde.

À l'époque où se passe notre histoire, la reine des dieux avait un compte à régler avec un jeune homme, non seulement très beau et très fort, mais encore plus fier de lui qu'Eurystée et les Ibères réunis.

Est-ce possible ? me direz-vous. Eh oui, cela était... De fait, rien ne paraissait impossible à Hercule dont la naissance elle-même se signala comme un miracle.

Une telle naissance n'avait pu laisser indifférente Héra, qui, depuis que le nouveau-né prodigieux avait poussé son premier vagissement,

le poursuivait de sa vindicte.

Ainsi, elle envoya des serpents dans son berceau et Hercule, bien qu'âgé seulement de quelques heures, les réduisit en chair à pâté.

Finalement, la déesse chargea Eurystée de faire périr le héros, et avec le plus de raffinement possible. Le roi d'Argos qui possédait une imagination fertile, ordonna à Hercule douze travaux terrifiants, espérant bien qu'il y laisserait la vie dès le premier d'entre eux. Mais c'était mal connaître ce jeune homme.

— Douze travaux impossibles ? Vous voulez rire, mon bon ! s'écria-t-il en relevant le pari. Le temps d'y aller et d'en revenir et tout sera exécuté. Parole d'Hercule, c'est comme si c'était fait !

Et sa massue sur l'épaule, il alla occire, entre autres horribles bêtes, le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Eurymanthe... Il nettoya les écuries d'Augias, en détournant un fleuve, puis se prépara pour la dixième épreuve.

— On me rebat les oreilles, lui déclara le roi d'Argos, avec un troupeau extraordinaire de génisses blanches comme le lait, que Tibère Géryon posséderait. À mon avis, voilà une injustice du sort. Géryon est un minable qui n'a que faire d'un bétail aussi remarquable. Tandis que moi qui suis honoré de l'amitié de qui vous savez, j'en suis privé. Aussi, je crois que je retrouverai ma quiétude d'esprit en sachant ces bêtes admirables dans mes étables de marbre, plutôt qu'exposées aux intempéries chez ce miteux d'ibère dont ses voisins n'ont qu'à se plaindre. Va donc chercher les bestiaux pour lesquels je m'impatiente... Et ne t'attarde pas.

Chaque fois qu'il évoquait Hercule se rapprochant de l'Ibérie, Eurystée imaginait alors avec délice la rencontre du héros et du bouvier.

En effet, Géryon avait trois fois plus mauvais caractère que n'importe quel Ibère, parce qu'il possédait sur trois torsos, trois têtes dures comme du bois.

— Je ne vais pas me présenter comme cela chez Géryon, réfléchissait de son côté Hercule, chemin faisant. Je vais pénétrer chez lui en catimini, comme si j'étais un voisin ligure et il ne se méfiera pas. Parce que s'il savait qui je suis...

La vantardise se portait beaucoup en ce temps-là, vous voyez !

Ainsi donc, le fils d'Alcmène, rôdant sur les limites des territoires ligures et ibères, parcourut la région s'étendant depuis ce qui est maintenant l'Ariège, jusqu'aux monts Albères au bord de mer, depuis Ussat-les-Bains, près de Foix, à Elne près de Perpignan.

Cette contrée appartenait, en ce temps-là, au roi Berryx. Il vivait l'été à l'intérieur du pays dans une colline au flanc de laquelle il avait fait creuser un palais qui n'est autre maintenant que la grotte de Lombrives.

Cette grotte forme avec celle de Niaux, sa voisine, une véritable ville souterraine ayant un réseau de huit kilomètres de passages et de galeries. On y a trouvé de nombreux vestiges des hommes de l'âge de bronze.

Les stalactites et les stalagmites sont particulièrement superbes et décorent de façon splendide d'immenses salles... qui pourraient être celles d'un palais. Une galerie centrale haute de trente mètres se présente comme une série de cinq vastes paliers. Au fond de la dernière galerie, un gouffre semble être la bouche noire de l'enfer.

Il s'est trouvé de nos jours des explorateurs spéléologues assez courageux pour s'y aventurer. Ils y ont découvert une rivière qui, au bout de deux kilomètres, mène à la grotte de Niaux.

Celle-ci est véritablement la plus belle caverne préhistorique d'Europe. Elle égale, par la conservation de peintures de cette époque, la célèbre grotte d'Altamira en Espagne.

Ces admirables et vénérables œuvres d'art n'ont pas moins de deux cents siècles et s'offrent au visiteur émerveillé à huit cents mètres de l'entrée, réparties sur la paroi d'une vaste rotonde. Ce ne sont que scènes de chasse, chevaux, bisons et cerfs, peints en noir et rouge avec un art et un réalisme incomparables. Ensuite, au milieu de salles à l'extrême variété de décors naturels, tout aussi étonnants que les peintures, on découvre un lac intérieur qu'habitent des poissons aveugles.

Vraiment, on imagine sans peine que ces palais souterrains si extraordinaires, aient pu, peut-être... abriter un roi puissant, soucieux de trouver de la fraîcheur dans une résidence originale, lors des étés brûlants.

Ce roi Berryx avait une fille. Naturellement, la réputation de la beauté incomparable de celle-ci parvint aux oreilles d'Hercule qui rôdait sur les frontières du pays ibère.

Cette princesse au charme indicible était célèbre pour ses cheveux couleur de flamme et ses yeux brûlants.

Lorsqu'il la vit. Hercule, bien sûr, en tomba amoureux. En vérité, on ne sait pas comment elle s'appelait, mais le héros, en lui déclarant son amour, la nomma Pyrène, car en grec *pyr* (ou *pur*) signifie le feu. Un feu aussi ardent que les cheveux de la belle. Dès qu'ils se rencontrèrent, le cœur du voyageur en sembla consumé.

Ce dernier sut si bien faire sa cour et si bien se présenter, que le roi Berryx se montra enchanté à l'idée d'avoir un gendre qui affirmait être le fils invincible de Zeus. Aussi, donna-t-il une dot superbe à sa fille, une ville qui sera plus tard Elne, au bord de la mer.

Elne est maintenant célèbre par son cloître, où l'on peut admirer des sculptures d'animaux fantastiques, extrêmement curieuses.

Au moment du mariage d'Hercule et de la princesse, la cité prit le

vocable de Pyrène, et pour bien appuyer sur la signification de ce nom, on construisit une sorte de phare avec un grand feu qui pouvait à la fois guider les navires et marquer les bornes du royaume ligure, sous les nez de Géryon, le bouvier aux trois têtes.

Justement, le souvenir de Géryon, qui était sorti de l'esprit d'Hercule, lui revint un beau matin.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, les génisses blanches ! J'avais oublié...

— Quelles génisses ? s'étonna la princesse. Et quelle importance cela a-t-il, mon cher seigneur ?

Et Hercule d'expliquer à sa jeune épouse l'importance qu'avait justement ce troupeau.

La belle haussa les épaules :

— Pffuit ! Tout cela est du passé. Vous voici mon époux maintenant. Eurystée règne à l'autre bout de la terre. Quelques génisses de plus ou de moins, qu'est-ce pour un roi, même puissant ? D'autant que, d'après ce que vous me dites, il ne vous a guère ménagé jusqu'à présent. Allons, n'y pensons plus et sortons plutôt nous promener dans les bois de pins. Les cigales y chantent.

Mais Hercule continuait à penser à ses douze travaux interrompus et il ne lui plaisait pas qu'on le considérât dorénavant comme un garçon sans parole, ou pire, comme un lâche.

Tant et si bien qu'un beau matin, il partit sans crier gare, en ordonnant à un serviteur d'expliquer à la princesse qu'il ne ferait que l'aller et retour.

Las, la belle Pyrène sombra aussitôt dans le désespoir. Le chagrin l'égarant complètement, elle quitta en courant ce qui avait été le palais du bonheur et, dans la campagne, elle criait et gémissait lançant à tous les échos le nom du bien-aimé volage.

— Il ne reviendra jamais, jamais ! sanglotait-elle.

Son errance la ramena vers le pays d'Ariège, comme si son chagrin l'entraînait à venir retrouver son père.

Elle marcha longtemps à travers les sentiers et les bois. Ses serviteurs finirent par perdre sa trace et tout découragés, ils s'en revinrent vers la ville d'Elne, afin de pouvoir prévenir Hercule lorsqu'il repasserait. S'il repassait...

Pendant ce temps, le Grec avait réduit à sa merci Géryon aux trois têtes et fait main basse sur le fameux bétail, blanc sans doute, mais si maigre qu'on aurait dit un troupeau de bâtons vivants.

— Eh bien, se dit-il en contemplant les malheureux bestiaux, je me demande si ce n'est pas leur maigreur qui fait leur rareté, plus que leur blancheur. Ah ! les caprices des grands de ce monde ! Aller si loin pour ramener tant d'os... Enfin ! Partons...

En effet, il ne lui fallait guère flâner : les Ibères ne tarderaient pas à accourir pour venger Géryon. Et, poussant ses fantômes à cornes qui

n'avaient même plus la force de mugir, il regagna le territoire ligure, sans se faire encore remarquer.

Lorsqu'il arriva, les serviteurs se précipitèrent pour lui raconter en pleurant la fuite de la princesse.

Plantant là son troupeau étique, il se rua sur les traces de la bien-aimée :

— Je t'aime ! je t'aime ! criait-il.

Hélas, elle ne pouvait plus l'entendre. Tombée d'épuisement dans la forêt, elle ne s'était plus relevée et avait servi de pâture aux bêtes féroces, si nombreuses en ce temps-là.

Fou de chagrin, il voulut élever à la mémoire de son épouse un monument digne d'elle. À coup de massue, de poings et de pieds, il saccagea tout le pays. Accumulant roches et rochers sur les pauvres restes allongés, il relia la mer Méditerranée à l'océan Atlantique par un formidable amas de pierres qui, bientôt, devint une immense chaîne de montagnes sur laquelle il planta des sapins, des hêtres et des chênes. Les larmes qu'il versa devinrent torrents et lacs profonds.

C'est ainsi que furent créées les Pyrénées. Son œuvre accomplie, Hercule redescendit au bord de la mer chercher son troupeau stoïque. Il était temps ! Les Ibères, attirés par le tapage et le fracas de la construction des montagnes, se montraient, armes aux poings.

Les laissant aux prises avec les Ligures qui furent vite réduits à merci, – tant pis pour eux ! – il s'engagea avec ses bêtes vers le Languedoc et ayant franchi le Rhône, on dit qu'il s'y maria une deuxième fois, mais pas pour longtemps encore, hélas ! Ceci est une autre histoire...

La ville que le roi Berryx avait fondée tomba entre les mains des Ibères, car le souverain s'était retiré dans la grotte de Lombrives pour y mourir de chagrin. On voit encore son « tombeau ».

On appela désormais la cité de Pyrène, Illibéris. Bien des siècles plus tard, Hannibal, marchant sur Rome, campa sous ces murs avec son armée de cent mille hommes et ses éléphants. Ruinée, en décadence, elle fut relevée, cinq cents ans plus tard par l'empereur romain Constantin, qui lui donna le nom de sa mère ou *Castrum Helenae*, puis on l'appela Elne.

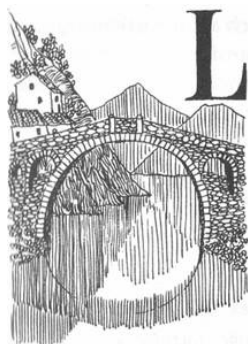
La petite cité semble maintenant dormir sous le chaud soleil du Roussillon, entre Collioures et Banyuls. Ce dernier nom évoque les vins capiteux de ce pays couvert de vignes jusqu'à la mer. Levons donc notre verre à la mémoire d'Hercule, s'il est vrai qu'on lui doit les montagnes magnifiques qui s'élèvent derrière nous.

Buvons aussi à la mémoire de Pyrène, la princesse morte d'amour. Notre breuvage délicieux semble avoir capté le reflet de ses cheveux de feu et de ses yeux ardents. Frais et brûlant à la fois, on dirait les larmes du soleil.



II

Le pont de Céret



LE PASSAGE À CÉRET, dans le Bas-Vallespir, lieu béni et charmant où mûrit la première cerise de France, les visiteurs s'ébahissent non seulement devant les toiles cubistes du musée d'Art moderne, mais aussi devant le Vieux-Pont, ouvrage vraiment remarquable, jeté comme un accent circonflexe sur les deux rives du Tech. Son arche unique enjambe la rivière à plus de vingt mètres de haut et c'est un ravissement de contempler de là le massif du Canigou vers le Sud ou les Albères qui s'abaissent vers le col du Perthus.

On vous dira sur les guides touristiques que « ce chef-d'œuvre du XIV^e siècle donne une haute idée de la science des constructeurs de ce temps-là... », mais les gens du pays savent bien, eux, à qui ils doivent cette construction originale et hardie. On l'appelle le pont du Diable : alors, vous avez compris qu'il y a là un sortilège qui vaut la peine d'être conté...

En effet, il faut être le Malin lui-même pour avoir pu se jouer ainsi des lois de l'équilibre. D'autant que le torrent, par en dessous, n'est pas d'humeur paisible !

Un jour du XIV^e siècle, le Tech avait particulièrement dépassé les bornes et de l'impétuosité et de son lit. Se répandant par-dessus bord, il emporta la vénérable passerelle de bois, qui reliait Céret au restant du pays. Les piliers qui subsistaient ne tardèrent pas à se désagréger à chaque coup de boutoir du courant. Et de même s'en allèrent les dernières chances de récupérer quoi que ce fût.

Céret était donc isolé et près de la famine, car on venait d'essayer une invasion des Maures. Ceux-ci avaient tout saccagé dans le Roussillon, et les habitants de Céret ne prirent que le temps de se réfugier derrière les remparts dont subsistent encore quelques vestiges.

Les Infidèles avaient finalement regagné la mer. Il s'agissait maintenant de retrouver ce qu'on pouvait par la campagne et dans les réserves dissimulées au fond de caches très sûres. Il fallait aussi réensemencer les champs et rattraper ce qui restait des troupeaux enfuis ou dérobés.

Mais comment traverser la rivière grondante ?... Tristesse et désolation !

Les consuls et les notables chargés de l'administration de la ville se rassemblèrent et, pendant trois jours et trois nuits, on discuta à perdre haleine, sans trouver la moindre solution pratique.

Finalement, ils conclurent qu'ils ne pouvaient être sûrs que d'une chose : ils mouraient de soif !

L'excellent vin d'Oms, s'il calma les palais desséchés, ne parvint cependant pas à réjouir le cœur des conseillers municipaux et à leur faire voir l'avenir en rose.

— Qu'allait-on devenir ?

Le cerveau à la fois vide et embrumé par les vapeurs capiteuses du jus de la treille, le petit groupe se retrouva, déambulant tristement le long de la rive, à cet endroit où se tient à présent une scierie.

— En jetant une sorte de radeau fait de fascines liées ensemble, on pourrait peut-être gagner l'autre côté ? proposa l'un des notables. Celui qui les dirigerait, attaché par une longue corde, s'il risque peut-être une pneumonie ou un bras cassé, serait cependant assuré de la reconnaissance éternelle de ses concitoyens. Eh ! Ce n'est pas à négliger !

Mais hélas, personne, pour la gloire, ne voulut courir le risque ne serait-ce que d'un rhume ou d'une foulure.

Et chacun de proposer son voisin qui, avec de belles excuses, se dérobait.

On en était là, lorsqu'un tousotement discret fit se tourner les têtes. Un vieillard, qu'on n'avait jamais vu encore, était assis paisiblement au pied d'un arbre.

Ridé comme une pomme de l'an passé, il portait le béret ou « barrette » rouge, les espadrilles à tresses bleues et la large ceinture de flanelle des pâtres montagnards, tels qu'on les rencontre vers Prats de Mollo ou Saint-Laurent de Cerdans.

Personne, personne ne le reconnaissait. Mais sans laisser aux notables le temps d'élucider ce mystère, le vieux berger, saluant bien civilement à la ronde, fit remarquer de sa voix cassée :

— Hé ! c'est que vous m'avez l'air bien embarrassés... Puis-je vous

rendre service ?

Vous pensez s'il obtint du succès ! Avec un brin d'agacement, quelqu'un condescendit à expliquer qu'il n'y avait plus de pont, rien pour le construire, que la crue du Tech ne baisserait point avant l'été, et que l'on remonte ou descende la rivière, aucun endroit ne serait plus favorable qu'ici à la vérité, vu que soixante pas seulement séparaient les deux berges.

Le vieillard se mit à rire, ce qui le fit beaucoup tousser. Quand il reprit sa respiration, il déclara sans ambages :

— Je ne suis qu'un malheureux berger de Costa Bona et j'ai beaucoup moins d'instruction que le plus simple de vous tous. Mais si vous me payez un bon prix, je vous construirai, en une seule nuit, un pont admirable, pour lequel cent des ouvriers les plus adroits de Perpignan demanderaient beaucoup de temps et une vraie fortune.

Les notables restèrent pantois devant tant de tranquille assurance et pas un d'entre eux n'osa relever le défi – en aurait-il eu la possibilité.

Finalement, le barbier, qui avait la langue bien pendue comme il est d'usage dans sa profession, exprima tout haut ce que chacun pensait.

Il faut vous dire que cet artisan répondait au nom de Guillat (celui qui -est-tellement-malin-qu'il-vous-emberlificote-et-vous-fait-dire-ce-que-vous-ne-voulez-pas-avouer)(1)

Guillat était si fatigué par la veille qu'il remarqua rudement et sans détours cette fois :

— Or ça, camarade, pourquoi nous faire une telle proposition ? La désillusion sera pour nous fort cruelle, car si nous vous croyions, nous oublierions que vous n'êtes qu'un vieillard bien débile, soit dit sans vous offenser.

Le vieillard se contenta de ricaner et dans son œil, on vit passer un éclair de malice.

— Êtes-vous Dieu ou Diable ? reprit bravement le perruquier. Si vous êtes Dieu, nous acceptons votre marché avec reconnaissance, car dans Votre Divine Bonté, vous ne sauriez exiger de nous rien de blâmable. Mais si vous êtes le Diable... que voulez-vous de nous pour notre damnation ?

— Hé hé ! fit le berger sans se compromettre. C'est à prendre ou à laisser. Que je sois l'un ou l'autre de ce que vous dites, vous me donnerez la première âme qui passera lorsque le pont sera terminé.

Pris de panique, les Cérétans reculèrent et chacun sentit comme un grand froid qui passait dans son dos. Entre eux et à voix basse, tcht, tcht, tcht, ils discutèrent et pas un ne fut d'avis d'accepter.

— On irait chercher des secours par l'arrière-pays jusqu'à ce que les communications se rétablissent. Voilà !

Mais Guillat n'avait pas usurpé son surnom et clignant de l'œil, il sourit à ses amis pour leur donner confiance.

— Laissez-moi faire, dit-il, j'ai une idée.

— Nous acceptons votre marché, seigneur Diable, reprit-il en se tournant vers l'étrange visiteur, car la liste est bien longue de vos possibilités. Oui, je vous ai deviné. Nous attendons de vous un pont et vous aurez notre parole que demain à l'aube vous recevrez ce que vous demanderez. Mais rien de plus, pas vrai ?

— Rien de plus, fit le vieillard. Ça suffira pour ma journée.

Et avant que les autres aient pu faire un geste, il disparut, laissant derrière lui, comme une désagréable odeur de soufre.

Reniflant cette émanation de mauvais augure, les Cérétans furent consternés. Et Guillat, accablé de questions autant que de reproches, refusa de répondre aux uns et aux autres, d'un air aussi mystérieux que celui de l'apparition.

Le plus âgé des consuls tirait sur sa barbe, avec colère :

— Tu es bien léger mon garçon, fit-il savoir au coiffeur. Voilà une imprudence qui va coûter la vie et le salut à l'un d'entre nous qui ne l'a pas mérité.

— Et si, pour avoir la vie sauve, on n'utilise pas ce pont, à quoi servirait-il si ce n'est à nous gâcher l'existence avec une menace aussi terrible suspendue au-dessus de notre tête ? reprit un autre tout aussi courroucé.

— Ah ! la peste soit de ceux qui s'imaginent qu'une langue bien pendue suffit pour se tirer d'affaire, maugréa un troisième.

Mais Guillat, avec une tranquille assurance, les fit tous taire.

— Écoutez les amis, ne vous tourmentez pas. J'ai peut-être la langue bien pendue, mais elle n'exprime que ce que j'ai dans la tête. Si je n'étais pas aussi modeste, je pourrais, grâce à ce que je possède là-dedans (et il montra son front) être le roi à Majorque, comme à Perpignan. Et si, à Dieu ne plaise, je me trompais... – rien qu'à cette évocation, permettez-moi de rire – eh bien ! le premier sur le pont, je passerai et vous serez bien débarrassés de moi. Mais si je ne me trompe point, il faudra bien me supplier pour que j'accepte vos excuses. Rendez-vous ici, demain matin, avant l'Angélus. Je ne vous salue pas. *Al rebeyre !* (Au revoir !)

Et très digne, il rentra chez lui.

Le lendemain matin, alors que le ciel ne rosissait même pas encore, des petits groupes portant lanternes sortirent des maisons.

Tous les habitants de Céret étaient sur pied : les gens du quartier Barry, ceux du château, ceux de Saint-Ferréol, ceux mêmes d'au-delà du cimetière sans oublier ceux de la Fond dels Nou Raig. Il ne restait personne sous l'édrédon.

Personne non plus ne disait mot et à voir cette foule silencieuse, on se serait cru à un enterrement défilant entre les rues étroites et tortueuses.

— Dire que celui que nous allons perdre n'aura pas droit à des obsèques, fit remarquer quelqu'un à voix basse.

— Chut, chut, de tous côtés s'écria-t-on.

Mais bientôt les traînants de l'arrière-garde faillirent laisser choir leur fanal de surprise. Là-bas sur la berge, d'immenses clameurs de joie s'élevaient. Tout le monde courut. Et le vieux Guibal, celui qui était paralytique depuis treize ans, retrouva du même coup l'usage de ses jambes. Ah ! je vous jure qu'il ne fut pas le dernier.

D'une rive à l'autre du Tech bouillonnant, s'élançait un pont magnifique : une arche unique, élégante comme mitre d'évêque, semblait soutenue dans les airs par une main invisible qui en aurait pincé le sommet entre ses doigts.

— Ah ! jamais on n'aura vu une œuvre si belle !

— Aussi bien conçue !

— Louons, louons l'habileté du maçon inconnu !

— Louons, louons, l'habileté du maçon inconnu !

Les gens étaient si enthousiastes que dans une bousculade, chacun jouait des coudes pour passer le premier sur l'ouvrage merveilleux.

Heureusement, Guillat se tenait campé à l'entrée de l'édifice ; les pieds écartés, un poing sur la hanche, il portait sur l'épaule un sac de cuir qui semblait agité de grands soubresauts.

— Hé, cria-t-il, n'avancez pas, ô gens de peu de cervelle et d'encore moins de mémoire. N'avez vous pas souvenance du marché ?

Les villageois dégrisés reculèrent et Nourat Prats le cordonnier demanda au nom de tous :

— Ainsi, fit-il avec une incrédulité teintée d'admiration, tu vas te sacrifier pour nous ? Ô Guillat, ne nous annonce pas cela !

Mais Guillat, regardant furtivement autour de lui – bien qu'il fût presque jour, on ne voyait rien d'extraordinaire – Guillat, un doigt sur les lèvres, demanda qu'on se calme et qu'on lui prête attention.

— À mon signal, chuchota-t-il, vous allez tous crier et le plus fort que vous le pourrez... En même temps j'ouvrirai le sac... un... deux... trois... allez... Raaah !

Tournant la besace vers le pont, il en avait lâché les cordons et le chat de la servante du curé en jaillit, furieux de sa captivité et le poil hérissé. Retrouvant le jour, à l'instant où s'élevait de la foule un concert de clameurs bien peu mélodieuses, l'animal, devenu fou furieux, bondit sur le pont, toutes griffes dehors.

Tout aussitôt, par un coup de tonnerre énorme, le ciel du matin se déchira en un éclair aveuglant. Des vapeurs sulfureuses s'abattirent. Bien qu'à moitié suffoquant, les Cérétans firent tous d'un même geste le signe de croix, tandis qu'un démon effrayant, nez pointu, queue fourchue et cornes de feu, se matérialisa en roulant des yeux terribles.

— C'est le Diable ! Jésus-Marie, que Dieu nous protège !

Furieux d'être ainsi joué par le barbier, le démon saisit le malheureux chat avant qu'il n'atteigne l'autre rive. Il le lança en l'air, mais la pauvre bête retomba sur la terre ferme, sur ses quatre pattes, bien sûr, et sans se faire de mal. Puis sans aussi prendre le temps de retrouver ses esprits, il détala en une course folle, jusqu'au Boulou. Cela faisait presque cinq lieues !

On dit qu'on l'entend encore de nos jours, par là-bas, pousser des miaulements terribles les soirs d'orage dans le défilé. Personne n'a eu le courage d'y aller voir et la servante du curé en ressentit bien du chagrin.

Pour la consoler, on lui fit remarquer qu'on y avait gagné un pont et qu'à tout prendre, il valait mieux perdre un chat que l'âme d'un chrétien.

Mais on n'en avait pas fini avec le Malin qui, malade d'humiliation, lançait de tels coups de pied, qu'une pierre énorme se détacha du pont. Une seule, pour l'exemple, car Dieu protégeait désormais l'ouvrage.

Alors, lançant la roche à travers la campagne, le Diable la projeta sur le territoire de Saint-Laurent de Cerdans, près de la frontière espagnole. On la voit encore. C'est une sorte de menhir, la *pedra dreta*, et il faudrait être le Diable lui-même pour la manipuler encore.

À Céret, on remplaça séance tenante la pierre, mais, chaque soir, le maître de l'Enfer s'en emparait. C'est pour cela qu'on les retrouve un peu partout dans la montagne et qu'il faut prendre bien garde de s'y appuyer. Finalement, on en scella un grand nombre de plus petites au parapet et on les fixa avec des barres de fer.

Pour desceller ce mur, le diable devait y travailler toute la nuit, car chacun sait que le fer n'est pas pour lui plaire et qu'au premier chant du coq, il perd son pouvoir. Pour lui, tout est alors à recommencer.

Aussi, Guillat, par ailleurs satisfait des excuses que ses concitoyens lui avaient présentées, décida de prendre une nouvelle fois les choses en mains. On ne le lui disputa pas, car il était désormais un spécialiste.

On travailla de nuit tout en chantant des cantiques et au moment où l'on fixa la dernière pierre, notre barbier prit un chaudron plein d'eau, courut au plus proche poulailler et arrosa le coq... qui chanta avant l'heure, au grand désespoir du Diable.

Ainsi, le Démon disparut pour ne plus jamais réapparaître. *Adissias pla ! Adieu !*



III

Comment gagner de l'argent sans se fatiguer avec des pommes de terre et des chaussures



DANS LE VALLESPİR, haute vallée de l'Aude, tout le monde – ou presque – se nomme Casimir. Cette coutume peu pratique indique ainsi cependant aux yeux des populations voisines l'origine des gens de ce canton.

Un Casimir, que j'ai bien connu, m'a dit un jour :

— Je suis né fatigué parce que j'ai vu le jour un dimanche pendant les vêpres, pauvre de moi !

Dans le Vallespir, les gens qui sont nés fatigués ne supportent pas le travail. L'énoncé même de ce mot les plonge dans des malaises indicibles. Heureusement, ces malheureux sont rares, car le montagnard de l'Aude n'a pas la vie facile.

C'est pourquoi, mon Casimir poursuivait avec mélancolie :

— Cela me fendait le cœur de penser que mon père Casimir l'aîné, comme le fit son grand-père Casimir le Vieux et tous mes aïeux Casimir les Anciens, passa sa vie à remonter la terre des vignes qui glisse dans la vallée, charriant jour après jour les mottes pesantes dans une hotte accrochée au dos.

Les hommes rapportent ainsi la terre ingrate que les femmes réajustent le long des murettes de pierres sèches, transformant les

pententes en paliers praticables sur lesquels pousse la vigne. Le vin obtenu titre au moins 14 degrés, mais cette qualité, les vigneronns ne l'ont pas volée, car la terre croule sans cesse.

Mon Casimir, étant né un dimanche pendant les vèpres, ne pouvait donc – à son grand regret – donner un coup de main à sa famille laborieuse. Pourtant, il ne désespèrait pas de gagner un jour beaucoup d'argent, sans trop s'épuiser, puisqu'il était déjà fatigué de naissance.

Ce Casimir a toujours été un brave garçon, plein de bons sentiments. L'allergie, voyez-vous, ça ne se commande pas... surtout celle-là.

Enfin, un jour, il eut une idée. L'illumination lui vint d'un coup, sans qu'il la cherche. Heureusement ! car il ne lui aurait pas survécu. Et cette inspiration fut à l'origine de sa prospérité, une prospérité assez modeste cependant pour ne pas lui donner de souci. On n'est jamais assez prudent lorsqu'on se trouve dans son cas.

J'ai un peu de remords de vous raconter cette histoire. Finalement, vous le verrez, elle ne semble pas très morale, si elle finit bien... pour mon héros paresseux. Mais une fois n'est pas coutume et l'astuce de ce Casimir-là n'a plus aucune chance de réussir. Si je vous la raconte, c'est que sa ruse a été éventée. Ne vous y hasardez donc pas.

Ainsi, depuis des années, en pensant sans y penser, Casimir souhaitait gagner de l'argent sans se fatiguer. Car pour gagner des sous, il faut faire des affaires et pour faire des affaires, il faut avoir des sous, comme dit la chanson. Le temps, pour certains, est de l'argent, mais les idées lumineuses valent leur pesant d'or et en elles consiste parfois la solution d'un problème que l'on pourrait prendre par les deux bouts, sans y voir plus clair.

C'est ainsi qu'un jour, le « Journal du Midi » publia un avis annonçant qu'aurait lieu à Belcaire (arrondissement de Limoux, 585 habitants) un concours international de pommes de terre :

« Le plus gros tubercule recevrait un prix de mille francs (anciens, on était juste à l'après-guerre) déposés chez un huissier du chef-lieu. Les candidats devront faire parvenir un exemplaire de leur production à Casimir Delteilli, dit « Le Fatigué », qui a eu l'idée de ce concours. »

Notre homme ayant toujours refusé d'expliquer comment il avait fait passer cette annonce sans payer de sa peine ou de son argent, on en conclut que cela n'avait pas dû être assez épuisant pour être signalé, et tout le monde de le féliciter. Puis on attendit.

Le succès du concours fut considérable et d'un bout à l'autre des Pyrénées, depuis même la Corrèze, le Biterrois et le Toulousain, les envois affluèrent et un autre Casimir, celui-là receveur des Postes, dut prendre à partir de la semaine suivante, quinze jours de congé, tant il souffrait de surmenage sous l'avalanche de milliers de paquets-poste, dont certains pesaient jusqu'à trois kilos.

Casimir le Fatigué, lui, était béat. D'un dimanche à l'autre se

trouvant à la tête d'une montagne de pommes de terre aussi grosses que des melons, il les vendit à bon prix, ce qui lui permit de facilement rembourser les mille francs qu'on lui avait prêtés et qui dormaient chez l'huissier. Et le plus honnêtement du monde, il récompensa de cette somme un concurrent de Lannemezan dont, à vrai dire, le légume n'était pas tellement plus gros qu'un autre. Ils étaient tous énormes !

Le lauréat fut bien content, les journalistes aussi et le propriétaire du Café des Amis, où l'on fêta l'exploit, tout à fait ravi de sa journée.

Puis la vie de Belcaire et celle de Casimir le Fatigué retrouvèrent leur cours normal ou presque, le village ayant enfin connu la notoriété et notre malin se trouvant désormais à la tête d'un joli petit pécule.

— Que vas-tu faire à présent ? lui demandèrent ses voisins. L'opération a été rentable, mais ce n'est pas le Pérou.

— Eh bien, dit-il, je vais pouvoir faire de la contrebande.

— Seigneur ! s'écria l'auditoire. De la contrebande ? Et toi qui ne veux pas te fatiguer ! Comment vas-tu transporter la marchandise ? Pour un fainéant – soit dit sans t'offenser – ce n'est pas une mince affaire. Les chemins de montagnes ne s'arrêtent de monter que pour redescendre, les douaniers sont plus malins que nous tous réunis et puis les ballots sont bien lourds à porter, surtout lorsqu'il faut courir par les sentiers, poursuivi par les chiens !

La contrebande dans nos pays de frontière n'est pas toujours considérée pour ce qu'elle est, une action malhonnête, mais comme une sorte de sport, un jeu qui tiendrait du « chat et de la souris » et qui remonte à des temps immémoriaux. À présent, notre moderne niveau de vie rend ce trafic illicite aussi dérisoire qu'inutile, mais on en garde la nostalgie.

Or, à l'époque de l'immédiat après-guerre où se passe cette histoire, subsistait encore ce qu'on appelait « le marché noir » et nul n'ignorait qu'abondantes en Espagne, certaines denrées y valaient moins cher qu'en notre pays. C'était en quelque sorte les derniers beaux jours de la contrebande, son chant du cygne.

Ainsi, si l'on achetait à Barcelone des chaussures que l'on y trouvait à des prix sans concurrence et qu'on les revendait chez nous, en « oubliant » de payer la taxe, on était assuré d'un bénéfice, frauduleux certes, mais très confortable. Si l'on était pris, les douaniers saisissaient la marchandise et la vendaient aux enchères aux bénéfices du Trésor. Et tant pis pour vous.

Tout cela, Casimir le savait, c'est pourquoi, avec une tranquille assurance, il affirma :

— Je ne porterai rien sur mon dos, mes amis, car ce n'est plus la mode et je ne cacherai rien aux douaniers, n'ayant rien à cacher.

Quelle idée extraordinaire avait encore pu germer dans la cervelle

jusque-là paisible de notre paresseux ? Ah ! l'astuce était simple :

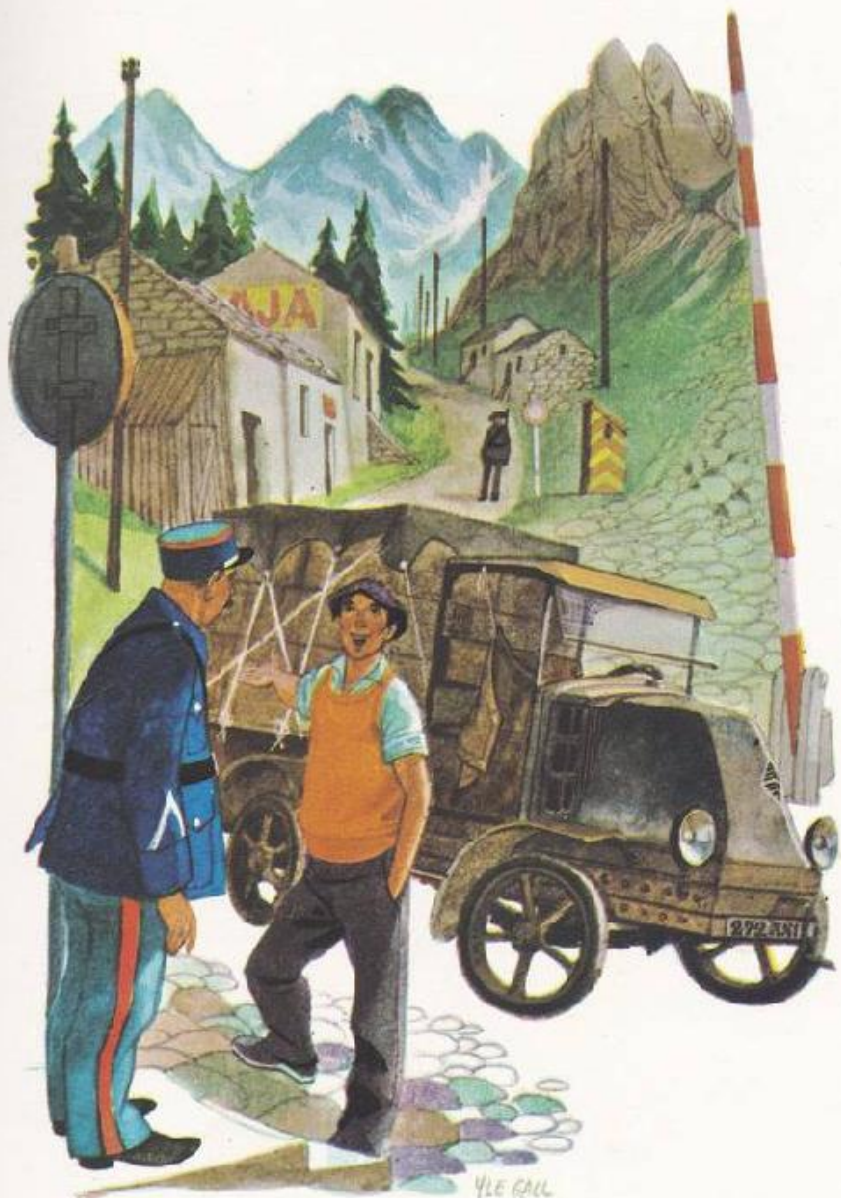
Il se rendit à Barcelone, muni de son petit capital et acheta la valeur de deux camions de chaussures à un fabricant catalan, en le priant de faire mettre dans un camion toutes les chaussures droites et dans un autre les chaussures de gauche.

Le prix qu'on lui compta pour ce singulier partage fut légèrement supérieur au prix normal de gros pratiqué là-bas, mais Casimir ne paraissait pas s'en soucier.

Il demanda simplement deux factures, une pour les chaussures de droite et une pour celles de gauche. Histoire, dit-il, de s'y retrouver sans se fatiguer.

Et en route vers la frontière !

Au poste français, il descendit et annonça au douanier éberlué qu'il apportait une marchandise pour laquelle il n'avait pas d'autorisation et dont il ne pouvait acquitter les droits.



Au poste français, il descendit...

On confisqua le chargement et... qui fut bien ennuyé ? Qui ? Mais le préposé chargé d'établir la valeur du délit, car aucun tarif n'a jamais été prévu pour des souliers d'unijambiste. Une telle quantité, par ailleurs, ne risquant pas de trouver preneur et ne pouvant servir à rien, en avait d'autant moins de prix !

Cependant, conformément à la loi, cette singulière marchandise devait être vendue aux enchères pour le compte du gouvernement.

— Vendue, mais à qui ?

— Ah ! ne soyez pas impatient, vous allez le savoir.

Notre homme était déjà retourné à Barcelone pour diriger l'autre camion sur Hendaye, à l'autre bout des Pyrénées, où le même scénario se répéta. Casimir se frottait les mains.

Puis il attendit, le temps de se refaire des forces. Quelques mois plus tard, de part et d'autre des Pyrénées, à Hendaye et à Perpignan (pour le Perthus), on procéda comme il était d'usage à la vente aux enchères des marchandises saisies dans toute l'année.

De part et d'autre, hélas pour le gouvernement, il ne se présenta pas le moindre amputé capable d'acheter une telle quantité de chaussures... fusse-t-il mille pattes ! (pardon ! « cinq cents pattes » puisque unijambiste !). Et ces bestioles, que je sache, ne portent pas encore de souliers.

Casimir, dans les deux ventes, enleva les lots pour moins d'une bouchée de pain. À chaque extrémité des Pyrénées, les fonctionnaires hochèrent la tête : Ah ! on en voit des fous !

Fou ? C'était mal connaître Casimir. La conscience toujours en paix, muni désormais de papiers en règle, le Fatigué fit alors expédier ses deux chargements chez un grossiste de Toulouse qui paya un bon prix des chaussures qu'on n'eut plus qu'à apparier et qui trouvèrent rapidement preneurs en ces temps difficiles.

Vous pourriez penser que Casimir désormais, continuerait à faire de belles affaires ? Mais c'est aussi mal le connaître.

Il s'arrêta là et confia son argent à un notaire pour qu'il puisse fructifier. Cela s'appelle faire travailler son capital et ne demande aucun effort.

Casimir, voyez-vous, avait grand besoin de se reposer. Il était né fatigué, parce qu'ayant vu le jour un dimanche, pendant les vêpres.

On ne peut pas lutter contre la destinée.

IV

La fée qui ne voulait pas se laisser coudre



LES FÉES, loin d'échapper aux contingences humaines par leur divine nature, étaient jadis astreintes aux banales servitudes de l'existence, à l'instar des simples mortelles : elles allaient elles-mêmes faire la lessive à la rivière ou à la plus proche fontaine. Et il n'était pas rare de les rencontrer au bord de l'eau, s'activant du battoir ou fredonnant des chansons d'une voix si mélodieuse que le passant, s'il était garçon, en tombait immédiatement amoureux.

Caché derrière un buisson, le voyageur pouvait fort bien les voir étendre leur linge sur les prés pour le faire sécher, du très beau linge damassé tissé de fleurs odorantes. Mais malheur à celui qui essayait de porter la main sur l'étoffe précieuse : il était pétrifié sur place sans avoir le temps de se retourner.

Cependant, s'il était assez malin pour saisir la pièce de toile en lui tournant le dos et en fermant ses yeux avec son pouce et son index écartés – oui, comme cela – alors, les plus grandes félicités lui seraient prodiguées. On dit même que vit encore, en Cerdagne, un homme qui a fait une rapide fortune pour s'être emparé ainsi d'un mouchoir de dentelle qu'il n'eut qu'à dénouer pour que s'en échappent des pièces d'or.

Finalement, en Cerdagne également et surtout dans la vallée de Ribas, les fées, agacées de ne pouvoir faire une lessive en paix, conclurent un pacte avec les blanchisseuses du pays.

Celles-ci acceptèrent volontiers le travail mais les magiciennes ayant deviné que, par ailleurs, les femmes espéraient détourner du linge magique, en rompirent l'enchantement : la toile n'aurait plus aucun pouvoir, mais les lavandières seraient grassement rétribuées.

Or, la besogne terminée, les bonnes femmes ne furent payées qu'avec quelques poignées de son dont les fées remplirent leurs tabliers.

Si vous aviez vu la fureur des blanchisseuses qui protestèrent avec énergie, exigeant des espèces sonnantes et trébuchantes ! Leurs réclamations furent vaines car, soudain, une brise s'éleva et les fées disparurent, comme une brume légère.

Retournées au village, les buandières se précipitèrent chez le maire pour déposer une plainte. Jacassant toutes ensemble, elles ouvrirent leurs tabliers afin de donner la preuve de leurs doléances. Alors, quel ne fut pas leur étonnement d'y trouver à la place du son de belles pièces d'or qui carillonnaient des airs joyeux ?

Las ! elles retournèrent en vain au lavoir pour y retrouver une si généreuse pratique : les fées, vexées, ne se présentèrent plus jamais.

Depuis, les garçons se remirent à guetter les magiciennes au bord des rivières, car elles étaient si jolies et si habiles, que chacun rêvait de les épouser. Ce qui arrivait quelques fois...

En effet, outre celui de la beauté et des pouvoirs magiques, ces fantasques créatures des bois ont le don de la prophétie, de la prévision du temps et de la connaissance de la nature. Cela fait beaucoup de qualités pour une épouse ! Bien des demoiselles auraient donné très cher pour un peu de ces sciences, mais hélas, jamais les fées ne consentaient à livrer leurs secrets.

C'est ainsi que, dans une famille des environs de Bagnères, il y avait une fille qui ne pouvait réussir à se marier, bien qu'elle fût jolie et nantie d'une belle dot : le galant après lequel elle soupirait rêvait, lui, d'une enchanteresse.

La fille, dépitée, s'en ouvrit à sa mère. Or, un jour, celle-ci constata qu'il manquait des petits pois dans son jardin. Les coupables ne pouvaient être les oiseaux, car chacun sait qu'ils préfèrent les cerises. Finalement, un matin qu'il avait plu, on releva sur le chemin entre les rames une empreinte minusculette : un mignon pied de fée.

La mère, une femme d'expérience, savait que la voleuse, comme toutes ses compagnes, était non seulement gourmande, mais aussi extrêmement curieuse.

Dans le jardin, elle déposa une culotte de drap dont les jambes étaient cousues à leur extrémité.

Que fit la fée ? Trouvant ce vêtement bizarre, elle y mit une jambe, puis une autre, essaya de marcher, s'y embarrassa et, en tombant, se fit mal au bout du nez.

Vous pensez si elle poussa des cris perçants ! La mère, qui était cachée derrière une brouette, bondit et traîna de force la visiteuse dans la cuisine de la ferme. Là, on avait eu soin d'apprêter des œufs de poule tout frais qui cuisaient dans la cendre, et du lait aromatisé de cannelle et de miel qui bouillait sur le feu. La vue de ces friandises, nul ne l'ignore, délie la langue des magiciennes. Mais hélas ! la fée aux pois, furieuse de s'être laissée prendre restait bouche aussi cousue que les jambes du pantalon avec lequel on l'avait piégée.

La fermière et sa fille, abandonnant leur prisonnière devant le fourneau, se retirèrent, cependant à portée pour l'entendre. Le lait, point surveillé, monta, monta dans la casserole et allait passer par-dessus bord, lorsque la fée, restée jusque-là obstinément bouche close, s'exclama :

— César, arrête-toi !

Alors, le lait cessa de bouillir.

On crut que la magicienne allait parler, mais sa propre mère, qui n'était autre qu'Aubine, la reine des enchanteurs et des enchanteresses, criait au fond du bois :

— *Fée ou magicienne*

Tu ne dis rien

Les secrets sont faits

Pour être gardés.

Et c'est ainsi que la fée aux pois resta muette sur les secrets des simples et se tira du piège où elle était tombée.

Or, une autre de ces fées, ayant par ailleurs désobéi, je ne sais comment et pourquoi, aux consignes de silence, fut condamnée par ses pareilles à demeurer au bord d'un lac, jusqu'à ce qu'un jeune homme qui se trouverait à jeun après avoir mangé, ni habillé et ni déshabillé, ni à pied et ni à cheval, l'épouse.

Cette histoire, on la raconte dans deux endroits opposés des Pyrénées. Les gens de Cerdagne, les Catalans, affirmèrent qu'elle se passa au village d'Enveitg, près de l'étang de Lanos. Ceux des Hautes-Pyrénées, les Béarnais, vous jurent qu'elle se déroula près de la vallée d'Auzun.

Moi, je vais vous dire : que ce soit au Béarn ou en Catalogne, si les mortelles comme les fées sont épouses infidèles, la faute en revient aux époux qui ne savent pas les garder.

Pendant très longtemps, aucun des garçons qui rencontrèrent la fée en punition ne put remplir les conditions pour lever le sortilège et pendant trois cent cinquante ans, assise sur une pierre au bord de l'eau, elle attendit en chantant qu'un galant assez malin la délivre, dans les règles, de cette pénitence.

Mais voici qu'un jour, un jeune berger du nom d'Abbadie escaladait

allègrement la montagne en sifflotant, un gros sac de sel sur l'épaule. Ce sac, destiné à son troupeau en pacage près d'un col, pesait bien lourd et Abbadie, ayant entendu un rire frais non loin de lui, se croyant près d'une chute d'eau, eut soudain bien soif.

Au détour du chemin, au-delà des bruyères, il y avait en effet de l'eau. Non pas un torrent, mais un petit lac tranquille qui reflétait le ciel entre les fougères. Et sur un rocher, je vous l'ai dit, une demoiselle fredonnait pour passer le temps.

Ses cheveux dorés se répandaient en nappe de miel sur ses épaules et un oiseau perché sur son doigt lui donnait la réplique. Ah ! que le tableau était joli !

À l'arrivée du garçon, elle leva des yeux couleur de menthe, et lui fut aussitôt charmé.

Comme dans un rêve, il se trouva à genoux aux pieds de la ravissante, en train de lui demander de l'épouser.

— Je suis fils unique et orphelin, de famille riche et estimée, expliqua-t-il. J'ai de nombreux troupeaux et mon cœur désormais ne battra que pour toi. Même si tu n'es pas une fée, tu m'as ensorcelé.

Un rire argentin accueillit ses avances.

— Mais oui, je suis une fée, reconnut de bonne grâce la jeune inconnue, et m'épouser n'est pas une mince affaire. Pour obtenir ma main, tu devras te présenter demain, ni à jeun, ni rassasié, ni habillé, ni vêtu, ni à pied, ni à cheval.

Et devant le garçon ébahi et bouleversé, elle disparut dans un grand éblouissement.

Abbadie poursuivit son chemin, ayant même oublié de boire, tant il était obsédé par le joli rire moqueur qui tintait encore à ses oreilles. Plus il y pensait au long de la journée, plus le problème lui paraissait insoluble. La seule chose qu'il savait, c'est qu'il ne pourrait plus vivre s'il n'était désormais l'époux de la blonde enchanteresse.

Le soir, il redescendit dans la vallée, portant dans sa musette quelques fromages qu'il avait coutume d'offrir à une vieille femme du village. On la disait un peu folle et elle lui faisait pitié.

La vieille, l'ayant bien remercié, remarqua que son jeune bienfaiteur avait l'air sombre et exalté à la fois. Elle lui demanda ce qui le bouleversait. Heureux d'avoir quelqu'un à qui se confier, lui qui se trouvait sans famille, il lui fit part de son aventure. Et, à tout hasard, lui demanda conseil.

— Tu tombes bien, répondit la vieille, je puis justement t'aider. Tu es un brave garçon et le seul de tout le village qui ne se moque pas de moi et me donne l'aumône. Je suis moi-même une fée en disgrâce définitive et je n'ai le droit de prêter assistance à un mortel qu'une fois dans ma longue existence. Comme personne ne s'est jamais soucié de prendre mon avis, tu vas en profiter. Je connais le secret : pour

remplir les conditions qu'elle t'a imposées, tu mettras trois grains d'orge dans ta bouche, mais n'auras garde de les avaler. Tu couvriras ton corps d'un filet de pêche et tu prendras une chèvre pour monture. Suis ces indications, et la belle t'appartiendra.

Le lendemain, Abbadie remonta dans la montagne, portant trois grains d'orge dans son mouchoir, un filet sur l'épaule et tirant une chèvre, la plus forte qu'il ait pu trouver. Non loin du petit lac, il se déshabilla, s'enroula dans le filet, cacha ses vêtements derrière un buisson, mit les grains sous sa langue et enfourcha la bique.

La fée, qui l'attendait, ne put réprimer un cri d'étonnement. Au fond d'elle-même, elle regrettait sa liberté, mais le jeune homme, malgré son accoutrement et son équipage, était si beau et si franc qu'il méritait bien ce sacrifice.

— Eh bien, soit ! dit-elle. Parole oblige ! Fidèle à ma promesse, je consens à t'épouser puisque tu as détruit l'enchantement qui me tenait éloignée des hommes. Mais écoute bien mes recommandations, et promets-moi d'en tenir compte, car la loi de notre peuple l'exige.

— Je te le promets.

— Nous irons habiter ta maison du village et tu ne diras à personne d'où je viens. Ensuite, sur la route, dès la sortie de la messe nuptiale, tu entendras derrière toi un tapage infernal. Il faudra que tu prennes garde de ne pas te retourner par curiosité, car la fortune que je t'apporte en dot immédiatement disparaîtrait.

— Je ne me retournerai pas.

— Je le souhaite. Troisièmement, jamais au grand jamais... même si tu te laissais emporter par la colère, tu ne devras prononcer ces mots : « tu ne peux être qu'une « *dona d'Aygue* » (femme d'eau), parce que les fées ne doivent jamais être désignées par leur nom. Ne me traite pas non plus de folle, car chacun sait que les fous ne sont pas de vrais humains.

— Tu as ma parole.

Le mariage eut lieu dans la liesse et l'admiration de tous. À tous les questionneurs, Abbadie répondait que son épouse était la fille d'un marquis voisin et les gens en furent si ébahis que le respect les empêchait de se montrer indiscrets davantage.

Après la cérémonie et le bal sur la place du village, les deux jeunes époux se retirèrent chez eux. La ferme du jeune homme était une belle maison entourant une vaste cour, dans laquelle on battait le blé. Un portail, de toute la hauteur des bâtiments pouvait fermer cette rustique demeure fortifiée, comme on en voit encore et que l'on appelle « *borde* ». Il fallait au moins quatre hommes pour manœuvrer un pareil portail.

Lorsque les deux nouveaux époux pénétrèrent dans la cour, il se fit derrière eux sur la route un vacarme assourdissant, un concert de

beuglements, de bêlements, de hennissements, de cris, de piétinements, et de sifflets où se mêlaient des tintements de grelots et de clochettes de tous diapasons. On eût dit que tout le bétail des environs s'apprêtait à envahir la ferme.

Tout le bétail des environs ? Si ce n'était lui, c'était un troupeau tout aussi considérable, à en juger par le tapage et la puissante odeur des bêtes.

Sans plus réfléchir et oubliant du même coup les recommandations que lui avait prodiguées son épouse lorsqu'elle n'était encore qu'une demoiselle-fée, notre Abbadie se retourna...

En un instant, tout ce cheptel magnifique ne fut plus qu'un nuage de poussière que le vent de Cers emporta. Puis, comme poussé par de vigoureuses mains invisibles, le portail se referma. Tant pis !

Tant pis pour le troupeau ! Néanmoins, les deux époux vécurent heureux et dans une agréable opulence, car Abbadie était travailleur comme pas un et sa femme d'un bon gouvernement. Ils eurent deux fillettes et un beau petit garçon et les années s'écoulèrent...

Un jour, Abbadie dut se rendre en Espagne pour convoyer des bestiaux qu'il devait y livrer, et son épouse, laissée seule avec les valets, eut à s'occuper de la ferme. Elle le fit avec son habileté coutumière.

Or, la jeune femme ayant gardé de son enchantement certaines facultés divinatoires, du seuil du logis, regardait le ciel. Là où des yeux vulgaires ne voyaient que la sérénité présente, elle lut, à ce moment, les signes d'un ouragan terrible qui devrait s'abattre sur le pays, avant la fin de la semaine.

Aussitôt, pour prévenir une ruine qui ne devait pas manquer de succéder à la tourmente, elle ordonna aux valets de s'en aller vite, vite, couper et engranger la moisson, bien que celle-ci n'eût pas atteint une entière maturité.

En quelques jours, les blés furent donc fauchés et rentrés, au grand étonnement des voisins qui se moquèrent tout leur soûl :

— Ha, ha ! les voilà bien les demoiselles de châteaux ! Sitôt le mari au loin, elles n'ont de cesse de faire des bêtises. Comment vendra-t-il son grain, le pauvre Abbadie, lorsque le nôtre sera lourd et doré à point ? Une châtelaine aux champs ? Laissez-moi rire.

C'est à ce moment que le fermier revint et, devant lui, dans la *borde*, entra la dernière charrette dont les épis débordaient.

— Qui vous a demandé pareil travail ? demanda-t-il avec colère. Or ça, vous voulez me ruiner ?

Les serviteurs, en tremblant, répondirent qu'ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres de la maîtresse, laquelle s'avancait justement vers lui.

— Mais tu es folle ! s'écria-t-il. Comment une idée pareille a-t-elle

pu venir à ta cervelle ? Ah ! il faut bien n'être qu'une femme d'eau pour faire tant de bêtises !

Alors, pas plus tôt eût-il prononcé ces mots fatals que, poussant un profond soupir, l'épouse disparut aux yeux de son époux consterné, le charme ayant repris tout son pouvoir.

En tandis qu'il pleurait, assis sur le pas de sa porte, souhaitant en vain qu'elle se matérialise, là au milieu de la cour, une grande clameur de vent passa au-dessus des toits. C'était une bourrasque qui descendait dans la vallée.

L'orage qui se déchaîna, détruisit sur pied toutes les récoltes du pays. La rivière rompit ses digues, les champs furent inondés et rien ne put être sauvé.

Seul, le grain d'Abbadie fut épargné, et cela grâce à la prévoyance de sa femme. Il ne pouvait, en pleurant encore, que lui rendre une tardive et inutile justice. Las, plus jamais, il ne la tiendrait dans ses bras !

Cependant, bonne mère, la magicienne n'abandonnait pas ses petites filles et son petit garçon. Tous les matins, avant que le coq ne chante, elle se rendait auprès du lit des mignons qu'elle réveillait de ses baisers et, ayant débarbouillé les frimousses, elle peignait leurs cheveux blonds avec un soin infini.

Effleurant les tabliers et les robes, elle les rendait aussitôt frais et pimpants, avant de disparaître... et chacun s'extasiait de voir les bambins sortir de leur chambre, ainsi charmants et bien soignés. La fée leur ayant fait promettre de ne parler à personne de ses apparitions matinales, Abbadie ne pouvait s'expliquer l'ordre splendide qui régnait dans la chambre de ses enfants et sur toute leur personne.

Pendant des jours, il interrogea les petits, leur demandant quelle main habile et tendre leur rendait ce service journalier.

Mais les enfants, dociles à la prière d'une mère, ne voulaient dire. À la fin, Abbadie s'écria :

— C'est très vilain de dissimuler ! Je vais vous punir, car vous n'êtes pas dignes de la mémoire de votre mère dont je porte à jamais le deuil.

— Mais maman n'est pas morte, s'écria le plus jeune, nous la voyons chaque matin !

Et il fallut peu de mots au père pour enfin savoir la vérité.

— Voici une aiguille, dit-il à l'aînée, et dès que votre mère reviendra et se penchera sur votre lit pour vous embrasser, vous coudrez solidement ses jupes autour du barreau et vous m'appellerez. À nous voir réunis, elle ne pourra que consentir à nous retrouver.

Les enfants obéirent, et dès qu'ils appelèrent, Abbadie poussa la porte.

— Mais où est-elle ? demanda-t-il, en les voyant tous les trois assis sur la courtepointe.

— Père, elle est près de nous, qui essaie de découdre sa robe.

Il ouvrit vainement les yeux : il n'y avait qu'une petite tache humide sur la satinette, une larme amère que la fée avait laissé tomber en disparaissant à tout jamais...

Dans la vallée d'Auzun, on raconte ainsi que telles furent les origines de la famille d'Abbadie de Siriex (ou Sirène) dont descendit Bernadotte, lequel devint maréchal d'Empire, puis roi de Suède et l'ancêtre de l'actuel famille régnante de Stockholm.

Mais les Catalans rient doucement. Ils disent que seul, un Catalan a l'étoffe d'un roi.

V

Pierre Pichou et son garçon d'honneur



DANS LES TEMPS ANCIENS, lorsque les bêtes parlaient et que d'immenses forêts couvraient toutes les Pyrénées, chaque vallée constituait une sorte de petit royaume et les souverains passaient leur temps à se faire la guerre entre eux. Les plus forts prenaient les terres des vaincus.

Un de ces rois, que l'on appelait Silbert, s'établit ainsi dans les bois et les terres du pays d'Olmes dominé par ce qui reste de la forteresse de Montségur.

Silbert chercha un endroit qui lui convînt près de la rivière et s'y fit bâtir un château. On n'en voit même plus les ruines maintenant, mais c'était un grand et beau château en vérité, qui imposait du respect à tous les voisins.

Aussi, nul ne chercha à déloger un seigneur aussi puissant. D'autant qu'il laissa bientôt se répandre le bruit qu'il avait épousé une savante magicienne des environs. Personne ne la vit jamais d'ailleurs, ce qui ne fit qu'augmenter sa réputation.

Ils eurent bientôt une fille qui était, paraît-il, aussi jolie et toute aussi fée que sa mère, mais faute de savoir faire la comparaison, tout un chacun pouvait cependant l'admirer, car dès qu'elle fut en âge, elle n'aima rien tant que de courir d'un pied léger à travers la campagne.

Elle était rose et blanche comme l'aube et agile comme l'izard. Ses parents l'appelèrent Aubépine. Il parut que son nom lui allait bien :

elle était très coléreuse et griffait quiconque la contrariait, même un roi fort et pointilleux comme son père... ce qui n'arrivait presque jamais, car il la gâtait énormément.

Cependant, non loin du village de Comtes, au pied du château, dans un hameau qui serait aujourd'hui les Maisons de Coussates, vivaient quatre familles.

Dans une de ces cabanes, au moment où Silbert vint s'installer dans le pays, était né un garçon que les siens appelèrent Pierre Pichou, c'est-à-dire petit Pierre.

Il atteignit ses vingt ans le jour même où Aubépine fêtait sa quinzième année. C'était un si beau garçon, au regard éveillé et à l'allure martiale, que vous auriez dit, en le voyant passer, plutôt le fils d'un roi que celui d'un bûcheron. Tout le monde dans le pays vantait son ardeur à l'ouvrage et chacun se demandait quel était le secret qui lui donnait tant de vigueur pour abattre des arbres cinquante fois plus hauts que lui.

C'est que Pierre Pichou était amoureux de la jolie Aubépine qu'il avait aperçue courant les bois en compagnie de ses chiens.

Le pauvret n'avait jamais osé le lui faire savoir et pour éteindre le feu qui rongait son cœur, il abattait les chênes et les sapins, toute la journée, comme un enragé.

Et cogne, cogne, que tu cognes, sans cesser de se morfondre en pensant :

« Devenir le gendre du roi doit être aussi difficile que d'arrêter le cours du soleil. »

Il avait beau être le champion des bûcherons, jamais la princesse ne semblait l'apercevoir, et toutes les jolies filles des environs qui le souhaitaient pour mari en restaient pour leur peine.

Or, au fond du parc qui entourait le château, se dressait un ormeau magnifique. Aubépine avait, un jour, négligemment déclaré à son père quelle accepterait volontiers, comme cadeau de mariage, un mobilier de chambre taillé dans ce bois admirable. L'arbre était si grand et si large qu'il y aurait de quoi tailler des meubles à vous faire crier d'admiration.

Ainsi, chaque fois qu'un seigneur voisin demandait la main de la princesse, le roi dépêchait une équipe de bûcherons afin d'abattre l'ormeau et le débiter en planches.

— Je ne veux pas me marier sans ce mobilier dont je rêve, mon cher papa, disait la princesse. Vous ne voudriez pas que j'aie honte de n'être pas bien dotée, n'est-ce pas ?

Mais chaque fois, le mariage était annulé, car en vérité cet arbre semblait ensorcelé. Lorsqu'un bûcheron l'avait coupé à moitié et qu'il allait manger ou boire pour réparer ses forces, crac et crac ! l'arbre se ressoudait et jamais on ne pouvait finir de le trancher. Tous les

coupeurs de bois du pays s'y étaient essayés et avaient dû y renoncer après avoir cassé leur hache... tous, sauf Pierre Pichou.

À la fin, le roi, agacé de voir dans son pays une créature, fût-elle végétale, lui tenir tête, fit proclamer qu'il donnerait sa fille à quiconque serait capable de jeter l'arbre à terre.

— Je veux bien, accepta Aubépine, ce sera assurément un homme fort et habile, tout à fait apte à succéder à un roi aussi puissant que vous, mon cher papa.

Car elle s'y connaissait, la futée, pour cajoler son père...

Alors, un beau matin, Pierre Pichou, le champion des bûcherons, se mit à l'ouvrage au pied de l'ormeau qui semblait avoir grandi après chaque tentative.

À la fin de la journée, il avait accompli les trois quarts de son travail et la soif le dévorait.

— L'arbre est maintenant trop entamé pour se ressouder, dit le brave garçon, je crois que je peux m'arrêter un instant.

Mais il n'avait pas plutôt saisi sa gourde qui attendait là-bas au frais, que crac et crac ! l'énorme fente du tronc s'était refermée.

Chaque jour, ce fut la même chose : l'amour pour Aubépine et la colère contre l'arbre magicien lui donnaient une telle fièvre qu'il lui fallait à la nuit tombante abandonner son ouvrage presque terminé pour prendre enfin quelque boisson. D'autant qu'il n'y voyait plus... mais étaient-ce les larmes ou l'obscurité venante ?

Dans ce temps-là, vous le savez, les bêtes parlaient et les forêts, alors très touffues, étaient emplies d'animaux sauvages, ours, panthères, lions, tigres même ! Et les hommes n'avaient d'autres armes pour les combattre que les épieux, les massues, les flèches et les pièges. Il fallait être très courageux pour affronter les ténèbres au milieu de tant d'animaux féroces, en étant aussi mal armé... Aussi, après l'ouvrage, chacun se dépêchait de rentrer chez soi. Et notre bûcheron en faisait tout autant que les autres, s'il voulait conserver un amoureux à Aubépine...

Or, un matin, alors que Pierre Pichou se rendait de nouveau à son travail, la cognée sur l'épaule, il entendit quelqu'un l'appeler, non loin de l'ormeau ensorcelé. Il alla voir qui cela pouvait être et trouva près d'un roncier un lion dont une des pattes était prise dans un piège. Le pauvre animal souffrait beaucoup à chaque mouvement et de véritables larmes lui coulaient des yeux. Non seulement les bêtes parlaient, en ce temps-là, mais elles pleuraient, ce qui va de soi.

— Comme je te plains, dit Pierre Pichou. Ne bouge plus, je vais te tirer de là.

Et doucement, le jeune homme défit le piège. Le lion n'avait qu'une grosse blessure, mais apparemment pas de fracture. Sans se soucier du temps qui passait, Pierre lui fit un beau pansement avec un pan de sa

chemise qu'il mouilla de la précieuse eau de sa gourde.

— Ah ! tu m'as sauvé la vie, dit le roi de la forêt au jeune bûcheron. Je ne l'oublierai jamais. Que pourrai-je faire pour toi ?

Pierre Pichou soupira.

— Pauvre, pauvre de moi ! Personne ne peut rien faire pour moi.

Et il raconta au lion l'affaire de l'ormeau ensorcelé et la promesse du roi.

— Eh bien ! affirma le lion, par ma foi, puisque tu m'as sauvé la vie, moi je vais t'aider à couper l'arbre.

Ils se rendirent de compagnie à l'ormeau, le bûcheron sa cognée sur l'épaule et le fauve boitant bas. Et toute la matinée : han ! han ! Pierre Pichou s'acharna tandis que son compagnon lui racontait des histoires propres à lui remonter le moral.

À midi, l'ouvrage était bien avancé.

— Ah ! que j'ai soif, soupirait le laborieux jeune homme. Et je n'ai même plus d'eau dans ma gourde. Han ! Si je pouvais tenir jusqu'à ce soir, han ! je crois que j'aurais pratiquement réussi à partager l'arbre en deux. Han !

— Et s'il ne te manque qu'un travers de main, se refermera-t-il ? questionna le lion derrière son dos.

— Hélas ! Han ! Il me faudra recommencer ! Ah ! je me demande par quel sortilège... Han !

— Écoute, dit le lion, j'ai une idée. Puisque tu as commencé ton travail plus tard aujourd'hui, par ma faute, et que tu as si soif, je te propose de laisser un instant ton ouvrage et d'aller te rafraîchir à la source. Moi, pendant ce temps, je vais me cacher et, sans quitter l'arbre des yeux, par les poils de ma crinière, je te promets que je verrai bien qui est l'auteur du sacrilège.

— Et si on a entendu ce que tu viens de dire, han ! et qu'on se méfie de toi ? Han !

— Eh bien, dit le lion, de deux choses l'une : ou la magie ne s'opérera pas et toi, tout frais, tu reviendras reprendre ton ouvrage pour le mener à bonne fin... ou bien... ou bien, la magie s'opérera et nous saurons à qui nous avons à faire ! Ne te tracasse pas pour l'arbre. Il ne nous comprend pas, tout ensorcelé qu'il est. Tu sais bien que seuls les hommes et les animaux peuvent s'entretenir... Allez, va te reposer, mon beau ! Tu cognes tout de travers maintenant !

Et il en fut ainsi. Pierre Pichou laissa tomber sa cognée et alla à la source étancher sa soif ardente et baigner les ampoules de ses mains ensanglantées.

Pas plus tôt, le jeune homme eut-il disparu au détour du chemin, que le lion se cacha derrière le roncier. Tandis qu'il fixait la plaie béante sur le tronc de l'arbre, son oreille fine d'animal des bois entendit un pas léger ; les buissons s'entrouvraient à peine, non loin

devant lui.

Aubépine, étouffant un petit rire, poussa l'ormeau avec l'ongle de son petit doigt et crac et crac ! l'entaille se referma. Mais déjà, d'un bond, la jeune fille avait disparu de l'autre côté du chemin.

Lorsque Pierre Pichou reparut, ayant retrouvé son souffle et son ardeur, le lion sortit de sa cachette et lui raconta ce qu'il avait vu. Pierre en eut les jambes coupées et se laissa tomber assis au pied de l'arbre, de nouveau intact.

— Ça alors, faisait-il sans pouvoir trouver d'autres mots. Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Pour aujourd'hui, fit le lion avec sagesse, tu vas te reposer. Mais demain, nous nous reverrons ici à l'aube. Quand le soleil sera très haut dans le ciel, tu t'écieras bien fort que tu vas aller déjeuner et lorsque je verrai la princesse arriver, je bondirai du buisson en rugissant comme ça : « Rrrr ! » Elle aura si peur qu'elle ne pourra pas faire ses sorcelleries. Et au soir, tu auras coupé l'ormeau.

C'est ce qui se passa le lendemain. Avant la nuit, l'ormeau fut à terre. Pierre Pichou, laissant l'arbre sous la garde de son ami à quatre pattes, courut au château demander d'une part des chaînes, afin que l'on tire l'arbre, et d'autre part, au roi, la main de sa fille, ainsi qu'il l'avait promis.

Aubépine, qui se tenait toute rose au pied du trône de son père, fit un joli sourire et un petit signe d'amitié à son prétendant. Mais cependant, elle chuchota quelque chose à l'oreille de son père qui prit un air étonné.

— Ma fille dit que l'endroit où se trouvait l'ormeau, est très dangereux. Il paraîtrait qu'on y a vu un lion énorme. Ne t'a-t-il pas inquiété ?

Pierre Pichou avala sa salive. Puis, haussant les épaules :

— Oui, oui, sire, dit-il, un lion énorme. Mais rassurez-vous, je lui ai fait peur, et il court encore.

Le roi ouvrit des yeux ronds et, se tournant vers la princesse :

— Cela te satisfait-il, ma mie ?

La futée se pencha vers son père et chuchota encore quelque chose. Pierre attendait, le cœur battant.

— Ma fille admire beaucoup ta force et ton courage. Mais elle se demande si tu es également vigilant ? L'es-tu ?

— Bien sûr, fit Pierre. Cela va de soi.

— Il est vigilant, dit le roi à la princesse. Cela te rassure-t-il, mon petit cœur ?

La princesse chuchota quelque chose à l'oreille du roi :

— Ma fille aimerait bien que tu gardes, demain, treize canards qui lui donnent du souci et qu'au soir, tu les ramènes sans en perdre un seul. Tu sais ce que c'est... les jeunes filles de nos jours... il ne faut pas

les contrarier...

— Allons bon, se dit Pierre Pichou, me voilà gardien de basse-cour pour l'amour de la fille du roi. Encore bien heureux que l'on ne me donne pas à garder des oies. Tout le pays n'en finirait pas de rire.

Le lendemain, il partit au pré avec les treize canards.

Mais hélas, un aigle, s'abattant sans bruit du ciel, se saisit du plus beau et le pauvre bûcheron ne put en rapporter que douze à la princesse, qui ne le regarda même pas, avant de chuchoter à l'oreille de son père :

— Ma fille veut encore te donner une chance, dit le roi. Bien sûr, elle pourrait t'épouser sur la foi de ma promesse relative à l'arbre, mais elle croit que vous ne feriez pas un bon ménage, si elle ne peut vraiment compter sur toi. Qu'en penses-tu ? Si demain, il manque encore un canard, vous pourrez bien sûr vous marier, mais il y aura comme un nuage entre vous deux...

Le jeune bûcheron, le cœur tout gonflé d'amour, reconnut cependant qu'on ne pouvait espérer un bon mariage après un tel malentendu. Et il promit de ramener le lendemain les douze canards restants, au bercail.

Il avait le cœur tout gonflé d'amour, mais aussi de chagrin, car il comprenait bien qu'il y avait quelque malice de la part de la princesse.

Rentrant chez lui, à travers la forêt, il s'entendit appeler. C'était son ami le lion, qui parut bien déçu en lui voyant si triste mine.

— Ho, ho ! dit-il, tu n'as pas l'air bien heureux pour un fiancé. Raconte-moi tes nouveaux malheurs.

Pierre, découragé, se laissa tomber sur le talus et, caressant la crinière du grand fauve, entreprit de narrer ses déboires.

— Pfff ! fit le lion, avec détachement, quand l'autre eut fini. Ce n'est que ça ! D'abord, mon garçon, laisse-moi te dire que je pourrais me vexer du peu de confiance que tu as mis en moi. Je m'étais caché dans une haie et j'avais fort bien repéré cet oiseau de malheur. Aussi, demain, je serai là encore et dès que je verrai un point noir dans le ciel, je pousserai un rugissement discret, comme ça : Rrrr ! et tu n'auras qu'à viser le rapace avant qu'il ne pique sur ton troupeau. Prends tes flèches et ton carquois et tiens-les à portée de ta main, prêt à tirer.

Ce qui fut fait le lendemain. Et le soir, il ne manqua pas un seul canard lorsque le jeune bûcheron vint rappeler sa promesse au roi.

Aubépine battit des mains en apprenant la bonne nouvelle, mais, se penchant sur l'oreille du roi, elle chuchota quelque chose.

— Ho, ho ! dit le souverain au garçon, tu es sans doute très habile, mais il ne s'agissait que de canards, bêtes pataudes en vérité. Pour bien prouver tes qualités, il te faudrait, peut-être, garder un troupeau de cinq cents lapins et sans en perdre un seul dans la journée ? Qu'en

penses-tu ?

Ce qu'il en pensait, le pauvre Pierre Pichou ? Il n'osait pas le dire. Aussi, promit-il de bien s'exécuter.

Et le lendemain, il partit d'un air dégagé, pour s'en aller faire pâître ce curieux troupeau d'animaux aux longues oreilles, qui ne pouvaient rester en place et dont la multitude lui donnait le vertige. Mais le lion veillait : « Rrrr » « Rrrr » et chaque fois qu'une bestiole tentait de prendre la clef des champs, un rugissement impératif la remettait dans le droit chemin. Le roi des forêts, promu chien de berger, était complètement hors d'haleine à la fin de la journée, d'autant que Pierre, lui laissant la complète responsabilité du terrain, n'avait pas quitté le ciel des yeux, une flèche engagée dans son arc en prévision des aigles. Ainsi, il en tua neuf.

La fin du jour fut accueillie avec soulagement par les deux « bergers » improvisés.

Aubépine, toute rose de plaisir, cachait son petit nez dans sa manche de vair, mais quand le bûcheron eut fini d'exposer son affaire, elle se pencha pour chuchoter quelque chose à l'oreille paternelle... Pierre Pichou n'osait respirer.

— Dimanche, nous pourrons enfin faire la noce, déclara le roi, mais... ho, ho, mon garçon, ne t'évanouis pas ! Tu as besoin de toutes tes forces pour passer comme il faut la dernière épreuve.

— Si ce n'est que la dernière, soupira le fiancé.

— Je te le garantis, par les rubis de ma couronne. Demain, il te faudra montrer que tu es aussi agile et léger que ma fille. Je vous ferai sauter tous les deux le fossé qui est au milieu de la prairie.

Lorsque Pierre Pichou rapporta cela au lion fidèle, celui-ci eut un mouvement négligent de la patte.

— Bouh ! dit-il avec détachement. S'il ne s'agit que de ça, tu n'as pas de mauvais sang à te faire, mon garçon...

— C'est qu'elle saute plus loin et plus haut que l'isard des sommets, gémit Pierre Pichou, et le fossé est large et profond.

— Certes, certes, mais tu sauteras aussi loin et même plus loin qu'elle, bien qu'elle soit très agile, fais-moi confiance.

Et le lendemain, au moment où, devant toute la cour assemblée en habits de fête, Aubépine se disposait à sauter, le lion, qui regardait faire depuis le bois, lança un si formidable rugissement que gens et bêtes de la contrée eurent le sang glacé d'effroi.

Alors la princesse, dont le cœur s'était presque arrêté de battre, en eut tellement l'élan coupé qu'elle atteignit tout juste l'autre bord, et il fallut qu'on lui tende une main secourable : d'un peu plus, elle tombait dans le fossé plein d'une eau noirâtre et nauséabonde où se complaisaient des vipères.

Lorsque vint le tour du vaillant bûcheron, celui-ci prit bien son élan

et alla tomber à quatre pieds au-delà du bord, au milieu des applaudissements.

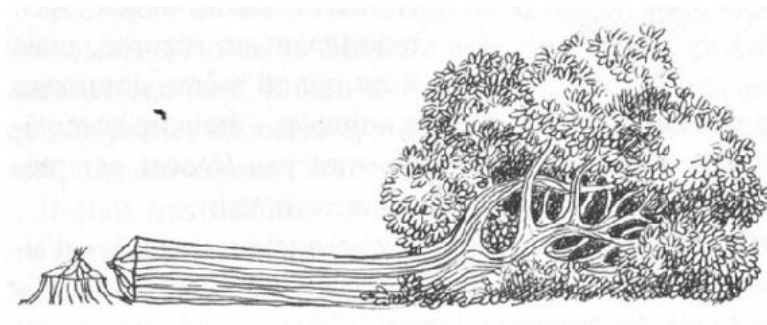
— Pierre Pichou, dit le roi lorsque les ovations furent calmées, tu mérites vraiment d'être le gendre d'un roi aussi puissant que moi. Avec toi, le royaume sera bien gardé et je te donne ma fille Aubépine. Tu me parais de taille à affronter ses caprices et je te souhaite bien du plaisir ! La noce se fera samedi prochain. Pour ce soir, que l'on festoie à l'occasion de vos fiançailles ! Je permets à Aubépine de t'embrasser en gage de sa fidélité.

Alors, au milieu de la prairie émaillée de fleurs, comme une tapisserie de verdure, devant tous les gens du château et ceux de la campagne en habits de fête, la fille du roi, désormais timide et rougissante comme une fraise des bois, déposa sur les joues empourprées de son amoureux une paire de baisers qui s'en allèrent faire écho sur les murs du château et les flancs des montagnes.

À l'orée des bois, le lion, qui regardait la scène avec attendrissement, essuya de sa patte une larme émue.

Et c'est ainsi que Pierre Pichou, le vaillant, devint le gendre du souverain d'Olmès. Ce fut une noce extraordinaire, car le garçon d'honneur n'était autre que le roi... des animaux. Jamais de sa vie, le lion ne s'était autant amusé et il paraît qu'il regagna sa tanière en zigzaguant sur le sentier, tant il avait abusé de vin muscat.

— Par ma foi, déclara la princesse Aubépine, il avait bien mérité d'être de la fête. C'est à lui que je dois un époux dont je n'ai qu'à me féliciter.



VI

Jean de l'Ours



UTREFOIS, vous le savez, les forêts de la montagne étaient peuplées d'animaux sauvages, dont certains se montraient féroces, comme le loup, l'ours et le grand aigle des sommets. On leur a tellement fait la chasse qu'ils ont pratiquement disparu. Gens et bêtes domestiques sont maintenant en sécurité, mais il est quand même dommage de voir ces superbes espèces animales s'éteindre complètement. D'autant qu'elles ne sont pas féroces par méchanceté, mais simplement pour se nourrir.

On ne connaît désormais que quelques couples d'aigles. On entend parler par-ci par-là d'un loup solitaire rôdant près des bergeries, lorsque l'hiver est très rigoureux. Parfois aussi, on raconte qu'on a vu un ours au détour de la forêt profonde. Victor Hugo, lui-même, fit cette rencontre, il y a plus de cent ans, et c'était déjà un événement.

Avant la naissance de votre arrière-arrière-grand-père, ces fameux ours bruns des Pyrénées étaient pourtant assez nombreux pour que des gitans en promènent de village en village en les faisant danser au son du tambourin. Il fallait voir cette bête énorme, plus grande qu'un homme, muselée pitoyablement, dressée à la verticale sur les pattes de derrière, se dandiner lourdement au rythme de la musique.

On dit même – et Charles Trenet en a fait une chanson – que, dans une ville dont j'ai oublié le nom, un ours prit un jour la place de M. le Maire et que les affaires de la cité n'allèrent dorénavant pas plus mal qu'avant. Mais ça, j'aurais voulu y assister pour le croire.

Quoi qu'il en soit, en Ariège ou dans les Pyrénées-Orientales, près de la frontière espagnole, il y a encore quelque cent ans, il était d'usage dans certains villages que les jeunes épousées apportent en dot un ourson muselé, capturé depuis l'enfance.

Il était très difficile de prendre un bébé ours, car sa mère menait bonne garde. Cette maman vigilante et affectueuse donne des taloches vigoureuses à son rejeton pour lui prouver son amour et le gaver de bonne nourriture. Les ours sont très gourmands et aiment particulièrement le miel sauvage.

Pour se le procurer, ils dérobent les gâteaux de cire qu'ils écrasent en les jetant contre les rochers. Grâce à leur épaisse toison, ils se moquent des piqûres d'abeilles, comme ils se moquaient naguère des flèches des chasseurs, qui n'avaient d'autre ressource que la lutte corps à corps ou un coup d'épieu bien placé.

Le célèbre Gaston Phébus, comte de Foix, en tua plus de cent... mais c'était il y a longtemps, très longtemps.

Il y a très longtemps aussi, une pauvre femme se rendit à la forêt pour ramasser du bois et des champignons. Ne voilà-t-il pas qu'elle se trouva, un jour, nez à nez devant un ours énorme qui s'en allait à la recherche de quelque mauvais coup à faire ?

Notre pauvre femme en fut si épouvantée que, laissant tomber là son fagot et son panier de cèpes, elle se sauva à toutes jambes jusqu'à sa cabane où son mari eut toutes les peines du monde à la calmer. Pendant de longues nuits, elle eut de vilains cauchemars, on le comprend facilement.

Tant et si bien que lorsqu'elle mit au monde le bébé qu'elle attendait, ce fut un enfant énorme, tout couvert de poils, et qui grognait au lieu de brailler comme n'importe quel poupon.

Le mari en fut si estomaqué que son cœur se rompit. Voilà notre pauvre femme sans mari et avec un enfant si laid que chacun s'enfuyait en le voyant !

Elle fut rapidement sans argent et ne sut bientôt plus comment nourrir le pauvre Jean, que le lait maternel ne contentait plus. Il réclamait du miel et de la viande fraîche !

Hélas, que ce soit lundi, que ce soit dimanche, elle n'avait d'autre provision qu'un peu de farine de maïs, laquelle un jour manqua tout à fait.

Ne pouvant prendre l'enfant sur les bras tellement il était gros, elle l'enroula dans une couverture afin qu'on ne le vit pas trop, et le posa sur sa brouette pour aller mendier.

Las ! Partout, on lui claqua la porte au nez.

— Mon petit a faim, suppliait-elle. Donnez-moi un peu de pain, de viande et de lait.

— Ton petit est bien trop gros, répondait-on au travers du bois. Ce

n'est pas un enfant, c'est un ourson. Va le porter à la forêt, ses semblables le nourriront. Si tu veux du travail, ne repars pas ici avec cette horrible créature qui a fait si peur à ton mari qu'il en est mort.

Et les enfants du village lui jetaient des pierres en chantant :

— Jean de l'Ours, Jean de l'Ours, va-t'en avec les tiens !

Finalement, elle dut se résoudre à prendre le chemin de la montagne, poussant sa brouette sur des sentiers difficiles.

Ne pouvant plus monter, elle se trouva devant une grotte garnie de mousse et de paille. On aurait dit la crèche de l'enfant Jésus.

— Je vais le coucher là, se dit la pauvre veuve. Il aura chaud au moins et qui sait, quelqu'un surviendra peut-être et aura pitié de lui. Moi, je n'ai plus de force.

Elle se cacha derrière un rocher pour voir ce qui allait se passer. Et puis, le cœur lui manqua de laisser ainsi son enfant, si laid et si gros soit-il... et si braillard aussi.

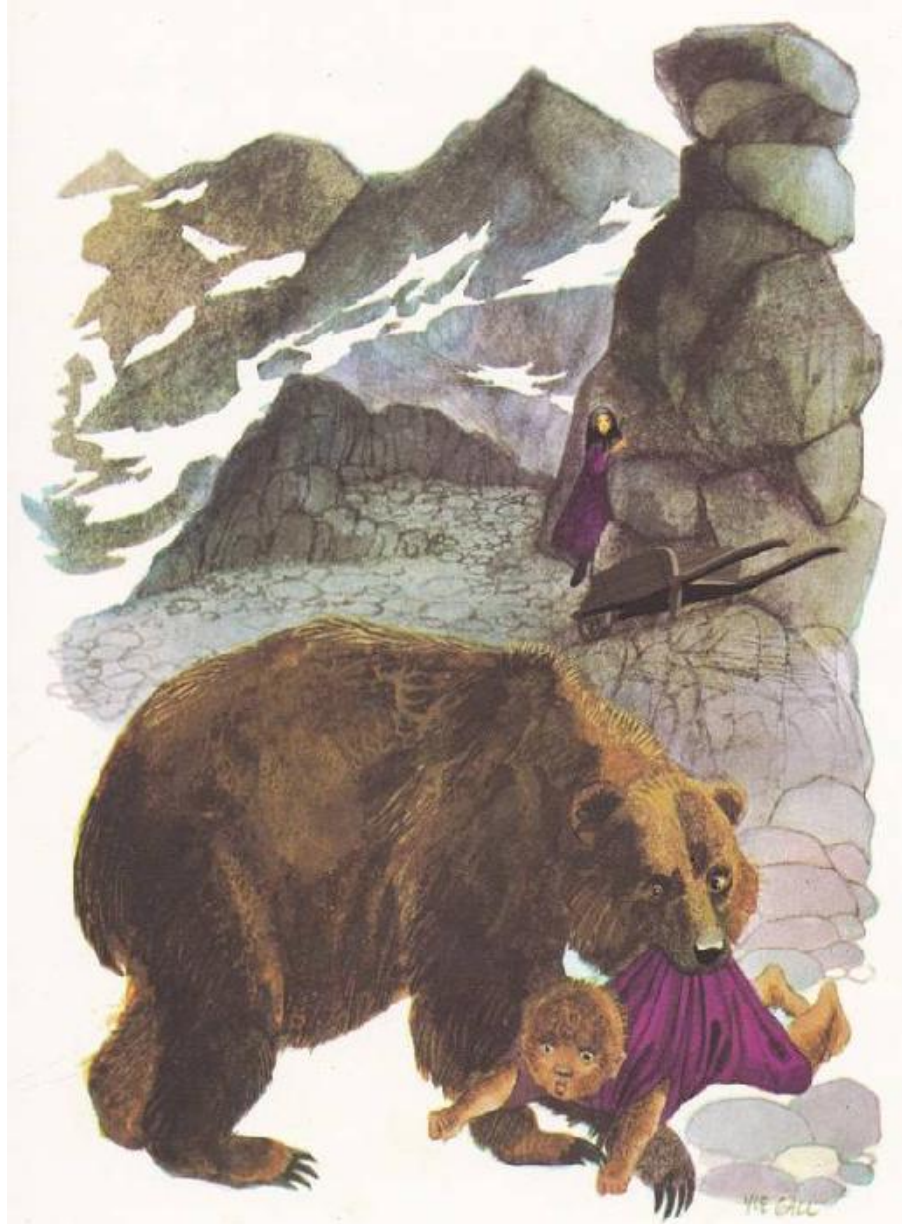
Jean de l'Ours avait si faim et il criait si fort, que sa voix, portée par l'écho des montagnes remplissait d'un bout à l'autre la vallée. Et quelqu'un s'en aperçut :

Ce quelqu'un était une ourse énorme qui flairait le vent, tournant avec mélancolie la tête d'un côté et de l'autre en marchant. À chaque pas, elle écrasait de ses grosses pattes les herbes et les branches sèches.

La mère de Jean, en l'entendant, sentit son cœur se glacer d'effroi. Elle allait reprendre son enfant pour le cacher...

Mais la bête fut plus rapide qu'elle et, d'un bond puissant, sauta dans la caverne.

C'était en quelque sorte une ourse veuve, car son compagnon avait été tué par un chasseur, qui avait également emporté leur petit pour l'offrir, selon la coutume, à sa sœur sur le point de se marier. La mère ourse, rentrée d'aller quérir du miel, avait trouvé la tanière vide.



C'était en quelque sorte une ourse veuve...

Et voilà que ce jour-là, pénétrant dans la caverne, elle découvrait une créature enveloppée de chiffons qui pleurait à fendre l'âme ! Elle la renifla et, dans sa grosse tête de grosse bête, se dit peut-être :

— Il n'est pas aussi bien habillé que le mien, ce bébé, et il a de drôles de pattes, mais puisqu'il n'est à personne, je le prends.

Et l'ourse lécha le petit homme, comme elle faisait avec le sien, le prit dans sa bonne grande gueule, s'amusa à le faire rouler pour jouer et lui administra quelques taloches qui mirent le bébé en joie. Puis, se couchant contre lui, le poussa d'un coup de patte vers ses mamelles dont le lait coulait encore.

Jean se mit goulûment à téter et bientôt à ronronner d'extase, comme un nourrisson gavé.

— Allons, se dit la pauvre veuve, il sera mieux là que dans ma triste cabane où le cers⁽²⁾ entre comme chez lui. Moi, je n'ai pas su le défendre contre la méchanceté des hommes et je n'ai plus de lait, et quand il voudra de la viande, sa nouvelle nourrice saura bien lui en trouver. C'est la main de Dieu qui nous a conduits ici.

C'était vrai. Jean devint rapidement encore plus grand et plus fort, se régaland de miel, de fruits, de racines et de gibier que la mère ourse allait chercher lorsqu'il dormait.

Le temps passa. L'ourse se faisait vieille et ce fut au tour de son fils adoptif d'aller chercher à manger dans la forêt. Désormais, il ne mangeait plus de viande, ne – voulant tuer aucune créature. Il avait bien assez avec le miel, les racines et les fruits.

Puis un jour, l'ourse mourut... Jean se trouva bien seul.

— J'ai bien envie d'aller voir de par le monde ce qui s'y passe, réfléchit-il.

Et le voilà, au crépuscule, quittant la forêt... il descendit la vallée et arriva à l'orée du plus proche village. Longeant une haie pour s'y dissimuler, il vit une femme qui revenait de la fontaine en portant un seau.

La femme n'était pas jeune, bien maigre, et le seau plein semblait très lourd. Mais lorsqu'elle arriva devant sa cabane isolée des autres, il ne restait pourtant presque plus d'eau. Bien qu'elle marchât à petit pas, l'eau s'était répandue tout le long du chemin.

— Ah ! Seigneur, gémissait la pauvre vieille, si j'avais encore mon petit qui doit être fort et grand à présent, il m'aiderait, bien sûr.

S'asseyant sur le seuil de pierre, elle mit sa tête entre ses mains et pleura longuement. Alors, à pas de loup, à pas d'ours devrais-je dire, Jean s'approcha d'elle, saisit le seau et alla le remplir à ras-bord à la fontaine. Lorsqu'il reposa le récipient à côté de l'affligée, le cercle de fer de sa base tinta contre un caillou. Alors, la vieille releva la tête.

— Que vois-je ! s'exclama-t-elle. Ah ! les larmes m'ont bien troublé la vue... Il me paraît que voilà Jean, mon fils, car qui peut lui ressembler autant ? Être aussi fort et aussi velu ? Dites-le moi ! Comme tu es beau, mon cher petit !

Il faut être une mère pour trouver beau et petit, un garçon deux fois plus haut qu'elle et bien plus gros, et si velu qu'on aurait dit un véritable ours.

Et, comme un ours, Jean ne sut que grogner, mais un grognement de joie, car de mère à fils et de fils à mère, on se comprend toujours.

— Eh bien ! déclara la mère, toute pleurante de bonheur. Nous voilà bien contents de nous retrouver. Parce que, tu sais, maintenant, tu vas rester avec moi. Je te ferai de bonnes soupes et je t'apprendrai à parler.

Il faut dire que la situation de la veuve s'était un peu améliorée : de temps en temps, on lui donnait un sac de châtaignes... mais désormais Jean pourrait gagner leur vie. En effet, aussi intelligent qu'il était fort, il sut rapidement parler et il raisonnait mieux que la plupart des gens.

Dans le pays, on n'osait plus se moquer de lui, d'autant plus qu'on craignait ses énormes poings. Et même, finalement, tant il était gentil et serviable, chacun commença à l'apprécier.

Les travaux des champs, il les abattait en s'amusant.

Lorsqu'on avait, dans le voisinage, à ramasser une récolte, point besoin ne fut désormais de sortir les bœufs. Aussitôt, Jean prenait un câble, liait tout le foin et hop ! se le jetait sur le dos.

Il fallait le voir porter en chantant la charge de deux traîneaux de bois mort, celle d'une *comporte* (grosse cuve à roues) de raisin ou celle de cent fagots de bois. Sarclant un champ en quelques heures, il abattait autant de besogne à lui tout seul qu'une famille entière. Mais hélas, il mangeait à lui seul tout autant, et chacun sait que l'agriculture ne nourrit pas son homme. Aussi, un jour, lorsque le forgeron fit savoir qu'il avait justement besoin d'un aide grand et fort, il suivit le conseil de sa mère et se présenta.

— De la besogne, il n'en manque pas ! s'exclama l'artisan, en le voyant entrer. Seulement, d'argent je n'en ai guère. Vois-tu, pour la pratique, lorsqu'il s'agit de payer, c'est toujours dimanche. Aussi, si tu veux, tu choisis : je te paie ou je te nourris, mais pas les deux en même temps. Comme tu n'as pas fait ton tour de France, tu ne peux guère avoir encore de prétentions, pas vrai ?

— Ma foi, fit Jean, je trouve que les temps sont bien durs !... Enfin, faisons un essai. J'apprendrai au moins un métier. Je n'ai pas de prétentions, certes, mais j'ai plus de courage que trois ouvriers.

— On va bien voir, conclut le patron. Il faut que je livre ce soir un soc de charrue capable de retourner les champs du menuisier qui sont tout farcis de caillasses.

Jean de l'Ours se mit au travail. Avec aisance, il posa dans le foyer d'énormes barres de fer.

— Maintenant, dit le forgeron, il faut un marteau pour taper dessus quand cela sera bien rouge. Tiens, aide-moi à le soulever.

Le marteau était si lourd, qu'il fallait toujours se mettre à deux pour le soulever. D'une main, Jean l'enleva comme un brin de paille. Et il se mit à frapper avec tant d'entrain sur l'enclume que celle-ci s'enfonça dans le sol de terre battue.

Le marteau, clac ! se brisa. Jean voulut en prendre un autre, mais le forgeron poussa de hauts cris.

— Non, non ! Va-t'en ! On dirait que tu ne connais pas ta force. Bientôt, il ne restera plus rien ici. Va-t'en travailler pour le diable si tu veux. Il aura de l'ouvrage pour toi.

— Bon, je m'en vais. Mais pas chez le diable. Encore que je trouve que la vie chez les hommes ne vaut pas celle des ours. Je vais faire mon tour de France et j'ai besoin d'un bâton solide. Si je charrie tout le bois qui est là-bas, me donneras-tu les morceaux du marteau et d'autres morceaux encore, que je me fabrique quelque chose de convenable.

Le forgeron, trop heureux de lui voir prendre le large, donna tout ce qu'il voulut.

— Il y a là près d'un quintal, soupira-t-il. Seulement, le fer est si cher !

— Eh bien, je te paierai avec les intérêts lorsque je reviendrai.

Et le voilà qui prend tous les débris de fer et les fait rougir ensemble à la forge. Et tape que tu tapes, dans des averses d'étincelles, il forge une énorme canne à assommer les bœufs.

Le forgeron pleurait de rire.

— Mais tu ne pourras jamais l'emporter, gros nigaud. Deux hommes ne la soulèveraient pas.

— Tu crois, fit Jean, pas du tout enchanté de son œuvre. Moi, je n'ai pas confiance en sa solidité. C'est que je veux aller loin.

— En admettant que tu la soulèves, pouffa l'artisan. Tiens, va l'essayer sur le rocher.

Et il rentra dans son atelier en pleurant de rire... mais l'autre était trop loin pour se vexer.

À la cabane, Jean de l'Ours embrassa sa mère et lui dit :

— Pauvre vieille, il vaut mieux que je parte voir du pays. Mais ne pleure pas, je reviendrai bientôt. Et tu seras riche comme une comtesse, un jour.

— Un jour, peut-être, mais surtout, ne tarde pas trop, répondit la veuve, ne pouvant retenir ses larmes.

Alors, Jean de l'Ours s'en alla à grands pas, son énorme barre de fer sur l'épaule, en direction de la mer, là-bas, là-bas, loin, vers le soleil

levant. Et ses pas étaient si grands qu'il eut vite fait de couvrir les lieues qui séparaient son village natal d'une montagne qui est la plus haute des Pyrénées.

Maintenant, lorsque des excursionnistes, venant d'Espagne, franchissent le Portelle de Valmanys, près du Pic Barbet, ils ne peuvent qu'admirer les rochers formant un gigantesque escalier conduisant par le sud à la plate-forme du pic. On dit que Jean l'a fait.

Or, au pied du Canigou, qui est le plus haut sommet de cette haute montagne et qui paraît toucher le ciel sous une couche de nuages, on entendait un grand bruit...

Un homme tapait à coups redoublés de ses poings nus sur les rochers, pour les desceller.

— Oh ! l'ami, que fais-tu là ? s'écria Jean de l'Ours étonné. Tu vas casser la montagne du train où tu vas !

— C'est ce que je veux... Cette montagne est stupide, elle m'empêche de passer.

— Comment t'appelles-tu ?

— Brise-montagne, car je ne sais faire que ça.

— Tu travailles bien. Ainsi, je m'appelle Jean de l'Ours et tu vois pourquoi... Viens avec moi, j'ai besoin d'un compagnon qui soit aussi fort que moi, sinon, je m'ennuierais.

— Tu as raison, je commence à me sentir seul. Attends une seconde et je suis à toi.

Et d'un ultime coup de poing, Brise-montagne ouvrit un précipice d'où la rivière de Taurinya s'échappa en bouillonnant.

— Et ça tombe bien, constata ce carrier extraordinaire. Depuis un moment, je me sentais comme une soif me dessécher la gorge.

Et s'agenouillant, il avala d'un coup toute l'eau du torrent qui mit au moins trois jours à retrouver son débit.

Puis ils se mirent en route tous les deux, si bien qu'à force de marcher, ils se trouvèrent devant une forêt immense, la forêt de Balatg.

Là, ils virent un homme qui chantait tout en empilant ses fagots sur un tas haut comme une colline. Pour attacher ses fascines, il arrachait simplement des arbres et pas les plus petits, je vous assure. D'un coup de poing, il les faisait tomber, puis avec un énorme couteau, les coupait en lanières qu'il tressait sur son genou.

— Hé l'ami ! que fais-tu là ? s'écria Jean de l'Ours, ébahi. Tu vas déboiser la montagne au train où tu vas.

— Je ne me suis pas levé d'assez bonne heure aujourd'hui, ne t'inquiète pas ! Aussi, je n'ai que le temps de fabriquer des liens pour attacher mes fagots.

— Comment t'appelles-tu donc ?

— Tord-chêne, car je ne sais rien faire d'autre.

— Mais tu travailles bien. Moi, je me nomme Jean de l'Ours. Tu devines pourquoi... Voici mon ami Brise-montagne. Viens avec nous. On n'a jamais assez de compagnons aussi forts que soi.

— Je veux bien. Ici, la vie est monotone.

Et les voilà, tous trois repartis. À force de marcher, ils arrivèrent à une grande ville que dominait un beau château.

Dans ce temps-là, vous savez, la plupart des maisons étaient en bois. Et lorsqu'un incendie se déclarait, avant que vous n'ayez le temps de dire votre prière, tout le quartier brûlait comme de l'étoupe.

C'était justement ce qu'on déplorait ici et à ce moment précis : les gens couraient dans tous les sens en se lamentant et les quelques seaux d'eau qu'on se passait de main en main ne pouvaient rien contre le brasier vrombissant.

— Reculez-vous, dit Brise-montagne aux habitants. Vous me faites pitié avec vos quelques gouttelettes.

Les gens se reculèrent. Alors le carrier retint sa respiration et souffla sur les maisons toute l'eau du torrent de Taurinya qu'il avait bue le matin. L'incendie s'éteignit en grésillant.

Quand le roi le sut, il fit appeler au château les trois compagnons et, après leur avoir demandé des exemples de leur force, il leur dit d'une voix brisée par l'émotion :

— Cet incendie a été allumé derrière lui par un génie très puissant et très méchant dont on ne sait rien, sinon qu'il est un monstre à barbe noire. Il a enlevé mes deux filles chéries, la Princesse Pomme d'Or et la Princesse Pomme d'Argent. Les pauvres belles ont été enfermées dans un château magique dont on ne sait rien, sinon qu'il est situé plus loin que très loin, plus bas que très bas, et qu'il brille au milieu des ténèbres sans les éclairer.

— Peuh ! fait Jean de l'Ours, ça ne me paraît pas bien compliqué. Si vous voulez, Sire, nous allons les chercher.

Le roi ne put retenir ses larmes.

— Ah ! que le ciel vous entende. J'ai promis de donner mes filles en mariage à qui les délivrera. Vous n'êtes pas très beaux, mais je n'ai qu'une parole. Seulement, comme vous êtes trois, il y en aura un qui ne sera pas mon gendre.

— Cela ne fait rien, déclara Jean de l'Ours, je dois retourner à ma cabane afin de soigner ma mère et... pour le mariage, vous voudrez bien m'excuser.

Le roi fut soulagé de cette décision car vraiment, Jean de l'Ours n'avait guère figure humaine, s'il paraissait avisé.

Et les trois compagnons repartirent. À force de marcher, ils arrivèrent devant un grand champ recouvert de boue par une rivière en crue.

Dix bœufs essayaient de tirer un chariot embourbé. Les veines du

cou près d'éclater, tandis qu'un homme s'époumonait pour leur donner du courage.

— Oh... hisse ! ho ! ho !

— Brave homme, sortez-vous de là, ordonna Jean de l'Ours.

Il prit sa canne de fer, l'enfonça sous une roue, s'y appuya comme sur un levier, fit une cale avec son manteau, et ramena le chariot en terrain sec.

— Merci, merci, criait l'homme, tandis qu'ils étaient déjà loin.

Ils se trouvèrent finalement devant un grand château entouré d'un immense fossé rempli d'eau. Se penchant, Brise-montagne but toute l'eau d'une longue gorgée. Ainsi, purent-ils traverser à pied.

Au bas du rocher où s'élevait le château, s'étendait comme une haie gigantesque, faite d'arbres immenses et si serrés les uns contre les autres qu'on ne pouvait y passer.

Tord-chêne les arracha, les rompit sur son genou et en fit une longue échelle que l'on dressa contre les remparts. Mais l'entrée était barrée par une porte plus épaisse qu'un attelage de bœufs. Jean de l'Ours, d'un coup de sa canne de fer, la fit voler en éclats.

Ils trouvèrent comme cela sept portes les unes derrière les autres, qui chaque fois tombèrent sans que la canne en fût gauchie.

Ils pénétrèrent enfin dans une grande salle. Devant la cheminée, il y avait abondance de fagots et dans un coin, comme il était souvent d'usage dans les châteaux, une citerne que signalait un seau pendu à une poulie.

Ils appelèrent, mais personne ne vint. Le château semblait inhabité.

— Tord-chêne, prépare le feu, puisque le bois ça te connaît. Pendant ce temps-là, nous irons chercher de quoi manger.

Le bûcheron disposa les bûches dans l'âtre ; elles étaient humides et une épaisse fumée se dégagea. Alors, Tord-chêne, s'agenouillant pour mieux souffler, reçut une chiquenaude sur la tête.

Il passa le revers de sa main sur ses cheveux et sentit comme une bête qui se débattait.

— Oh ! ce doit être un rat ! Quelle bête dégoûtante ! grommela-t-il en secouant les doigts.

Mais c'était un petit nain horrible et de très mauvais caractère qui roula au sol, en crachant de colère.

— Espèce de malappris ! Ah ! je suis une bête dégoûtante ? Et toi qui n'as rien à faire ici, pourquoi t'es-tu permis de m'enfumer pendant que je dormais ?

Le gnome trépassait de rage sous le regard ahuri de Tord-chêne.

» Ah ! tu as voulu me piquer les yeux, piaillait la grotesque créature. Eh bien, voilà pour toi.

Et sortant une minuscule épée, l'irascible petit être piqua le bûcheron entre les deux yeux. Tord-chêne roula à terre, sans pouvoir

appeler ni bouger. Quand ses deux compagnons rentrèrent avec des provisions, ils durent le secouer bien fort avant qu'il ne reprenne ses esprits.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il t'arrive ? questionna Jean de l'Ours. Tu as dormi au lieu de préparer le feu ! Ah ! on peut compter sur toi !

— Un énorme géant est venu, furieux que j'allume sous les bûches, expliqua Tord-chêne. Et d'un coup de massue, il m'a assommé.

— Un énorme géant ! s'écria Brise-montagne. Peuh ! ça ne me fait pas peur. Demain, c'est moi qui resterai. J'allumerai le feu et nous nous expliquerons.

Le lendemain, ils étaient tous bien reposés. Tord-chêne et Jean de l'Ours allèrent chercher de quoi manger.

Dès que les autres tournèrent les talons, le carrier commença à entasser le bois dans la cheminée. Quand il eut battu le briquet, une épaisse fumée se dégagea. Les bûches n'étaient guère plus sèches que la veille.

Brise-montagne fut tout aussi surpris que son camarade en recevant sur le crâne un petit être criaillant.

— Un rat ! s'écria-t-il. Quelle bestiole dégoûtante ! Je vais lui briser les os.

Et d'une chiquenaude, il envoya le gnome rouler sur le sol.

Encore plus furieux que la veille, le nain ne se tenait plus de rage.

— Mais c'est une manie ! glapissait-il. Tu crois que je vais me laisser enfumer comme un vulgaire jambon ? Misérable brute !

Le carrier, à genoux devant l'âtre, n'en croyait pas ses yeux. Et avant qu'il ait réalisé, la rancunière créature, brandissant une épée de la taille d'une aiguille, le piqua au front. Brise-montagne tomba à la renverse... Il reprenait à peine ses esprits, lorsque les deux compagnons rentrèrent de leur exploration.

— Le géant est venu dès que j'ai allumé, expliqua-t-il. Et il m'a donné une telle claque que je me suis évanoui en me cognant sur les dalles de pierre.

— Eh bien, pour un carrier tu n'es pas fort, le tança sévèrement Jean de l'Ours. Demain, c'est moi qui resterai, et il verra de quel bois je me chauffe.

Le lendemain, après le départ de ses deux compagnons qui riaient sous cape, Jean arrangea le bois et en fit également un petit tas qu'il alluma en dehors de la cheminée. Le bois était un peu plus sec et le feu partit rapidement. L'ancien apprenti forgeron le poussa avec sa canne de fer, sous les bûches de l'âtre, mais en faisant bien attention de ne pas se montrer. Dès qu'une colonne de fumée s'éleva, il vit une petite créature dégringoler sur les bûches et rouler à ses pieds.

— Ah ! c'est toi le géant ? s'esclaffa Jean de l'Ours en levant sa canne. Tu es bien minuscule, aujourd'hui. Pour un peu, je te prenais

pour un rat.

Le gnome, voyant à qui il avait affaire, se mit à pleurer et à supplier :

— Ne me fais pas de mal ! Ne me fais pas de mal ! Je suis si fragile et je ne veux pas qu'on me traite de rat tous les jours !

— Oui, mais tu es très méchant et tu as fait du mal à mes deux compagnons.

— Ce sont des idiots prétentieux. Mais toi, tu m'as l'air malin. Si tu me laisses la vie sauve, je te confierai un grand secret. Écoute, approche ton oreille.

— Donne-moi d'abord ton épée.

— Ne la casse pas, je t'en prie. C'est une épée magique. Pose-la où tu veux, mais ne la casse pas.

Et la prenant entre les doigts, comme on saisit une puce, Jean de l'Ours déposa l'arme minuscule à côté de lui.

— Maintenant, je t'écoute. Dépêche-toi de parler, les autres vont arriver.

— Ne touche pas à ta canne surtout, glapit le gnome qui roulait des yeux blancs. Bon, alors écoute : je suis le gardien de ce château. Tu vois là-bas, dans le coin de la salle, il y a une citerne. Si tu n'as pas peur de mourir, tu peux y descendre et lorsque tu seras au fond, tout en bas, bien en bas, tu te trouveras dans un souterrain. Alors, tu devras marcher loin, très loin, et même un peu plus loin encore... Là, tu trouveras les plus belles princesses du monde qui y sont prisonnières. Pour te remercier de m'avoir écouté si poliment, je te prête mon épée magique. Tu me la rendras en revenant du pays d'en bas. Mais aussi, emporte ta canne de fer. Deux précautions valent mieux qu'une... Chut ! on vient !

On entendait des pas dans la cour du château et le nain se dépêcha de regrimper dans la cheminée. Jean de l'Ours ramassa la petite épée, qu'il glissa derrière son oreille.

Lorsque ses deux compagnons entrèrent, en riant d'avance de ce qu'ils allaient découvrir, ils furent bien étonnés de voir Jean de l'Ours assis à califourchon sur le seau du puits. Et plus étonnés encore ils furent en apprenant ce qui s'était passé.

— Vous n'êtes pas des compagnons loyaux. Je n'ai pas vu le géant, mais un nain gros comme un rat. Il m'a confié trois secrets.

— Trois secrets !

— Oui, le premier est qu'il ne faut jamais croire les menteurs. Le deuxième est que ce puits mène à une cachette. Le troisième est que là, sont prisonnières Pomme d'Argent et Pomme d'Or.

— C'est moi qui suis le plus fort ! s'écria Tord-chêne. Va, descend de ton seau, Jean. C'est moi qui vais aller délivrer les princesses. D'ailleurs, tu n'as pas envie de te marier, as-tu dit ?

— Bon, bon, fit Jean de l'Ours conciliant, mais tu ne connais pas le chemin et tu n'es pas armé.

Tord-chêne en pleurait de rire.

— Je ne connais pas le chemin, mais je le trouverai. Et mes poings suffisent à me défendre.

Tord-chêne s'installa à son tour, à califourchon sur le seau et commença à descendre. Il descendit, descendit... mais il faisait tellement noir que le temps lui pesait.

Au bout d'une heure, il n'y tint plus.

— Hou ! hou ! remontez-moi, cria-t-il.

Et les autres le remontèrent. Alors, Brise-montagne, prenant la parole à son tour, proposa en se tapant sur la poitrine :

— Un jeu pour moi maintenant. S'il y a des montagnes à briser, je les briserai. S'il y a des fleuves à avaler, je les avalerai...

— C'est bon, vas-y, fit Jean de l'Ours toujours conciliant.

Brise-montagne s'agrippa au seau et ses compagnons déroulèrent la corde. Une heure, deux heures... enfin, il cria :

— Hou ! Hou ! J'en ai assez, remontez-moi !

— Si vous permettez, maintenant j'y vais, dit Jean de l'Ours bien poliment, lorsque Brise-montagne, tout déconfit, mit pied à terre.

Il prit place sur le seau et on le descendit, descendit, descendit...

Plusieurs heures plus tard, le soir étant tombé, comme la corde, qui mesurait plusieurs lieues, semblait ne plus pouvoir encore descendre, les deux autres conclurent :

— Ou bien il est arrivé, ou bien il s'est endormi. De toutes façons, tant pis pour lui. Allons dormir nous aussi, il travaillera pour nous, ce gros niais.

Et c'est ainsi qu'ils firent, chacun rêvant à son mariage magnifique.

Au fond du puits, Jean de l'Ours se trouvait devant un souterrain au bout duquel brillait une vague lumière minusculette.

Mais au fur et à mesure qu'il marchait, la lumière grandissait. On n'y voyait pas plus clair pour cela.

Finalement, il se trouva dans un magnifique jardin tout planté de fleurs étincelantes, véritables pierres précieuses. Partout, volaient des oiseaux d'argent et des papillons d'or. L'air vibrait de mélodies cristallines lorsqu'une brise suave balançait les feuilles d'émeraude transparentes.

Tout en marchant, Jean cueillait des fleurs qu'il mettait dans sa poche.

Au bout d'une allée que décoraient des tapis de soie magnifique, se dressaient trois châteaux.

Jean de l'Ours se dirigea vers le château de cuivre, qui brillait comme le soleil levant. La porte n'avait pas besoin d'être fermée, car devant le seuil se dressait un dragon couleur de braise lançant des

flammes par la gueuler les oreilles et les yeux.

Avant qu'il ait pu faire « cratch », le jeune homme l'avait piqué avec la petite épée du gnome. Puis, levant bien haut sa canne de fer, il lui écrasa la tête.

Alors, il entra dans une salle toute rouge où l'on entendait comme un soufflet de forge. C'était un géant qui dormait, la bouche ouverte, dans un immense fauteuil de bronze. Jean, qui levait sa canne, la laissa cependant retomber et sortit sur la pointe des pieds.

Devant le château d'argent, qui luisait comme un reflet de pleine lune sur la rivière, se tenait un immense serpent couleur de cendres, enroulé sept fois sur lui-même. Par ses yeux, par sa gueule et par ses oreilles, sortait une fumée noire et épaisse.

Avant qu'il n'ait pu faire « pfff », Jean l'avait piqué au front avec la petite épée du gnome. Et d'un moulinet de la canne, il lui écrasa la tête.

Puis il entra dans la salle toute blanche. Une jeune fille d'une incomparable beauté dormait dans ses longs cheveux noirs sur un lit de velours. Des larmes séchées sur ses joues pâles montraient que le chagrin l'avait terrassée. Elle tenait à la main une pomme d'argent.

En s'approchant, Jean toussota, pour la réveiller sans lui faire peur. Elle ouvrit des grands yeux couleur de nuit et ne put réprimer son étonnement en apercevant cet étrange visiteur dont le visage, les bras et les mains étaient recouverts d'une véritable toison.

Les princesses recevant toujours une excellente éducation, celle-ci, cependant, ne fit aucune réflexion blessante et manifesta une gratitude émue envers son sauveur.

— Mais comme tu as tardé, conclut-elle, je me mourais d'inquiétude. Va vite délivrer ma sœur, car Barbe-Noire se réveillera bientôt. Il est dans une colère terrible, car il ne peut se résoudre à choisir celle d'entre nous deux qu'il voudrait épouser.

Devant la porte du château d'or qui brillait comme moisson d'août au soleil de midi, il y avait neuf aigles étincelants qui volaient dans tous les sens en battant l'air de leurs ailes immenses et dont les plumes coupaient comme des rasoirs.

Mais Jean de l'Ours, avec habileté, perfora le front de chacun avec la petite épée du gnome, puis il leur écrasa la tête avec la canne.

Dans la salle toute jaune, une jeune fille à l'inoubliable beauté dormait, ses longs cheveux blonds répandus sur un lit de satin. Les sanglots qu'elle ne pouvait maîtriser dans son sommeil attestaient le chagrin qui la tourmentait.

S'approchant d'elle, le garçon passa doucement la main sur son front, pour la réveiller sans surprise. Elle tenait à la main une pomme d'or.

Elle ouvrit ses grands yeux couleur de topaze et ne put réprimer un

tressaillement en découvrant son étrange sauveur, dont le visage, les bras et les mains étaient ceux d'un homme sous un pelage animal.

Les princesses devant toujours pratiquer la charité, celle-ci ne manifesta cependant aucun étonnement, mais témoigna la plus grande reconnaissance envers celui qui la délivrait.

— Je désespérais de m'enfuir d'ici, ajouta-t-elle. Mais partons vite avant que Barbe-Noire ne le remarque. Au palais de mon père, tu pourras choisir laquelle de nous deux, tu désires épouser.

— Vous êtes bien aimable, dit Jean de l'Ours, mais je ne fais pas de façon, je dois repartir, car ma mère est vieille et elle m'attend.

Prenant la main droite de l'une et la main gauche de l'autre, il les entraîna jusqu'au puits. Le seau était trop petit pour les contenir tous les trois, aussi fit-il monter seulement les princesses, puis il agita la corde, pour prévenir ses compagnons tout là-haut.

Quand les deux fiers-à-bras virent que les filles du roi étaient si belles, ils commencèrent à rudement se disputer pour savoir laquelle chacun épouserait.

Alors, Pomme d'Argent et Pomme d'or ressentirent une telle frayeur de ce combat qu'elles prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent du château. Dans leur course éperdue, elles laissèrent tomber leurs pommes qui roulèrent sur le dallage.

À ce bruit, les combattants comprirent qu'ils allaient être refaits. Le pugilat s'acheva par une grande claque et un bon coup de poing, puis chacun, ramassant son chapeau, se précipita vers la sortie...

En bas, Jean de l'Ours attendait qu'on lui renvoie le seau. Il attendit longtemps, longtemps, si longtemps, qu'il perdit patience.

Alors, il cria bien fort dans le puits :

— Eh ! nain, petit nain ! Fais-moi vite remonter pour que je te rende ton épée avant que Barbe-Noire ne se réveille.

Le gnome avait l'oreille fine et il tenait à sa dague. Sautant sur la margelle de la citerne, il lança le seau.

— Hou, hou ! cria-t-il de toutes ses forces, de sa voix fluette. Je savais bien que je pouvais compter sur toi.

— Sauras-tu également tirer ?

Mais les forces de la petite créature étaient relatives et il fallut longtemps, longtemps, avant que le seau et son occupant n'arrivent au sommet du puits.

Lorsque Jean vit qu'il n'y avait plus personne que le gnome, en nage en vérité, il ne prit guère le temps de le remercier. Il jeta l'épée minusculette, ramassa les pommes abandonnées devant la porte et, bondissant au-dessus du fossé, se mit à courir à travers les montagnes, les plaines et les vallées.

Les autres semblaient bien loin.

Alors, tout à coup, il se mit à faire sombre comme si le soleil

disparaissait. Jean de l'Ours leva la tête pour voir ce nuage que rien n'avait annoncé : c'étaient seulement les ailes d'un aigle immense qui descendait du plus profond des cieux.

Le jeune homme, brandissant la pomme d'argent de la main gauche et la pomme d'or de la main droite, se mit à crier :

— Aigle superbe, toi le roi des sommets, viens vite. Descends me prendre sur ton dos et je te donnerai ces fruits incomparables.

L'aigle descendit et ses ailes s'étendirent sur toute la plaine.

— Je veux bien, dit l'oiseau gigantesque. Mais figure-toi que je suis en retard. Aujourd'hui, je marie ma fille et je n'ai rien trouvé à offrir en dot aux épousés.

— Prends ces fruits uniques en ce monde pour ta peine, et tu seras fort considéré.

— J'accepte avec plaisir, dit l'aigle, car comme tu me vois, je me sentais humilié. Tout le monde n'est pas aussi aimable, et ma fille mérite bien un présent royal. Je n'en connais pas d'aussi belle, si ce n'est deux princesses qui pleurnichent devant l'entrée d'une caverne auprès de deux hommes très forts qui se battent en se couvrant d'injures.

— Devant l'entrée d'une caverne ? Deux princesses et deux hommes ? Vite, vite, emporte-moi là-bas ! s'écria Jean de l'Ours.

Et ils y furent avant que je puisse vous le dire.

Pendant que ses compagnons se battaient toujours, l'ancien apprenti-forgeron enleva les princesses et tous trois, sur le dos de l'aigle qui se dépêchait, arrivèrent bientôt au palais du roi.

Lorsque les jeunes filles eurent mis pied à terre, elles s'exclamèrent :

— Ciel ! J'ai oublié ma pomme d'or !

— Ciel ! J'ai perdu ma pomme d'argent !

— Je les ai ramassées, princesses, expliqua Jean de l'Ours et si vous le voulez bien, nous les donnerons en récompense à cet aigle qui fut si obligeant. Quant à moi, je vous dis adieu, car le temps me presse. Chez ma mère, je m'en vais bien vite, les poches bourrées des pierres précieuses que j'ai ramassées au jardin enchanté. Ma mère m'attend et je ne puis m'attarder.

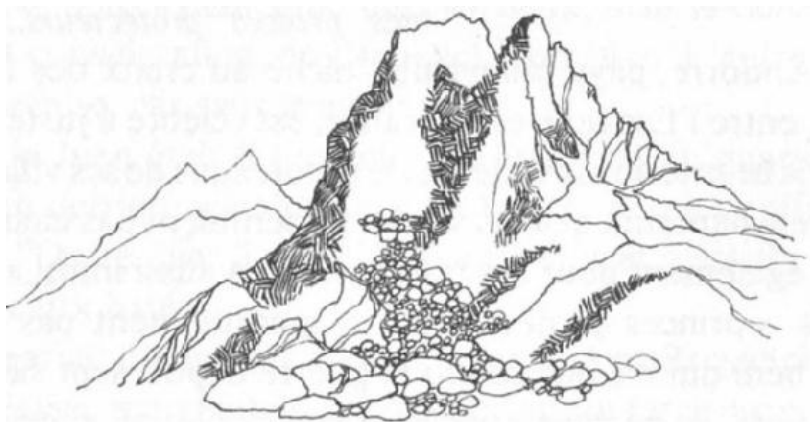
Mais hélas, la pauvre vieille, à force d'attendre, était morte...

Alors, Jean de l'Ours s'allongea sur la terre à côté de sa tombe et pleura longuement. Si longuement, que la terre s'enfonça sous lui et que l'herbe le recouvrit, lui et son trésor... Et on ne les retrouva jamais.

Pendant ce temps, Tord-chêne et Brise-montagne ne cessèrent de se disputer. Et ils le font encore...

C'est pourquoi, dans les Pyrénées, le sol tremble parfois, la neige s'écroule en avalanches et les torrents débordent, inondant les vallées...

*Je passe par mon pré,
Mon conte est terminé.*



VII

Le bonnet magique



LE GRAND CHARLEMAGNE, mon père, des Arabes me délivra...

C'est par ces mots que débute l'hymne national de la Principauté d'Andorre, qui fièrement poursuit : *« Seule, je reste l'unique fille de l'Empereur Charlemagne. Croyante et libre, depuis onze siècles, pour toujours je veux l'être entre mes princes protecteurs... »* L'Andorre, pays minuscule, niché au creux des Pyrénées, entre l'Espagne et la France, est célèbre à juste titre pour la beauté de ses vallées et le pittoresque de ses villages, sites enchanteurs que les siècles ne semblent pas changer, mais également pour ses traditions tout aussi immuables.

Ses « princes protecteurs » n'appartiennent pas à ce pays béni qui n'a pas connu la guerre depuis sept siècles. En vérité, ils ne sont princes ni l'un ni l'autre, si ce n'est aux yeux des Andorrans. En effet, au XIII^e siècle, un acte solennel a institué comme co-protecteurs de l'Andorre, l'évêque d'Urgel en Espagne et le comte Roger de Foix. Depuis qu'Henry IV rattacha le comté de Foix et tous ses privilèges à la couronne de France, ce furent les rois qui en eurent la charge et les honneurs comme maintenant notre Président de la République. Il est représenté sur place par un « viguier ».

Bien des coutumes du Moyen Âge survivent donc encore et les Andorrans, fiers et jaloux de leur indépendance, mènent une vie toute patriarcale. Ils ont aussi gardé le goût de la farce et de la plaisanterie, telles qu'on les aimait jadis. Ce sont souvent les petites gens qui sont

les plus malins.

Il y avait une fois dans la paroisse de Canillo, vieux village typique avec ses maisons de schiste aux toits débordants, deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre.

Ils se nommaient Juan tous les deux, mais le riche méritant considération, on l'appelait Don Juan. L'autre était dit Juanito, car sans importance.

Don Juan était si gros que les habitants du quartier le traitait derrière son dos de Juan Fudre, ce qui signifierait Jean l'Outre, tant il semblait gonflé et prêt à éclater sous ses beaux habits.

Il parlait d'une voix sonore comme la maîtresse cloche de l'église, marchait tel un *capitan* sur un terrain conquis.

Personne, il ne daignait saluer, et pourtant tous les chapeaux se soulevaient sur son passage, tandis que les échines se ployaient. Portant la cape et le tricorne des « Très Illustres » Conseillers, comme l'on dit, il avait la moustache triomphante, le teint fleuri et les mains couvertes de bagues.

L'odeur de son cigare embaumait à la ronde. La cour de marbre de son habitation semblait plus belle qu'un salon et, au milieu des fleurs rares, ce n'étaient que statues et fontaines murmurantes.

Quant au pauvre, je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'il faisait pitié. Dans ses habits miteux et mités, il ressemblait à un sac enroulé autour d'un bâton. C'est à peine si on l'entendait parler, car sa voix lasse ne faisait pas plus de bruit que l'aiguille d'un cordonnier. Il marchait sur la pointe des pieds à la manière d'un homme qui s'aventure sur la propriété d'autrui. Il avait toujours le chapeau à la main, tant il ne s'arrêtait pas de saluer, mais personne ne lui rendait la moindre politesse.

S'il fumait, c'était les mégots qu'il ramassait dans le ruisseau, et sa mesure, construite de ses mains en dehors du village, tenait debout parce que c'était la mode.

Quand il ne comptait pas ses sous, ou bien ne somnolait pas aux séances du Très Illustre Conseil général, Don Juan passait le plus clair de ses jours à contempler ses serviteurs en train de travailler, ou à digérer béatement les victuailles dont sa table, pour des repas de trois heures, jamais ne désemplissait. Les mains croisées sur son ventre, il chantonnait, les yeux clos :

*« Bien manger et bien boire
Sont les meilleures occupations.
Les pauvres font bien des histoires
Et ne méritent que le bâton. »*

Assis au soleil, qui est gratuit, sur le seuil de sa cabane, Juanito avec un clou perçait un nouveau trou à sa ceinture. D'une voix lamentable,

il gémissait :

*« L'homme qui est né pauvre
Est comparable au courant d'air
Tous te fuient
De peur d'attraper un rhume. »*

Car s'il n'était pas assez fortuné pour trouver des rimes, il ne manquait pas d'esprit. C'était la seule chose qu'il pouvait manger en salade.

Don Juan Fudre était marié, Juanito également. L'épouse du riche propriétaire, grande, maigre, sèche et jaune, faisait penser à une chandelle de carême. Celle du pauvre diable, ronde et vive comme une toupie, aurait été capable de clouer le bec au Pape, même si celui-ci lui parlait latin. De son nom Catarina, ou Catherine si vous voulez, un nom dont on ne se servait guère car tout le monde l'appelait la Garbanza, tant son nez ressemblait à un pois chiche qui se dit *garbanzo* en andorran. Désormais, vous le saurez.

Elle se plaignait tout le temps sans perdre haleine et, invariablement, ceci revenait dans ses discours.

— Garbanza, je n'ai pas honte de l'être, mais avec mon mari, pauvre de moi, je n'ai même pas un garbanzo dans mon assiette. Et quand je dis assiette...

Un jour que l'assiette, ou ce qui en tenait lieu, était plus vide que d'habitude, elle prit une profonde inspiration, se précipita sur le chemin de Don Juan Fudre, qui allait au prêche, et le supplia, avec véhémence, de lui donner la charité, ne fût-ce qu'un concombre.

Don Juan n'aurait pas été si riche s'il n'était également avare ; mais bouffi d'orgueil autant que de graisse, il n'aimait que les libéralités grandioses : des cierges hauts de six pieds pour la chapelle de Saint-Armangoll, le premier évêque d'Urgel, un baril de vin pour le viguier ou un beau discours pour les séances du Conseil Général, toutes choses inutiles, car les uns et les autres en avaient à revendre. Ainsi, hélas, pour la gloire du Très Illustre, il n'y paraissait pas.

Ah ! j'oubliais encore : il donnait la main à tous les notables, mais ne l'ouvrait jamais si on ne l'y forçait.

Or, la Garbanza mena ce jour-là si grand tapage qu'il fut précisément forcé de faire un geste devant la population assemblée.

— Femme, dit-il, tu me casses les oreilles, voilà une pesète, mais pour une fois, sois prudente et fais-la fructifier...

La façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne et un conseil, venant d'un homme d'expérience, s'il ne sert pas à celui qui le reçoit, profite toujours à la réputation de celui qui l'a donné. Il peut toujours dire : « Ah ! si on m'avait écouté ! »

Sur ce, écartant la pauvresse avec sa canne, Don Juan se hâta vers le prêche. Le célèbre Don Puig, de l'Abbaye de Monserrat en Catalogne, devait y parler du jugement dernier et de toutes les précautions à prendre. Don Juan n'en avait cure, mais il fallait s'y montrer.

La Garbanza, en sentant la canne sur ses jupes, se mit à crier plus fort :

— Ah ! tu peux te dépêcher, espèce de barrique ! Mais fais bien attention de ne pas tomber, car en roulant, tu pourrais éclater. Ah ! je ne suis qu'une pauvre Garbanza qui ne vaut qu'une pesète ? Mais toi, Señor Très Illustre, qui parais si lourd, tu n'es plein que d'orgueil. Un jour tu me le paieras !

Et tout en maugréant contre les grands de ce monde, les gros et les gras, elle reprit le chemin de sa mesure, le châle de travers et s'éventant la robe avec son tablier.

En passant devant le marché, elle sentit à nouveau la faim lui tordre l'estomac.

Les larmes lui remontèrent aux yeux et pour un peu, elle aurait oublié qu'elle possédait maintenant au moins une pièce. Mais par Notre Dame de Maritxell ! que pouvait-elle acheter avec, pour elle et pour son homme, ce bon à rien, même pas capable d'aller à la pêche ? Tenez, quand il arrivait devant un torrent, toutes les truites se donnaient le mot, et pfff... disparaissaient. Comme je vous le dis.

Justement, à l'étal d'un poissonnier, il y avait un très grand panier, plein de poissons minuscules, de ceux que l'on met en friture.

— Combien ? dit la Garbanza, pour au moins faire semblant ?

— Quarante pesètes le kilo, mais ils vivent encore.

— Quarante pesètes ! Et pour ce prix, tu en donnes à peu près combien ?

— Ah ! mon Dieu, dit le poissonnier. Je pense qu'il y en a une quarantaine.

Une quarantaine ! Elle n'avait qu'une pesète !

— Donne-m'en un. Un seul, décida-t-elle.

— Un seul ? mais qu'est-ce que tu vas en faire, ma pauvre Garbanza ?

Cette question !

— Mais je vais le manger !

— Manger un seul poisson ! Eh bien, tu aimes gaspiller l'huile ! Enfin, je suis là pour vendre...

— C'est que, expliqua-t-elle, histoire de parler, ce matin, j'ai pris ma médecine et le docteur m'a recommandé de bien me surveiller.

Arrivée chez elle, elle trouva Juanito qui soupirait sur sa pierre.

Quand il vit sa femme avec son air des mauvais jours, il lui dit avec une feinte indifférence :

— Tu vois, je t'avais bien prévenue que tu n'obtiendrais pas plus de

ce Fudre que ce qu'on rapporte d'un sermon : la tête chaude et les pieds froids.

— Et qu'est-ce que tu me rapportes, toi ? répliqua la bonne femme. Toi qui ne sers qu'à remplir une chaise et à vider une assiette.

— Je ne remplis pas de chaise et je ne vide pas d'assiette, parce que je n'ai ni chaise, ni assiette. Regarde, je suis sur une pierre.

— Tu es sur une pierre et tu as un caillou dans le cœur, espèce de fainéant, qui pour ne pas travailler ne consent même pas à boire quand il a soif et à ouvrir la bouche quand il a envie de bâiller.

— Ah ! j'ai envie de bâiller ? Dis plutôt que j'ai envie de mordre.

— Si tu as envie de mordre, moi je vais manger. Le Fudre m'a donné une pesète et...

Juanito en pleurait de rire.

— Il t'a donné une pesète ? Eh bien, tu n'es pas fière. Va t'acheter une corde avec et pends-toi.

— Moi, me pendre ? Je vais t'étrangler, grand vaurien !

Et la Garbanza, aveuglée par la colère, de jeter à la tête de son mari le poisson qu'elle tenait à la main.

Le poisson n'était pas assez gros pour faire du mal à sa victime, mais Juanito, en le recevant au coin de l'œil, poussa un cri de douleur. Le poisson chut à terre et Juanito, furieux, le ramassa pour l'examiner.

— Pas possible ! Il contient une pierre ? Va me chercher un couteau.

Garbanza trouva un couteau et son mari ouvrit le goujon.

Eh bien, me croiriez-vous ? À l'intérieur, il y avait une belle pièce d'or de cinq douros, grosse comme ça.

Ils allaient de nouveau se disputer pour savoir comment et où dépenser cette fortune, quand Garbanza, avançant prestement la main, s'en empara et la fourra dans la poche de son tablier.

— Écoute, laisse-moi faire dit-elle, car j'ai une idée qui me vient dont tu me diras des nouvelles. Avec ces cinq douros, je vais m'offrir un des sacs d'or de ce Don Juan du diable. Ah ! il m'a donné un conseil... moi aussi, l'argent, je pourrai le faire fructifier.

Et sur ce, ôtant un de ses jupons de laine rouge, la voilà qui taille dans le meilleur un morceau avec lequel en un tournemain elle confectionne un bonnet. Aussitôt terminé, elle l'enfonça sur la tête de son mari et, sortant les cinq douros de sa poche, les mit dans la main de Juanito, de plus en plus éberlué.

— Bon, maintenant, va à l'auberge et commande et paie trois repas des meilleurs. Je vais faire un peu de toilette et je t'y rejoindrai. Pendant que je mangerai, tu iras à la sortie du prêche et, toujours coiffé de ton bonnet rouge, surtout...

— Eh, eh, s'écria Juanito, tu vas manger ? Et moi ? Et moi ? Ce n'est pas de prêche que j'ai envie, mais d'un jambon bien gras.

Des tranches larges de deux doigts ! Rien que d'y penser, il en avait

les yeux pleins de larmes...

— Idiot ! dit Garbanza. Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour être affligé d'un mari pareil ? Bien sûr que tu mangeras ton jambon, et même trois poulets si ça te chante... Écoute, laisse-moi t'expliquer. Tu paies, tu entends *tu paies* les trois repas et tu te fais rendre la monnaie, s'il en reste... moins cinq pesètes que tu recommanderas à l'aubergiste de me donner. Puis tu vas au prêche avec ton bonnet et tu invites ce tonneau ambulant à venir dîner avec toi. Moi, je resterai dans mon coin à me régaler, car à la pensée de l'avoir à l'autre côté de la table, je ne pourrais rien avaler...

Et avec une grimace, elle conclut :

» Et Dieu sait si j'ai faim ! Rien que d'en parler j'en ai une douleur... là sous les côtes.

Mais Juanito, que le jeûne affaiblissait, ne comprenait pas tout très bien.

— Tu m'as parlé de sac d'or... et puis maintenant de dépenser...

— Chut, murmura la commère. Parle plus bas. Il y a sur la route une charrette qui passe. Si on nous entendait !

Et dans le creux de l'oreille, elle expliqua son plan. Juanito fut alors extasié. Retirant son bonnet rouge, il salua bien bas la maligne et lui dit :

— Señora, vous auriez mérité d'être comtesse.

Toute joyeuse, elle l'embrassa.

— Bon, maintenant, file, dit-elle plus flattée qu'elle ne voulait en laisser paraître. Je vais me faire belle, et toi, ne quitte pas ton bonnet, sinon tout va rater.

Sur le chemin de l'auberge, Juanito fit se retourner les passants. Tout maigre, sec et jaune comme il l'était, coiffé de ce bonnet rouge, il ressemblait à une allumette.

Le sermon avait été assez long pour que chacun, ayant fait un somme, l'ait trouvé fort beau. Juanito rencontra le Fudre qui bâillait encore sur le parvis de l'église.

D'abord surpris de la proposition, le gros bourgeois ne se fit prier que pour la convenance et il suivit Juanito jusqu'à l'auberge où les attendait une table décorée d'un beau bouquet de fleurs.

Dans un coin assez sombre, la Garbanza se régala. Et sa satisfaction fut à son comble lorsqu'elle vit passer son ennemi. Heureusement, celui-ci ne l'aperçut pas. Il ne regardait jamais personne.

Sur le mur, au-dessus de la table, il y avait un tableau encadré. C'était une inscription, ainsi que cela se fait, et où l'on pouvait lire :

Mangez et buvez et prenez du bon temps.

Au moment de payer, pensez à autre chose.

— Savez-vous mon compère, dit le Fudre, que ce serait bien mieux,

si le moment de payer n'arrivait jamais.

— Hé, hé, fit Juanito. Moi aussi, j'y ai songé !

Et il donna une grande tape sur l'estomac de son hôte, qui ne s'en formalisa pas.

« Seigneur, pensa Juanito à part lui. Si j'avais imaginé cela ce matin ! »

Le Très Illustre lui rendit la pareille en riant encore plus fort que lui, puisqu'on était entre amis : tous ceux qui payaient pour lui étaient ses amis.

Le repas fut des plus copieux et des plus délectables. Surtout pour Juanito, qui engloutit en ce jour tout autant qu'au cours de sa misérable vie. Et le conseiller ne fut pas en reste. Diable, puisque c'était gratuit ! Il se lécha les doigts avec délicatesse et humant sa liqueur, on aurait dit qu'il ronronnait.

— Ah ! c'était fameux, assura-t-il, en tapant sur son estomac rebondi. Je vous félicite de votre choix, car en vérité, je reconnais les gourmets. J'en suis un, dois-je l'avouer ? Hélas, il me semble que je grossis un peu depuis quelque temps... mais s'il fallait se surveiller, quelle pénitence !

— Je suis de votre avis, approuva le mari de la Garbanza tout prêt à suffoquer.

À part lui, il songeait : « C'est déjà si triste d'être pauvre, s'il faut encore se priver... Vous trouvez cela juste, vous ? »

Mais Don Juan fouillait dans la poche de son gilet.

— Après ces agapes, rien de tel qu'un bon cigare. Puis-je vous en offrir un, cher ami ?

IL LUI OFFRAIT UN CIGARE ! un peu gris peut-être. Juanito en eut comme le tournis, mais les recommandations de son épouse restaient fixées dans son cerveau embrumé.

— Non merci, fit-il avec un sourire de fausse confusion. Je préfère les miens. La buraliste les fait rouler tout spécialement pour moi. Si vous voulez, en sortant d'ici, nous y passerons et c'est moi qui me ferai une joie de vous prier d'y goûter.

Seigneur ! qu'est-ce qu'il racontait ? Et si le Très Illustre faisait un rapprochement entre la pauvre femme qu'il avait chassée de sa canne et son hôte somptueux, qu'allait-il devenir ? Heureusement pour Juanito, le Fudre n'avait même pas regardé la bonne femme. Tous les jours, il avait affaire à des quémandeurs, et ce n'était pour lui qu'un incident sans importance qu'il avait oublié.

Juanito se remit sur ses pieds avec difficulté et, à son invitation, Don Juan se leva de table.

— Voyez-vous, ajouta l'époux de la Garbanza pour faire bonne mesure et parce qu'il avait tant bu qu'il disait tout ce qui lui passait par la tête, voyez-vous, je préfère la satisfaction du palais à toutes les

autres, et mon habit n'a pour moi aucune importance.

Pouvait-on appeler ces loques, un habit ?

— Vous êtes un sage, mon compère, assura le gros homme en prenant derrière lui le chemin de la porte.

Mais sur le seuil il s'arrêta, comme paralysé de stupeur :

Ils étaient passés devant l'aubergiste qui les saluait bien bas et sans que celui-ci leur réclamât le prix du dîner !!! Juanito, même, répondait en soulevant son bonnet, tandis que l'autre, d'un geste de la main, semblait dire que tout était parfait.

— Mais... mais... compère, vous ne payez pas ?

Tout pareil à une carpe obèse, le Fudre en ouvrait une large bouche. Juanito sourit avec indulgence.

— Oh ! oh ! je ne m'occupe jamais de ce détail, voyons !... Allons, venez vite chez la buraliste, car le cigare ne doit pas attendre.

Le gros homme n'en revenait toujours pas. Il bégaya :

— Co... comment, vous... vous ne payez pas ?

— Jamais assura son compère. Vous voyez, c'est très simple, je mange et... adieu !

— Prenez garde que l'on vous emmène chez les carabiniers !

Juanito éclata de rire.

— Moi ? chez les carabiniers ? Mais vous n'avez pas vu mon bonnet rouge ?... Allons, allons, venez.

Son bonnet rouge ? Le Très Illustre se demandait s'il n'avait pas trop bu. Assurément, ils ne s'étaient pas privés.

Cependant, avant que les deux gourmands ne quittent l'auberge, la Garbanza, qui avait déjà terminé de son côté, s'était rendue chez la buraliste et avait choisi deux cigares, des plus ordinaires et des plus puants, qu'elle avait réglés. Elle pria la marchande de les remettre à Juanito, en disant dès qu'ils seraient entrés :

— Enfin, vous voilà, señor ! J'étais inquiète. Vous savez que vos cigares n'aiment pas attendre. Je les ai roulés lorsque je vous ai vu vous rendre à l'auberge.

Et en faisant ces recommandations, la Garbanza avait ajouté qu'il s'agissait d'une farce à jouer à Don Juan que tout le monde détestait. Pensez si la buraliste fut ravie, car elle aussi le considérait comme son ennemi personnel : il ne daignait pas se servir chez elle et faisait venir son tabac de La Havane. Je vous demande un peu ! Et puis, comme les cigares étaient payés, on pouvait bien rire un brin.

Bras dessus, bras dessous, les deux compères traversèrent la place et les gens, en les saluant, se dirent qu'ils avaient l'air : Don Juan, d'une citrouille coiffée d'un tricorne et Juanito, sous son bonnet rouge, d'une allumette qui aurait avalé un petit pois, tant il avait mangé.

Le scénario fut en tous points bien exécuté et le Très Illustre soupira d'aise, en allumant ce cigare exécrable, devenu délicieux puisqu'il ne

le payait point.

En quittant le bureau de tabac, Juanito, au lieu de régler, souleva son bonnet rouge et là encore, on le salua bien bas.

— Vous ne payez pas non plus ? questionna le Fudre, de plus en plus éberlué.

Juanito haussa les épaules :

— Enfin donc ! vous ne voyez pas mon bonnet rouge ?

— Mais si, je le vois bien.

— Eh bien, c'est un bonnet magique. Celui qui l'a sur la tête peut aller n'importe où, certain qu'on ne lui demandera pas une pesète.

Pas possible ! Le Très Illustre n'en revenait pas. Alors, et lui ? Sous prétexte qu'il était très riche, tous ces gens, au long de son existence, s'étaient fait payer ? Vous trouvez que c'est juste, vous ?

— Est-ce vrai ce que vous me dites là, compère ? insista-t-il.

— Est-ce que vous ne venez pas de le voir ?

— Nulle part vous ne payez ?

— Nulle part !

— Et quel que soit le prix ?

Juanito se montra catégorique. À bon poids, bonne mesure.

— Quel qu'en soit le prix ! Tenez, demain, je vais aller visiter un château qu'on m'a indiqué. Si ce château me plaît, je signe et le tour est joué. Mais (et il se pencha comme pour une confidence), je n'en ai pas trouvé qui me satisfasse.

— Aucun qui ne vous satisfasse ? Et sans payer ?

— Oui ! Pour moi, c'est tout ou rien. Voilà comment je suis.

Ah ! quel homme raffiné ! Mais Juanito, sans paraître donner d'importance à cette confidence, l'entraînait chez un confiseur auquel la Garbanza venait aussi de rendre visite.

— J'ai pour habitude de croquer une pastille de réglisse après le repas. Venez, et là aussi vous verrez que je ne paie pas.

Les pastilles avaient coûté ce qui restait d'argent à la bonne femme, bien peu de chose en vérité. Mais c'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase : lorsque les deux compères sortirent de la boutique, Don Juan y alla carrément :

— Mon ami, dit-il, il faut que vous me vendiez ce bonnet.

Juanito se figea sur place.

— Oh ! n'y comptez pas, mon ami, fit-il d'une voix peinée. Et mon château ?

Don Juan savait être large :

— Pour ce petit bout de flanelle, je vous offre deux onces d'or.

— Je ne le vendrais pas même si vous m'en offriez quatre. Et mon château ?

— Mon très cher, voulez-vous cent douros ?

— Et mon château ? Oh ! vous plaisantez ?

— J'ai, dans les environs, un château dont je ne sais que faire... Je vous le donne également.

Juanito en avait des sueurs froides, mais il ne cédait pas :

— Si vous voulez mon bonnet, il faut que vous me fassiez le don devant notaire et que vous ajoutiez deux cents douros, tous bien vérifiés.

Don Juan souffrait le martyre.

« Un château ça va, ça vient, calculait-il. Avec cette coiffure, je ne saurai bientôt plus les compter. Des douros, dorénavant, je n'en aurai plus besoin. Mais il est si bon de les conserver... »

— Ah ! mon compère, même pour un ami, c'est bien cher !

Juanito se montrait catégorique :

— Et moi, même à mon frère, je n'en rabattrais point un centime. J'ai eu des milliers d'offres et je ne sais pas pourquoi je vous ai cédé. Ah ! je suis trop sentimental.

Il renifla une larme.

» Ma vie sera brisée... Pour un château dont vous ne savez que faire et deux cents misérables douros ? Non, vraiment, n'en parlons plus.

Le Très Illustre se montra des plus affectueux. Prenant le bras de son compère, il l'entraîna avec douceur.

— Allons, venez chez le notaire.

Et l'un tirant l'autre, qui se faisait prier et tous les trois pas feignait de tourner les talons, sans cesser de sangloter, ils se rendirent au domicile de Maître Montana, le considérable tabellion. Là, devant deux témoins, le Fudre remit à Juanito l'acte de propriété du château et deux cents douros dans un sac que l'on alla chercher, en échange de ce bonnet qui donnait par magie plus de puissance que n'en connût un roi.

Les formalités terminées, le nouveau propriétaire, malade d'un rire rentré, se dépêcha d'aller retrouver sa femme. D'abord, il marcha très digne, d'un air catastrophé, puis dès qu'il eut tourné la rue, gambadant, sautant, faisant des cabrioles, il arriva en dansant devant la cabane.

Les deux époux s'embrassèrent tant qu'ils en furent tout essoufflés. Puis ils creusèrent un trou près d'un figuier, pour y enterrer l'acte et les deux cents douros. Cela fait, ils commencèrent à préparer leurs quatre paquets, afin d'aller aménager au plus tôt dans leur magnifique demeure.

Don Juan, lui, dès qu'il eut quitté son compère, se sentit dévoré de l'envie d'essayer une magie aussi bien tournée. Coiffé du bonnet rouge, qu'il dissimula sous son tricorne, afin de ne pas attirer l'attention, il se dirigea vers la confiserie avec l'intention de s'empiffrer gratis de pâtisseries de toutes sortes, son déjeuner à l'auberge remontant à bientôt deux heures.

La quantité de meringues, de fruits confits, de *torons* ou massepains, de *roscons* ou gâteaux... légers, qu'engouffra le digne homme ne peut être imaginée : il fallait le voir à l'œuvre.

Mais le croirez-vous ? Il lui fut tout à coup impossible d'en engloutir d'autres. Il fit un signe joyeux à la patronne, ôta son tricorne pour laisser voir son bonnet rouge et lui tourna le dos dans un triomphal envol de cape.

La pâtissière ne put s'empêcher d'éclater de rire en voyant cette pantomime et le laissa aller en lui disant gaiement au revoir. Le sachant immensément riche, elle ne s'inquiétait pas du paiement, se disant qu'elle aurait toujours la facilité de recouvrer ce que le Très Illustre conseiller lui devait.

— Pas mauvaise, pas mauvaise, l'affaire que j'ai faite, exulta le Fudre. Ah ! cher et admirable couvre-chef !

Et il l'embrassa avec ferveur, avant de le broser soigneusement de peur des mites. (Très important avait signalé Juanito : un seul dommage et le pouvoir magique est annulé.) Puis il l'entoura de papier de soie et l'enferma dans un coffre fermé de sept clefs.

L'armoire contenant les archives de la Principauté n'en possède que six, signalons-le.

— Ce n'est pas un tel capital qui échoierait à ceux qui n'ont pas de cervelle. Eh ! mon compère, fûtes-vous assez idiot pour me laisser en possession d'une telle merveille, rien qu'en échange d'un château dont je ne savais que faire et de deux cents pièces d'or ? Ah ! l'or, c'est bien encombrant... Tandis qu'un bonnet !

Mais soudain, à cette évocation, il bondit aussi vite que le lui permettait sa corpulence. Juanito lui avait expliqué en quoi consistait la magie du bonnet. Quelque chose de très compliqué qu'il suffisait d'alimenter par une alchimie singulière, en distribuant chaque soir cent pesètes aux malheureux.

— Cependant, avait spécifié Juanito hors de l'oreille du notaire, il ne fallait pas donner ces aumônes n'importe comment, mais en prononçant ces paroles cabalistiques :

Prêchi Prêcha
Ma fortune entre mes bras
Mon bonnet sur mes cheveux
Et je dis : « bonjour messieurs ».

Vous pensez si le Très Illustre eut du succès en faisant la charité !

Quelques voisins, cependant, dissimulés derrière leurs croisées, se frappaient le front du bout l'index. L'esprit des gens est bien mal tourné.

L'épouse de Don Juan, dona Diamantina, se rangea derechef dans le camp des opposants et il y eut, ce soir-là, une terrible scène conjugale

qui se termina par une paire de claques. Celle qui la reçut partit immédiatement faire ses malles et retourna chez son père. Jaune, maigre et pleurant tout son soûl, on eût dit un cierge pour veille de Carême.

Tant d'incompréhension ne coupa pas l'appétit et le zèle charitable du Fudre, qui, tous les jours, se rendait d'abord à l'auberge, puis chez la buraliste et la pâtissière. Là, il se régalaït puis montrait son bonnet rouge et partait sans payer un sou.

Ah ! voilà que j'oubliais de vous dire aussi qu'il fit également des commandes somptueuses chez le cordonnier, le tailleur, l'orfèvre, le parfumeur et même chez l'opticien, où il s'offrit de belles lunettes dont il n'avait nul besoin. Mais pourquoi s'en priver ?

Aucun des commerçants ne fit de réflexions, tout heureux à la pensée de voir son chiffre d'affaires augmenter de belle façon.

Au bout du mois, vint un jour où, considérant Don Juan qui essayait de manger un melon confit sans pouvoir le faire descendre dans son vaste estomac déjà plein, la pâtissière n'y tint plus :

— Eh bien, señor estimé, quand voudrez-vous solder ce petit compte ? Cela fait trente jours déjà que je marque vos achats dans mon livre et j'ai besoin d'argent pour me réapprovisionner. Tout mon fonds a disparu dans votre estomac.

Don Juan resta bouche bée, le fruit confit à la main. Pour toute réponse, il leva son tricorne et tira sur son bonnet. Mais la bonne femme restait de glace. Bientôt, tout aussi rouge que sa coiffure, le Très Illustre se mit à faire des bonds en l'air, tandis que le pompon dansait au nez de la commerçante.

— Calmez-vous señor, fit-elle avec sang-froid, je ne veux pas vous étrangler. Je veux être payée.

— Vous payer ? Vous payer ? Mais ne voyez-vous pas ce bonnet que j'ai sur la tête ?

— Certainement que je le vois. Il est rouge et je ne suis pas aveugle.

— Eh bien, vous le savez : celui qui a ce bonnet sur la tête peut aller partout sans payer. Ni ici, ni ailleurs.

Prêchi, prêcha

Ma fortune entre mes bras

Mon bonnet sur mes cheveux

Et je dis « bonjour messieurs ».

— Êtes-vous fou, Señor ? Où avez-vous pris cela ?

— Je n'ai pas pris, señora, j'ai acheté ! J'ai acheté ce bonnet deux cents douros d'or bien comptés et... un château dont je n'avais que faire.

La marchande se croisa les bras.

— À cela, señor, je n'ai rien à voir. Payez-moi.

— Vous payer ? Alors que j'ai un bonnet magique et que nulle part, je ne règle ce que je prends !

Elle se mit à crier :

— Vous ne réglez nulle part ? C'est ce que nous allons voir. Ici, vous allez commencer !

Il criait aussi :

— Jamais ! Puisqu'en me voyant vous êtes payée.

— Ah ! il ne manquerait plus que cela ! Une pauvre veuve se donne bien du mal pour gagner sa vie et voilà qu'un gros fou à tricorne se moque d'elle. « En vous voyant, je suis payée » ? Au fou ! Au fou ! Au voleur !

— Señora, señora, écoutez-moi ! Puisque je vous dis que vous êtes déjà payée...

Elle hurlait.

Le Fudre saisit un plateau de meringues et en coiffa la pauvre femme, qui courut vers la porte, en clamant maintenant qu'on l'assassinait.

En une seconde, tout le quartier fut ameuté et les autres commerçants se mirent de la partie. Au vacarme, les carabiniers accoururent, ligotèrent le Très Illustre qui faisait des moulinets avec sa coiffure en criant :

— *Prêchi prêcha, ma fortune entre mes bras...*

Ainsi ficelé, il ressemblait à un *chorizo*, (saucisse au piment) tellement il était pourpre de fureur. On lui mit un bâillon et on le conduisit à son domicile où déjà son beau-père était accouru.

Et, devant le Fudre en larmes, le Syndic général de la Principauté lui-même, qu'on avait prévenu, ainsi que les vingt-trois autres Très Illustres Conseillers, ouvrirent le coffre de leur confrère et réglèrent tous ceux qui se plaignaient.

Le bonnet, pendant ce temps-là était tombé dans la boue. Déchiré, ce n'était plus qu'un chiffon ridicule et Don Juan, épuisé en ses liens, renonça alors à se débattre : Juanito lui avait dit qu'au moindre trou, la magie n'opérerait plus. C'est ce qu'il déclara en pleurant.

Alors, le beau-père, le syndic, l'épouse, les conseillers, les carabiniers, conclurent tous qu'il fallait l'enfermer chez lui. Il avait assurément perdu l'esprit.

Aussi alla-t-on chercher le notaire pour un acte authentique de tutelle. C'est ce qu'apprit Don Juanito qui prenait le frais sur la terrasse de son château.

Comme il le fit remarquer à son épouse doña Catarina de la Garbanza y Corazon y Gorrorojo.

— Si au lieu d'être riche, il avait été pauvre, on l'aurait bien battu et laissé en prison. Qu'un malheureux doive un sou à son notaire, on lui envoie les gendarmes. Mais que le notaire soit convaincu d'usure et

l'on dit qu'il devait être bien fou pour s'être laissé prendre.

Si tu n'es pas riche, tu dois être malin

Si tu n'es pas malin, tu dois être riche.

— Tu as raison, mon ami, affirma doña Catarina. Voilà la seule vérité qui a cours des deux côtés des Pyrénées.



VIII

Le miracle du chou ou le retour du bâton



I L Y A des gens qui n'ont pas de chance...

Dans la radieuse et séduisante vallée du Valira del Nord, rivière de l'Andorre, fraîche et cascadante comme un rire de petite fille, vivait Andréo le jardinier.

Cet enfant de l'Andorre était né sous une bien mauvaise étoile. S'il semait des melons, il récoltait des cornichons, s'il repiquait des laitues, il n'obtenait que des orties. Aurait-il planté en terre des pièces de cinq douros, la récolte n'aurait donné que des boutons de culotte dépareillés.

Un jour, découragé, il décida de quitter son métier pour tâter de celui de chapelier, mais son entourage l'en dissuada. On pouvait être sûr d'avance que les bébés naîtraient sans tête.

À croire qu'il avait offensé saint Guillindon, dont toute l'occupation au ciel est de danser devant le trône de Dieu le Père pour payer les intercessions dont chacun ici-bas le harcèle.

Dans ce monde où nous vivons, un malheur ne vient jamais seul. Ni un bonheur non plus, me direz-vous, et l'eau court à la rivière.

Tous les événements d'une vie arrivent en file, comme les bourriquets des contrebandiers, attachés à la queue l'un de l'autre. Que le premier passe, la cargaison est livrée. Que celui-ci tombe dans

un ravin, vous pouvez dire adieu à tout le chargement.

Si Andréo s'était livré à la contrebande, les ravins de San Antoni auraient été tapissés de tant de mules qu'il n'y aurait même plus eu besoin de pont pour le franchir. Ah misère !

Cette année-là, quand les neiges eurent enfin fini de fondre – et on en désespérait – sitôt les pluies de mai, le jardin d'Andréo ne fut qu'un champ de pourriture d'où bientôt sortirent des mauves et des orties. À tel point que lorsque le señor don Tomas Peig, le Bayle administrateur des Vallées qui fait fonction de juge de paix, à tel point que, lorsque donc le Très Illustre señor Tomas Peig passa par là pour aller juger un voleur, cet homme instruit s'écria :

— Tiens, il y a un nouveau cimetière par ici ? Et je n'en ai pas été avisé !

Cependant, au milieu du jardin lugubre d'Andréo, quelque chose finit par pousser : un chou. Et il devint vite un chou extraordinaire.

Il faut vous dire qu'Andréa, la femme d'Andréo, avait accompli le pèlerinage de Notre – Dame de Mèrixell qui est, comme chacun sait, la mère de Dieu ou « Mare de Déu », ainsi qu'on le dit par ici et de ce fait, patronne et protectrice des Andorrans en général et en particulier. Andréa, ayant sagement conclu qu'entre femmes on ne pouvait mieux s'entendre, adressa ce jour-là une prière ardente à la Reine du Ciel :

— Faites pousser au moins un chou dans notre jardin, supplia-t-elle, ô Estimée Señora, car je n'en peux plus d'entendre que mon mari est le plus incapable de la paroisse et même de toutes les Vallées. Un chou, pour vous, Vénérée Mère, ce n'est pas grand souci, mais pour nous c'est une question d'honneur. Amen.

Et en retournant chez elle, elle emporta dans une bonbonne sept litres d'eau bénite.

Alors, le chou, arrosé tous les matins par quelques gouttes de ce liquide sacré se mit à croître, croître, que rien qu'à le voir les larmes vous coulaient.

Autour de lui, les piments se desséchaient, les tomates pourrissaient et tes fèves gâtées devenaient noires de pucerons.

Au milieu de cette désolation, le chou grandissait, grandissait, grandissait toujours, tant et si bien qu'il dépassa le mur, arriva plus haut que le toit de la masure, puis du clocher, dépassa la hauteur du pic d'Estats et enfin sa pomme vernissée se perdit dans les nues.

Le vendredi avant les Pâques – elles vinrent tôt cette année-là ! – toc ! il cogna contre la porte du ciel.

Chez Andréo et Andréa, on n'avait depuis longtemps plus rien à manger, à tel point que des toiles d'araignées tapissaient le gosier du jardinier, tant il ne s'en servait plus. Les dents d'Andréa tombèrent faute d'être utilisées et les rats, qui ne trouvaient plus rien à chaparder dans le garde-manger, se promenaient au fond des poches du mari

dans l'espoir (vain) d'y trouver un peu de bourre de laine. Lorsque la jardinière prenait un seau pour aller à la fontaine, les voisins lui demandaient :

— Est-ce que vous déménagez, Andréa, pour que tu sortes tout ce que tu possèdes ?

Chou miraculeux ou pas miraculeux, au bout de tant de diète, le sort de ce légume extraordinaire devait se régler.

D'autant que s'annonçait Pâques.

— Va l'arracher, dit Andréo à Andréa, et que l'on fasse une soupe avec les feuilles du sommet. Gros comme il est haut, nous aurons de quoi voir venir.

Andréa se mit à crier comme un aveugle à qui l'on volerait son bâton. Des deux mains, elle s'agrippa à la tige du chou en déclarant qu'elle ne le lâcherait pas, dût-on la déchirer avec des tenailles, telle saint Nicodème, que c'était Pâques et qu'il y avait des sacrilèges à ne pas commettre, un jour pareil.

Ventre affamé n'ayant pas d'oreilles, le mari n'en eut pas les siennes cassées pour autant. Il prit un bâton, menaçant d'attacher sa femme à un clou, la tête en bas, comme un jambon, et de la battre si, à midi sonnant, la soupe n'était pas faite et sur la table pour recevoir la bénédiction que notre Saint Père le Pape qui est à Rome donne au monde juste à midi. Pas une minute avant et encore moins une minute après.

Frappée par de tels arguments, Andréa, toute gémissante, alla quérir une hache et se rendit au pied du légume géant.

Soudain, une idée lui vint. Elle laissa tomber son instrument et...

Et hom, hom, hom, grimpe que tu grimpes, monte que tu montes, de feuille en feuille, elle arriva au Paradis.

— Frappez et l'on vous ouvrira, disait en chaire monsieur le curé à cet instant précis.

Andréa frappa : toc, toc, toc. Un guichet s'ouvrit, et le petit bout de la barbe de saint Pierre parut tandis qu'il demandait :

— Quel bon vent vous amène, ma sœur ?

En s'entendant questionner si fraternellement par un saint des plus respectables, Andréa en eut comme le vertige. Agrippée à sa feuille, elle voyait tout tourner autour d'elle. Il est vrai qu'elle avait si faim ! Néanmoins, avec tout l'aplomb du désespoir, elle articula :

— Pardonnez mon outrecuidance, très estimé señor saint Pierre. Je ne suis qu'une pauvre malheureuse de la Massana, près du riu d'Arinsal, et je n'ai tellement rien à manger que je fais carême depuis l'an dernier. Aussi, je suis venue pour que votre Éminence daigne me faire la charité d'une petite aumône pour l'amour de Notre Seigneur dont c'est aujourd'hui la résurrection.

Sitôt eût-elle parlé que le Gardien du Ciel referma le guichet, sans

rien dire. Andréa se mit à réciter le Pater pour se donner du courage avant de frapper à nouveau.

Mais elle n'en était à peine qu'à « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », que le portillon bâilla. Et sur l'étagère du guichet, le très Saint Concierge poussa une petite table vers la solliciteuse, en disant :

— Au Nom de Notre Seigneur, que l'on n'évoque pas en vain, prends cette table, ma sœur, et quand tu auras faim, tu n'auras qu'à faire le signe de croix et demander « Au Nom du Père, petite table, pour la bombance prépare-toi. »

Le visage d'Andréa était ruisselant de larmes.

— Que notre Père vous récompense en ce jour de la Résurrection et soyez assuré que je citerai toujours votre nom dans mes prières, répondit-elle en s'emparant de la table. Merci, merci bien. Alléluia !

Le petit meuble sous le bras, elle se laissa tomber de feuille en feuille, jusqu'à terre, pleurant et riant à la fois. Alléluia ! Alléluia !

Mais Andréo n'était pas dans l'enclos, promenant sans doute sa mauvaise humeur à travers la campagne. Andréa, plus curieuse qu'une puce et comme le sont, paraît-il, toutes les femmes, mourait d'envie d'essayer le présent du ciel.

Aussi, dès qu'elle eut mis pied à terre, elle ne put se retenir de s'écrier :

— Au Nom du Père, petite table, pour la bombance prépare-toi !

Pas plus tôt eut-elle prononcé ces paroles que... Ah ! croyez-moi et que Dieu me coupe la langue si je mens... Une ! Deux ! Trois ! Sur la petite table apparurent une nappe, des assiettes et un dîner, comme jamais le roi n'en eut pour Pâques.

Il y avait, tenez-vous bien : un énorme melon juteux, des *tapas* ou hors-d'œuvre variés avec du vermouth : olives, anchois, *gambas* à la *plancha* ou crevettes grillées au piment, des olives farcies, du chorizo en tranches, des calamars à la tomate, des carrés de jambon de montagne. Puis, dans une grosse marmite pansue ou *oilla*, une olliacalde : soupe aux pois chiches et au porc salé, et du poulet au poivron, du lapin rôti, des sardines frites aussi, des *fregoles verdes*, ces gros haricots verts et plats. Pour le dessert : du riz au lait et à la cannelle, de la compote de poires au vin, des massepains aux amandes, des abricots juteux et des raisins muscats.

Comment toutes ces choses délectables pouvaient-elles tenir sur une aussi petite table ? Hé, c'est là aussi que résidait le miracle.

Un autre miracle fut l'arrivée du jardinier juste à ce moment-là, au moment où midi sonnait et, la plus grande de toutes les merveilles, celle de voir le couple engloutir ces nourritures délectables, sans être terrassé, à l'issue d'un repas aussi copieux, par une indigestion, dont bien peu se seraient relevés.

Ainsi, tous les jours, ils passèrent leur temps à manger en ne prenant que le repos nocturne juste nécessaire. Et même pendant la nuit, pris de doute, l'un et l'autre se relevaient pour vérifier si le prodige tenait toujours. De huit heures du soir à huit heures du matin, la table offrait sans désenchanter du chocolat fumant à la cannelle, avec des brioches bien tièdes. Et cela, sans se donner d'autre peine que de demander :

« Au Nom du Père, petite table, pour la bombance, prépare-toi. »

Au bout du trimestre, Andréo et Andréa étaient devenus plus gros que le Viguié et sa femme. Leurs joues rondes luisaient comme des tomates et plus aucun de Leurs vieux habits ne pouvaient les vêtir. D'autant qu'ils ne travaillaient plus et ne sortaient jamais que pour prendre l'air, le temps de respirer.

Aussi, Andréo le fit remarquer :

— Ne trouves-tu pas, ma mie, ajouta-t-il, car il se sentait désormais aimable, ne trouves-tu pas anormal que des gens de notre sorte, qui ne se privent de rien, n'aient même pas un costume convenable ? Maintenant que nous voilà rassasiés, nous pourrions aller à la messe et au bal du Syndic. Le mois prochain, pour le 8 septembre, il y aura le pèlerinage de la Mare de Déu(3) et dans notre situation, si nous allons à Méritzell, vêtus comme des miteux, ce ne serait guère d'honneur pour saint Pierre notre protecteur. Aussi, tu vas monter le long du chou et demander à son Éminence sept onces d'or au moins, pour acheter des habits dignes de son amitié.

Andréa se mit à rêver :

— J'aimerais une robe de taffetas noir avec un tablier brodé pour la Festa Major(4), et des espadrilles à rubans de satin. Et une mantille en dentelle blanche...

— Et moi, une culotte de drap fin, une chemise et des bas blancs, de soie tout cela, et une taillol(5) rouge, piquée d'une fleur.

— Oh ! Comme nous serons beaux ! Mais...

Andréa hésitait à ennuyer saint Pierre. Et s'il leur disait d'aller gagner leur vie pour acheter tout cela ? Avec leur bonne mine, ils inspireraient certainement confiance à un éventuel employeur. Mais Dieu garde qu'ils travaillent ! Où prendraient-ils le temps de manger ?

Finalement, elle se décida, tant l'envie d'un tablier brodé la taraudait. Monte que tu montes, l'escalade fut bien plus pénible qu'à la première fois et, peine que tu peines, ne semblait pas finir. Enfin, lorsqu'à bout de souffle, Andréa parvint sur le seuil du Paradis, saint Pierre était là-devant sa porte, à lire les journaux au soleil.

À la vue de la jardinière, il laissa choir ses lunettes.

— Encore toi !

— Que votre Éminence veuille bien me pardonner mon outrecuidance, dit tout d'un trait Andréa, à qui la suralimentation avait donné des lettres, mais je me suis dit que si elle voulait bien me

prêter sept onces d'or, en prenant au besoin une hypothèque sur le terrain, hélas inculte, que je possède, mais où l'on peut construire, je pourrais, moi, acheter une robe de taffetas noir avec un tablier brodé et une mantille blanche à l'andorrane pour aller au pèlerinage de Méritxell afin d'y louer très haut, les mérites du Ciel. Sans compter que mon mari, le pauvre homme, n'a plus un costume à se mettre...

— Hum ! fit simplement Pierre.

Et, posant son journal sur un fauteuil, il rentra chez lui. Comme il prit soin de tirer la porte derrière lui, Andréa, bien que tendant le cou, ne put rien voir des délices de l'Éden. Enfin tant pis ! Elle n'était pas là pour ça et aurait bien le temps lorsque son heure viendrait, et le plus tard possible.

Mais déjà le Saint Gardien du Ciel revenait.

— Tiens, te voilà, insatiable quémandeuse, dit-il. Prends cette bourse et quand tu auras besoin de quelque chose, ouvre-la en disant : « Au Nom du Père, petite bourse, pour l'élégance, prépare-toi. »

Andréa joignit les mains d'un air d'extase ! Ah ! Vraiment, elle aurait eu bien tort de ne pas écouter son mari.

— Que Dieu vous ait toujours en Sa Sainte...

— Chante, chante, galinette(6) !... Ça va très bien comme ça, interrompit saint Pierre, qui n'avait besoin de personne pour intercéder en sa faveur auprès du Créateur.

Et il se replongea dans sa lecture.

Andréa, l'inspiration coupée, resta quelques instants la bouche ouverte. Elle s'apprêtait à redescendre, sans autre forme de procès, lorsque saint Pierre la rappela, en toussotant :

— Méfie-toi, lui dit-il. Tant va la cruche à l'eau... Si tu ne sais pas t'arrêter de quémander, il t'arrivera malheur.

Mais déjà Andréa descendait comme une fusée, entraînée par son propre poids et toute sa cupidité. C'est ainsi que les âmes égarées tombent dans le Purgatoire.

Au pied du chou, Andréo l'attendait et déjà commençait à retirer sa vieille veste. Dès qu'il eut le récit de l'entrevue et avant même que sa femme ait repris son souffle, il s'écria de la même voix que son épouse :

« Au Nom du Père, petite bourse, pour l'élégance, prépare-toi. »

Et, ouvrant dans le même temps la bourse, ils furent aspergés d'une pluie d'or et d'argent qui tombait si drue que tous deux chutèrent à la renverse. Et bientôt, ils purent se coucher sur un véritable matelas de pièces, des pièces grosses comme les boutons d'habit des Conseillers !

Il y avait de quoi perdre l'esprit s'ils ne l'avaient pas eu aussi pratique : ils passèrent la nuit à faire leurs comptes et cette fois-là la table chôma, mais dorénavant ils pouvaient se le permettre.

Eh oui, ils ne perdirent pas l'esprit cette nuit, mais au matin, de

jugeotte il n'était plus question.

Foin de robe de taffetas et de tablier brodé ! Adieu les culottes de drap et les bas blancs ! Au diable l'avarice ! À midi, Andréa se pavanait sur la promenade, dans une robe tissée d'or qui la faisait ressembler à une mortadelle dans du papier métallique. Et Andréo, lui aussi, tout cousu d'or et d'argent, était hérissé de glands, de pompons et de boutons de vermeil, à ne plus pouvoir s'asseoir. Il portait un tricorne du taupé le plus fin, et d'une main tenait une canne à rubans comme le sacristain de la cathédrale. De l'autre, ses gros doigts de jardinier écartés dans des gants de soie, il soutenait le poignet de son épouse, un poignet alourdi de bracelets qui montaient jusqu'au coude de l'ex-jardinière.

On eût dit deux Saints-Sacrements qui prenaient le frais.

Quittant leur village, ils décidèrent d'emménager à la capitale : Andorre la vieille. Et pour cela, ils achetèrent la Casa de la Vale, qui était jusqu'à présent le Parlement, car les Très Illustres Conseillers se laissèrent juste assez tirer l'oreille pour en recevoir un tel prix qu'ils ne pouvaient que signer un acte de vente aussi singulier.

On remplaça le portail par une grille d'or massif et on tapissa l'intérieur de soie de Chine avec des oiseaux brodés, et sur le parquet, s'amoncelèrent tant de tapis que l'on y enfonçait jusqu'à la cheville. Rien n'était assez beau et Andréa ordonna à ses serviteurs de faire le ménage avec des chiffons de velours et d'essuyer la vaisselle avec du lamé.

Le dimanche 8 septembre arriva. C'était la Festa Major, fête nationale, anniversaire du traité entre le comte de Foix et l'évêque d'Urgel.

Quand les badauds les virent passer en calèche à travers la Plassa del Princep Benlloch, ils crurent un instant que Gaston Phébus s'était réincarné.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'église, Andréo fit remarquer à Andréa :

— Les cloches sonnent-elles, mon amie ?

— Mais je crois que non, mon ami.

Andréo blêmit.

— La peste soit de ces malotrus ! Elles sonnent bien lorsque vient l'évêque...

Et ils entrèrent assister à la messe. Et quand je dis « assister »... Ils étaient tellement occupés à regarder si on les regardait que la cérémonie ne leur fit ni chaud ni froid.

Pour la sortie, ils avaient décidé de jeter des sous aux enfants, comme on fait au baptême, chez les gens distingués. Mais il leur semblait désormais si désagréable de se séparer de leurs pièces qu'ils ne distribuèrent que quelques misérables centimes.

Les gamins, déçus, leur firent des pieds de nez et l'un d'eux marcha

exprès sur la robe d'Andréa, tandis que toute la bande chantait, en leur montrant les cornes :

*« Un âne est un âne
Dans ses beaux habits
Si tu te pavanés
Tu n'as pas d'esprit
Pour une pesète
Tu te crois volée
Tu étais moins bête
Quand tu mendiais ! »*

Andréa, plus rouge que les volants de sa robe de satin cramoisi, monta dans la calèche et ordonna au cocher de fouetter les chevaux, tandis que son mari montrait le poing à la marmaille qui n'en parut pas le moins du monde impressionnée :

*« ... tu étais moins bête
Quand tu mendiais ! »*

Aussitôt rentrée chez elle, la nouvelle riche fit mander son secrétaire qui arriva en courbant l'échine.

— Prenez votre nécessaire, ordonna-t-elle et écrivez ce que je vous dirai.

Bien qu'elle fût dorénavant la plus fortunée de toutes, elle ne savait toujours pas lire. Mais dans sa position, cela n'avait aucune importance... On le ferait pour elle. Quoi qu'il en soit, elle dicta une missive impérative à l'évêque d'Urgel et à l'empereur des Français, pour qu'ils fassent pendre tous les enfants du village.

Lorsque le secrétaire eut terminé cette épître virulente et tandis qu'elle se demandait comment on pouvait faire pour signer, Andréo arriva sur ces entrefaites, lui aussi tout bouillant de fureur dans sa robe de chambre de cachemire garance ourlée de zibeline. Il suivait sa petite idée :

— Ma chère, déclara-t-il sans ambages, cela ne peut plus durer. Les cloches sonnent à toute volée quand le moindre évêque se rend à l'église et elles se taisent quand nous nous y rendons. D'autre part, les rues de la ville sont si mal fréquentées que j'en suis dégoûté.

— Mon ami, répondit la dame, j'écrivais justement aux princes pour leur en glisser un mot.

— Les princes, les princes ! s'emporta l'ex-jardinier. Je n'ai que faire des princes ! Tu as l'amitié de saint Pierre, personnage, soit dit en passant, autrement plus haut placé. Va donc jusqu'au village, à notre propriété, et grimpe sur le chou pour aller te plaindre à notre ami de ce qui se passe, afin qu'il y porte remède, car il ne sera pas dit qu'un évêque de rien du tout sera plus honoré que nous.

Fouette cocher ! Le carrosse se rendit au village, qui désormais leur appartenait. Là, dans un enclos doré, se trouvait toujours le chou du miracle dont le pied était entouré de massifs de fleurs. Car, chose étonnante, dans le terrain tout poussait à foison, soigné avec diligence par une armée de jardiniers en uniforme. Ce n'était plus un cimetière pour herbes folles, mais un ravissant parc à la française, s'il vous plaît.

Le premier soin de la señora Andréa fut de faire se retirer tout le monde. Les secrets ne doivent pas être partagés. Lorsque les ordres, donnés d'un ton sec, furent exécutés, elle retroussa sa crinoline et ho ! hisse !

Hélas, comme c'était haut ! Comme elle était lourde ! Peine que tu peines ! sur ce tronc extrêmement vertical, dont les aspérités lui écorchaient les mains. Sa tournure s'accrochait aux feuilles et, finalement, elle dut la détacher pour s'en dégager. Et le vent, s'y engouffrant, emporta l'énorme cloche d'osier et de soie, et la ceinture de satin, à travers l'espace.

— Tiens ! se dirent les bonnes gens de Superbagnères, en voyant le tourbillon passer d'un horizon à l'autre. Voilà une comète, c'est bon signe, le vin sera excellent cette année.

Puis elle perdit un premier escarpin et égara le second. S'emberlificotant dans ses jupons, elle s'en extirpa à grand-peine. Pareille à un nuage, la fine percale s'envola au vent et se plaqua au sommet d'une montagne.

— Hé ! se dirent les braves gens de la Cerdagne, la neige est bien précoce sur le Puigmal ! Les oignons auront une grosse peau cette année !

Ses épingles à cheveux d'or et tous ses bijoux se dispersèrent ensuite aux quatre coins de la contrée.

— Ouille ! se dirent les petites gens de l'Aragon, le vent pique ! Les moutons auront une laine épaisse, cette année.

Enfin, tant et si bien, au terme d'une ascension interminable – véritable chemin de croix – l'ex-jardinière émergea au ras de la plateforme céleste, décoiffée et furieuse, les mains et les pieds couverts d'écorchures et les muscles brisés. Le soir tombait.

Saint Pierre, accoudé à sa fenêtre, prenait le serein en regardant les étoiles s'allumer une à une. Dans la demi-obscurité bleue, il ne distingua pas bien quelle était cette apparition pitoyable d'où s'échappaient des gémissements.

— Hé là ! s'écria-t-il, si vous venez pour le Jugement Dernier, âme perdue, ma sœur, vous vous êtes trompée. L'heure n'a pas sonnée et je ne peux vous inscrire.

Mais Andréa, ayant retrouvé son souffle et son aplomb, se fit reconnaître avec l'arrogance des valets devenus seigneurs.

— Je suis pressée, conclut-elle et je suis venue te dire, saint Pierre,

que le curé, le sacristain et l'enfant de chœur doivent être pendus séance tenante pour avoir eu le toupet de ne pas sonner les cloches pour mon mari et moi, comme on le fait lorsqu'il s'agit de l'évêque. J'ajoute qu'il faut faire exécuter aussi tous les gamins mal élevés qui me manquent de respect. Et sans attendre également.

Le Saint Gardien du Paradis en avait certainement entendu d'autres et il ne resta que quelques instants rêveur. Sans rien dire, il mit la main à sa poche et en sortit un petit bâton, un peu plus long que la main.

— Bien, bien, dit-il d'un ton méditatif. Prends ce bâton, ma sœur et dimanche prochain, lorsque vous irez à la messe, si l'on ne sonne pas les cloches à votre approche et si les gamins ne sont pas respectueux, tu n'auras qu'à dire : « Au nom du Père, petit bâton, pour la vengeance, prépare-toi ! »

Andréa se saisit vivement du bâton, sans autre forme de procès, et tourna les talons. Pas plus tôt eût-elle attrapé de sa main libre la dernière feuille de chou pour redescendre que, rrramm ! à la vitesse de l'éclair, dans une pluie de feuilles, elle se sentit choir sur la terre tant était lourd le poids de son arrogance et de sa méchanceté. C'est ainsi que les âmes perdues tombent pour rôtir au feu de l'enfer.

N'ayant plus ni tournure, ni volant pour amortir le choc, elle se fit terriblement mal en se recevant. Baoum !

— Capediou ! se dirent les gens du Béarn en percevant la secousse. Pour un tremblement de terre, c'est un tremblement de terre ! Il n'y aura pas besoin de cueillir les pommes cette année.

Andréo passa la semaine à soigner les contusions, les ampoules et la bronchite de son épouse. Et, au dimanche suivant, elle se montra assez guérie pour trôner dans la calèche, avec autant de sévère majesté que la reine d'Égypte. Elle tremblait d'orgueil autant que de fièvre, mais las ! Les cloches ne sonnèrent point et les gamins pouffèrent :

*« Tu étais moins bête
Quand tu mendiais ! »*

Alors, brandissant le petit bâton, elle s'écria :

— Au Nom du Père, pour la vengeance, petit bâton, prépare-toi !

Et le petit bâton jaillissant en l'air abattit sur elle et sur son mari une telle grêle de coups que, en deux temps, trois mouvements, ils ne furent plus vêtus que de loques sur des bleus et des bosses qui les firent ressembler à deux aubergines boursouflées.

Ceci accompli, pan ! pan ! pan ! le carrosse fut réduit en miettes, les chevaux éperdus, lâchés à travers la ville en panique, tandis que, fouettant l'air, l'arme vengeresse se ruait sur l'ancien Parlement devenu leur Palais et réduisait en débris minuscules les rideaux de soie, les tentures de Damas, les tapis d'Orient, les lustres de cristal, les

cheminées de lapis-lazulis. Il fracassa les coffres, et tout leur contenu s'envola par les fenêtres veuves de carreaux. Les vêtements somptueux furent réduits en charpie, les bijoux en poussière...

Quand tout ce que les époux avaient possédé fut anéanti, la Casa de la Vale redevint cette construction massive et simple qu'elle avait toujours été. Un tourbillon ramena l'armoire aux six clefs qui abritait depuis des siècles les archives des communes et que l'on avait déménagée. Chacun des conseillers reçut sa volée pour le punir d'avoir laissé accomplir autant de sacrilèges dans ce palais historique, et cela fit bien des gémissements.

Quand tout eut retrouvé sa physionomie première, le bâton, comme un météore, prit la route d'Ordino, se faufilant entre les gorges sauvages de San Otoni. Il s'engouffra sous les trois tunnels, d'un bond franchit le Riu d'Arinsal jusqu'à la Massana et arriva au village où se dressait le chou... Enfin, ce qu'il en restait ! Car, on s'en souvient, dans sa chute, Andréa avait entraîné toutes les feuilles, et il ne subsistait qu'un tronc vertigineux, lisse comme du verre.

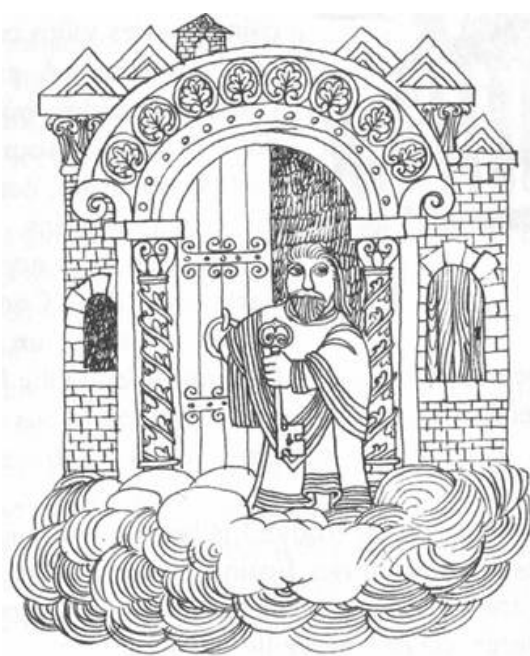
Pareil à une grêle d'avril, le bâton hacha menu les fleurs rares des parterres et les haies de myrte. Ceci accompli, pan ! pan ! pan ! tout, réduit à l'état de poussière, fut dispersé par le vent.

— Hi ! s'écrièrent tous les gens d'Hendaye. Voilà le brouillard qui se lève et pour une fois, il ne vient pas de la mer. La pêche sera mauvaise cette année.

Clopin-clopant, couturés de cicatrices, vêtus de loques, Andréa et Andréo revinrent, poursuivis par les quolibets et les menaces de vengeance, vers leur petit champ, définitivement inculte.

Ils y vécurent longtemps et ils n'eurent pas d'enfants pour les secourir, et ils furent très malheureux.

Je vous l'ai dit : il y a des gens qui n'ont pas de chance et quand le destin est en route, rien ne peut l'arrêter.



IX

Un feu d'artifice bien soigné



E PAYS DE BIGORRE entoure le pic qui porte son nom. Il est bordé aux quatre coins par des villes célèbres à bien des titres. À gauche, à l'ouest, Lourdes où Bernadette fit jaillir la source miraculeuse qui attire, depuis, des millions de pèlerins.

À gauche et au nord, Saint-Bertrand – de – Comminges s'abrite contre un massif du même nom d'où naît la Garonne. Cette ville fut créée par le général Pompée pour y rassembler tous les gens interdits du territoire romain – et Dieu sait s'il y en avait !

À gauche en bas, se trouve Luchon où l'on soigne avec succès les maux de gorge. Enfin, à droite, au sud, saluons, non pas une ville, mais le célèbre cirque de Gavarnie qui est une large vallée, merveille des Pyrénées.

Les Bigourdins sont de vrais montagnards, petits, vigoureux, bruns de poils et d'habits. Les hommes portent avec fierté le vaste béret basque : les plus chics atteignent cinquante centimètres d'envergure ! Son origine est une coiffure romaine, la barrette, synonyme de liberté.

Les vieilles Bigourdines arborent encore une superposition de jupons, généralement en satinette noire, comme le fichu de tête qu'elles ne quittent que pour dormir.

Jadis, c'était un peuple libre ; ils sont restés fiers et pleins d'initiative et il ne s'agit pas de leur donner des conseils. Ils n'ont jamais écouté personne. Aux environs de l'an mil, leur comte Bernard II le savait si bien qu'il jura d'observer leurs lois, les « Fors »,

qui tenaient en ces mots :

« Nous qui valons chacun autant que vous et qui, réunis, pouvons plus que vous, nous vous établissons notre seigneur à condition que vous respectiez nos droits et nos privilèges : sinon, non ! »

C'est un peuple qui sait ce qu'il veut et ne compte jamais sur le hasard.

Le roi de France Philippe le Bel en sut également quelque chose lorsqu'il eut envie de joindre la Bigorre à la couronne de France. La comtesse Constance, une rude montagnarde, ne se laissa jamais faire. Une autre comtesse, Pétronille, tout aussi forte femme, eut, en treize ans, cinq maris et rien que des filles avec chacun d'eux.

Maintenant, il n'y a plus de comtesse, et les Bigourdins sont d'ardents républicains. Au jour du 14 juillet, ils célèbrent la patrie avec fougue.

Sur la place de chaque village, dont tous les balcons sont fleuris, on dresse une estrade même fleurie, à l'ombre des platanes. Pendant des heures, l'orchestre – ou l'accordéoniste si la municipalité n'est pas bien riche – régale les citoyens de flons-flons entraînants.

Dans un coin, sur une brouette, M. le Maire et ses adjoints font disposer le « barricot », fût de vin où, pendant les jours de fête, les danseurs et, bien sûr, les musiciens viendront étancher leur soif gratis, ce qui est une belle façon d'honorer la République.

Or, un jour, dans un village de la plaine, vers Lannemezan, une des capitales du rugby, la municipalité se réveilla un beau matin avec des idées de grandeur.

On compta ce qu'il resterait en caisse, une fois que seraient réglés le barricot et l'accordéoniste, chacun y alla même de son écot, et l'on convint qu'il y avait là une somme suffisante pour s'offrir un feu d'artifice dont les environs parleraient.

Cependant, il fallait aller chercher des fusées à Tarbes, et l'on fut d'avis qu'il ne pouvait être question de confier au chemin de fer un matériel aussi précieux.

— C'est qu'ils ne font guère attention, les cheminots.

— Par l'autocar, ce n'est pas mieux ! Dans les descentes, ce fou de chauffeur vous fait presque du trente à l'heure.

— Et puis, le transport reviendrait si cher qu'il faudrait diminuer le programme.

— Non ! non ! ne lésinons pas sur la quantité, ni sur la qualité.

Finalement, Célestin Céré proposa d'aller jusqu'à Tarbes avec sa charrette. Il s'occuperait des achats et rapporterait, avec le plus grand scrupule, tout ce qui serait nécessaire.

— Je veux, dit M. le Maire, un feu d'artifice soigné.

Et pour être sûr que Célestin ne s'attarderait pas au café, on lui adjoignit la Célestine, digne émule de Constance et de Pétronille et qui

ne plaisantait pas avec le sens du devoir.

Le 13, dès potron-minet, Célestin réveilla sa mule, lui offrit une ration d'avoine pour lui donner du courage et, Célestine perchée sur la « païse », ainsi qu'on appelle là-bas la charrette, les voilà qui prennent la route du chef-lieu.

Toute la municipalité, un peu émue, assista au départ. On confia l'argent à Célestine et chacun y alla de ses recommandations :

— Fais bien attention, insista le premier adjoint. Il ne faut pas que le soleil tape dessus. L'instituteur m'a dit que lorsque la poudre est trop sèche, les feux sont tout mesquins. De quoi aurions-nous l'air ? D'avoir lésiné pardi, et l'effet serait raté.

— Mais surtout, gare à l'orage, ajouta le maire. J'ai lu dans le dictionnaire que les pétards ne partent plus dès qu'ils sont mouillés !

Menant grand train sur la route, qui n'était pas encore goudronnée de ce temps-là, mais empierrée d'une façon vraiment inconfortable, les époux Céré arrivèrent à Tarbes sur le coup de midi.

Comme les magasins étaient fermés, ils allèrent vider leur panier de provisions au café des Platanes. Mais la Célestine n'avait garde de laisser son mari boire autre chose que de l'eau rougie, afin qu'il conserve la tête claire pour les achats et la main ferme pour le retour.

De l'eau rougie pour un Bigourdin, quelle pitié ! Mais la gloire du lendemain valait le sacrifice. Heureusement, le confit d'oie n'était pas trop salé et le pâté juste ce qu'il fallait. Le soir, mission faite, Célestin se rattraperait. Il imaginait d'avance la grosse soupe, une garbure si épaisse que la louche doit tenir « quillée » dans la soupière, potage fait de légumes de saison, d'herbes aromatiques, de choux, et dont le bouillon est parfumé par une oreille de cochon.

Lorsqu'il ne resterait que quelques cuillerées, il y verserait un verre de vin plein à ras bord. Et avec quelle délectation, il boirait à même l'assiette, faisant « chabrot », comme l'on dit.

— Après la soupe, un doigt de vin ôte un sou au médecin, rappela-t-il à Célestine qui approuva le dicton.

— Cela me fait penser que je dois aller acheter tantôt un *toupi* neuf, le mien commence à se craqueler.

Le *toupi* est le pot à soupe en terre où l'on cuit la garbure ou le tourin, le fameux potage à l'ail.

— Peut-être avais-tu oublié de frotter le fond de la marmite d'une gousse bien juteuse avant de t'en servir, remarqua Célestin sentencieux.

Célestine leva les yeux au ciel.

— Pfff ! comme si je ne savais pas ce qu'il fallait faire pour que le pot ne « laisse pas le fond au feu ». Ah ! ces hommes ! Enfin, heureusement que je suis là pour veiller à ce que le feu d'artifice soit bien soigné ! Parce que des conseils, je peux en fabriquer.

— Tu n'es pas là pour veiller ! Ô Capediou ! Cesse tes *fratchoutis* et tes *parladis*, ma femme, qu'à te répondre cela me donne soif.

Enfin, tout en se chamaillant, le Célestin et la Célestine virent arriver l'heure où les magasins rouvraient. Célestin fit scrupuleusement ses emplettes, pendant que Célestine allait choisir son *toupi* neuf.

Et ils reprirent vite le chemin du retour. Il était trois heures passées et, en ce mois d'été, le soleil dardait si fort que la route semblait l'entrée d'une fournaise. La mule tirait une langue comme ça ! Et Célestin donc !

— On s'arrête un moment, décida-t-il.

— Ici ? Tu es fou ! En plein à la rage du soleil ? Tiens, viens à l'ombre de cet acacia. Il ne faut pas que la poudre sèche, Monsieur l'instituteur l'a dit.

Mais la distance étant encore longue à parcourir, on ne devait guère s'attarder.

— Écoute, Célestine ! Tu te lèves du banc et tu te mets au milieu de la « païse », pour bien étaler tes jupons sur les caisses.

Célestine s'exécuta. On aurait dit une grosse poule noire couvant des œufs carrés.

— Oh ! que j'ai chaud ! soupira la bonne femme, quelques kilomètres plus loin.

— Et moi aussi, rétorqua son mari. Et tu crois que mon béret laisse passer l'air ?

— Tu as un béret ! Mais moi, j'ai quatre jupons ! À se croire en enfer.

— Oh ! mon Dieu, les caisses vont cuire ! Célestine ! Lève-toi de temps en temps et secoue ta robe pour leur donner un peu d'air.

Et les gens qui les croisaient s'en riaient tout seuls de voir la grosse femme faisant voltiger gracieusement ses sombres cotillons au-dessus du chargement.

« Chutis, muttis », bouche cousue, l'air inspiré de ceux qui ont une mission à accomplir, les convoyeurs de feu d'artifice ne leur accordaient pas un regard. Mais soudain, à l'horizon, un nuage noir monta.

— Mon Dieu, pesta Célestin. Pourvu qu'on n'ait pas l'orage !

— Presse la mule mon mari. Moi, je n'en peux plus. Tu es là, assis, qui rêve...

— Je rêve, je rêve...

Un grand coup de tonnerre arrêta net cette nouvelle dispute. À l'entendre rouler, on eût dit que le bon Dieu avait l'accent du pays !

— Vite, vite, Célestine, ouvre le parapluie.

Heureusement, le parapluie bleu bigourdin est assez vaste pour abriter un vacher et son troupeau. Seules, quelques gouttes malignes,

arrivant de biais, s'écrasèrent sur le bois des caisses. Heureusement, ce n'était qu'un nuage et on le vit à peine passer.

Enfin, on arriva au village. Tout le monde était là, pour les ovationner. Ils ne semblaient pas peu fiers, les époux Céré. On eût dit qu'ils apportaient le Saint-Sacrement.

Le maire et le conseil municipal en avaient les larmes aux yeux... Quelles belles caisses ! Ce feu d'artifice, on s'en souviendrait !

— Alors, dit le premier adjoint. Tout s'est bien passé ?

— Bou ! soupira Célestin. On a essuyé un orage terrible, mais on a fait ce qu'il fallait.

— Un orage terrible ? Ici, il n'a guère plu.

— Hé, c'est que la pluie de l'été, ça vient n'importe où avant qu'on ait le temps de respirer. Mais ça m'a donné soif. Je vous laisse le chargement et je mène ma mule à l'écurie. Elle aussi a bien mérité de se rafraîchir.

On transporta les caisses dans la remise du deuxième adjoint, l'épicier, et chacun rentra chez soi.

Au cours de la nuit, la mairesse secoua son homme :

— Dis, Nestor, et si les pétards avaient pris l'humidité ? Ceux de Castelbajas et ceux de Galan, ils vont se moquer de nous, quand ça ne prendra pas. La Célestine a dit à la Marie de l'Albert qu'ils avaient essuyé une bourrasque terrible. Pense un peu !

Et comme ça, toute la nuit. À l'aube, le maire n'avait plus le moral, à force de penser :

« ... Et si les pétards avaient pris l'humidité ? »

Dès qu'il fit jour, on envoya le gamin chercher le garde-champêtre qui convoqua le conseil municipal et tous les habitants.

Ces derniers se réunirent devant la maison commune où les élus, pendant une heure, délibérèrent.

— Et si les pétards avaient pris l'humidité ?

Il fallait en avoir le cœur net. Finalement, les autorités annoncèrent leur décision :

— Allez, déballons tout. On va essayer jusqu'au dernier pétard pour voir si vraiment rien n'a été endommagé.

C'est ainsi qu'un certain quatorze juillet, le feu d'artifice fut tiré à dix heures du matin, irrémédiablement... car vraiment aucun pétard n'avait pris l'humidité.

Cela aurait pourtant été des réjouissances bien soignées !

Ceux de Castelbajac et ceux de Galan en rient encore.



X
*Si je chante que je chante
ou la
ballade du mauvais voisin*



LES TRÈS FAMEUX jambons de Bayonne proviennent pour la plupart d'Orthez, ville active et pittoresque située à une soixantaine de kilomètres de là, à mi-chemin de Pau, de Dax ou de Mont-de-Marsan.

Orthez, pendant trois siècles capitale du Béarn, reste un des lieux les plus fameux des Basses-Pyrénées, non seulement pour... l'excellence du jambon ou celle de son équipe de rugby ! mais aussi pour tous les souvenirs historiques qu'on y évoque.

Le vieux pont fortifié enjambant le Gave fut le témoin, en 1814, d'une terrible bataille. Bataille qui mit aux prises, entre la ville et la montagne, les armées du maréchal d'Empire Soult et du général anglais Wellington.

Mais du grandiose château fortifié, autrefois l'une des résidences du très fameux comte de Foix, Gaston Phébus, il ne subsiste qu'une tour, d'où ce seigneur fastueux pouvait surveiller la chaîne bleue frangée d'argent des Pyrénées. Fastueux, il le fut, non seulement pour sa richesse, car il laissa ici même après sa mort, outre ses domaines, 733 000 florins d'or – somme fabuleuse qui fit rêver tous les princes de l'époque et représente plus d'un milliard de francs – mais aussi pour les réceptions qu'il donnait dans ce château, réceptions dont on

ne peut imaginer de nos jours la magnificence.

Riche et puissant, Gaston de Foix était, de plus, un homme d'une remarquable beauté. Il ne péchait juste que par l'absence de modestie et s'était lui-même surnommé dès son plus jeune âge Phébus, le dieu Soleil, par allusion à une chevelure blonde que toutes les dames enviaient.

Son manque d'humilité s'assortissait d'un caractère plutôt entier.

— Je suis d'accord avec tout le monde, disait-il, lorsque tout le monde se trouve de mon avis.

Au cas contraire, il démontrait que la devise gravée sur ses armes : « Toque-y si gauses » (touche-moi si tu l'oses) n'était pas que vains mots.

Un jour, le comte d'Armagnac, avec qui il n'était pas d'accord – je dirais même qu'il régnait entre eux un état d'hostilité permanente – déclara à ses familiers qu'il avait les oreilles rebattues par la morgue du beau Gaston.

— J'ai bien envie de corriger ce personnage. On verra s'il ne perdra pas sa superbe...

Gaston Phébus, à qui une bonne âme alla rapporter ce propos, sauta à cheval et, galopant à perdre haleine jusqu'aux limites de ses possessions, y fit dresser un poteau portant une pancarte gigantesque où l'on pouvait lire ces mots : « Je t'attends. »

Jean d'Armagnac avait pourtant de bonnes raisons de lui en vouloir. Figurez-vous qu'un jour, le duc d'Anjou, ayant confisqué le château d'un seigneur du pays qui s'était montré traître à la France, fit cadeau de ce fief au vieux seigneur d'armagnac demeuré toujours fidèle au roi, ainsi qu'il était de tradition dans sa maison.

Or, Phébus, bien que possesseur de châteaux en Pyrénées à ne savoir qu'en faire, rêvait précisément d'ajouter celui-ci à sa collection. La plus mauvaise raison qu'il avançait était que l'on n'y payait d'impôts à personne... Si ce n'est à Dieu. Mais à la vérité, le nom de ces terres constituait tout un programme qui allait comme un gant au comte de Foix : Mauvezin, c'est-à-dire « le mauvais voisin ».

*« Je suis le vieil Castel qu'on nomme Malvezin
Du haut de mon haut roc à tous je fais la nicque,
Étant à qui m'entoure un fort malvais vesin,
À moi, qui se frotte, se picque. »*

Telle était la devise de la terre de Mauvezin, une devise faite sur mesure pour celui qui proclamait : « Touche-moi si tu l'oses ! »

Maoubezi, – comme l'on dit là-bas – le vieux castel, est toujours debout, à deux lieues de Lannemezan et à quatre de Bagnères-de-Bigorre. On le prendrait pour un château de conte de fées. Celui de l'Ogre, plutôt !

Le visiteur imagine facilement toute une rude vie féodale se déroulant à l'intérieur des murs épais. Massif quadrilatère long de trente-cinq mètres et haut de quinze, que couronne un chemin de ronde de deux mètres de largeur, c'est une sentinelle redoutable, veillant sur une contrée tourmentée, jadis sans cesse foulée par les pieds des lourds destriers de guerre. Combien en a-t-elle observé de chasses endiablées ou de batailles forcenées, en ces temps où les barons ne vivaient que pour pillages et rivalités ?

Un immense cirque de vallées l'entoure et, bien des siècles avant Gaston de Foix et Jean d'Armagnac, elle fut sur sa colline un oppidum érigé par les Bijeriones, ces envahisseurs celtes, ancêtres des Bigourdins et dont le nom signifiait « Ceux-qui-viennent-du-pays-froid ».

Le vieux Jean d'Armagnac décéda avant d'avoir réglé sa dispute avec Phébus. Son fils Jean II en appela alors au Pape et au comte d'Anjou. On en vint à un compromis et il fut décidé que l'héritière des Armagnacs, Béatrix, et le fils de Gaston, s'épouseraient, recevant le château en cadeau de mariage et en gage de paix. Un cadeau et un gage peu exaltants, ma foi ! Mais qu'il faut juger avec les yeux et avec le cœur de cette époque.

Les fiançailles furent décidées pour le dimanche des Rameaux 1377 à Orthez, dans le château dont nous avons parlé tout à l'heure et dont il ne reste qu'une tour. Là, se déroulèrent ces fameuses réjouissances, avec des tournois et des bals d'une richesse inouïe. Gaston marqua bien ainsi que la possession de Mauvezin n'était pas pour lui une question d'intérêts, mais plutôt de principe. Et tout le monde s'en montra convaincu.

Après les fiançailles, le fils de Phébus, qui s'appelait Gaston tout comme son père et son grand-père, se rendit à Pampelune en Espagne de l'autre côté des Pyrénées.

Il allait voir sa mère qui, séparée de Phébus – un mari peu facile à supporter toute l'année ! – vivait auprès de son frère Charles le Mauvais, roi de Navarre, bien qu'il ne fût, lui non plus, en aucune façon un charmant personnage.

Cette séparation d'avec sa femme peinait fort le munificent comte de Foix et peut-être n'était-ce pas la faute de ce seigneur s'il ne pouvait maîtriser son superbe mauvais caractère, car en vérité il était fort désolé de l'absence de son épouse. C'est pourquoi dans les Pyrénées, on chante encore la chanson de Phébus, une ballade que, sans doute, vous connaissez sans savoir à qui on la doit :

*« Se canti, quan canti
canti pas per iou
Canti per ma migà
Qui-ey tan laègn dé iou*

*Aqueres montagnes
Que tâ hautes soûn
« Se canti quan canti...
Si je chante quand je chante
Je ne chante pas pour moi
Je chante pour ma mie
Qui est si loin de moi
Ces montagnes-là
Si hautes elles sont
qu'elles m'empêchent de voir
où sont mes amours...
Si je chante quand je chante... »*

Bien sûr, vous connaissez la chanson des pâtres pyrénéens ! Celui qui fut le plus grand capitaine de son époque, celui dont tous louaient les largesses, mais dont tous craignaient le courroux, fut un poète charmant, accueillant les troubadours comme des confrères, je dirais mieux, des amis.

Sa voix, d'or comme ses cheveux, faisait merveille dans les assemblées, et ses œuvres, largement diffusées par les trouvères et ménestrels, devinrent peu à peu des ballades populaires.

Après bien des siècles, il n'est pas une réunion joyeuse où l'on ne chante encore : « Se canti quan canti ». Car, dans les Pyrénées, non seulement le chant est une des plus belles expressions de l'art traditionnel, mais la voix de ténor des Pyrénéens, jusque dans le plus petit village, est particulièrement remarquable.

La voix de Gaston Phébus était cependant la plus belle des plus belles et Agnès de Navarre, son épouse, soupirait souvent en disant :

— Ah seigneur ! plût au ciel que vous chantiez moins bien et de moins belles choses qui me flattent assurément, mais que vous fussiez de meilleur voisinage pour ceux qui doivent vivre avec vous, ce qui n'est pas de tout repos.

Or, s'il fallait des trésors d'indulgence pour supporter longtemps les sautes d'humeur du belliqueux poète, une bonne dose de philosophie aurait dû être nécessaire à son fils. Et, tout en chevauchant à travers les ports des Pyrénées, le jeune Gaston ruminait de fort grises pensées.

— Comment ! rageait-il. Mon père me fiance avec une jeune fille, charmante certes, mais que je n'avais encore vue. Et si elle ne m'avait pas plu, je n'aurais rien eu à dire. Il donne des fêtes à faire pâlir le roi de France, il dépense des fortunes en victuailles, chevaux, harnachements d'argent et tentures et ne voilà-t-il pas qu'il refuse d'ouvrir sa bourse pour que je puisse aller, en jeune homme, festoyer avec des amis ? Si j'ai chaperon et chausses de velours lorsqu'il faut lui faire honneur, j'ai plutôt l'air d'un gueux dans les temps ordinaires. Et que dire d'un fiancé qu'on oblige à étudier ? Moi, fils du comte de

Foix, dois-je, sans protester, recevoir le fouet comme un écolier sans naissance ?

Et c'est dans cet état d'esprit qu'il alla pleurer sur le sein de sa tendre mère, laquelle en fut toute marrie. L'oncle, bientôt avisé, renchérit, car il n'avait pas d'amitié pour son beau-frère.

— Savez-vous, sire mon oncle, gémissait le jeune homme, que mon père ne tient pas plus compte de moi que d'un simple gentilhomme de son hôtel ? Je partage la chambre avec quatre damoiseaux et n'ai même pas un cheval qui m'est propre ?

— Cela ne m'étonne pas, déclara Charles le Mauvais. Ton père n'a que sa propre gloire en tête et se moque de sa famille quand elle ne sert pas ses intérêts. Moi-même, je n'ai jamais pu compter sur lui pour seconder mes desseins, comme je l'avais espéré. Pourtant, je suis puissant et mon alliance est bonne et mon amitié vaut mieux que celle de ses troubadours, tous tant qu'ils sont.

Et pendant des jours, loin de calmer le neveu qui n'était après tout qu'un jeune bête – de haut lignage, mais un bête quand même –, il lui fit miroiter que les richesses de Gaston seraient pour ce nigaud une source de délices incomparables. Il énuméra les destriers qu'il pourrait posséder et les habits magnifiques et les corrections qu'il pourrait rendre à son magister s'il devenait tout à coup, à son tour, le seigneur en titre. Bref, il lui conseilla bientôt d'empoisonner son père...

— Après cela, tu seras comte de Foix et seigneur de tous ses biens. Je puis te procurer une bonne et forte drogue qui te fera justice.

Ah ! Combien est faible l'âme d'un enfant jaloux ! Et comme dans une jeune tête, il y a peu de cervelle !

Pour faire faire le mal, qu'il est facile de convaincre !

Au cours d'un festin, dès son retour à Orthez, le garçon, que son titre de prince héritier plaçait à table juste à côté de son père, versa sur les aliments de celui-ci le poison que lui avait donné son oncle : un poison qui consistait en une poudre blanchâtre et dont le moins que l'on pourrait dire est qu'elle ne passait pas inaperçue !

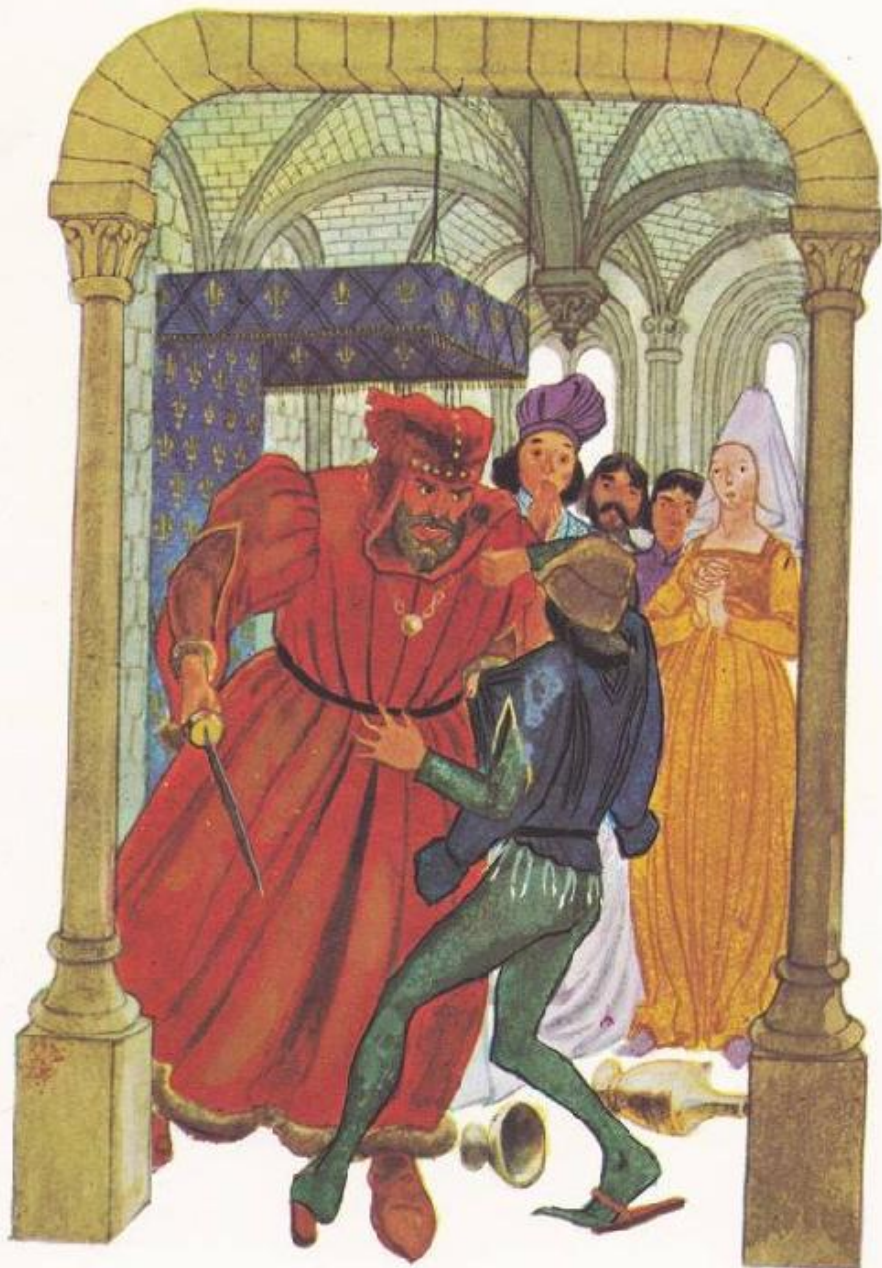
Pour opérer, ce fut pourtant facile : dans ce temps-là, il n'y avait pas de couverts, à l'exception de cuillères, et très peu d'écuelles. On déposait la viande, prise avec les doigts dans un plat commun et toute dégoulinante de sauce, sur de larges tranches de pain, et l'usage voulait que l'on offrît de sa part à celui que l'on voulait honorer. Le jeune garçon arrangea donc sur son pain un morceau particulièrement savoureux et le passa à son père.

Or, derrière leur dos, un écuyer, s'étant aperçu du stratagème, subtilisa l'offrande et, dans le creux de l'oreille, en avertit le comte. Celui-ci regarda son fils, qui n'en menait pas large et, constatant la gêne et la pâleur du garçon, comprit qu'il se passait en effet quelque

chose de bizarre.

Soupçonneux, à juste titre, il siffla un des chiens qui attendaient l'aumône autour de sa chaise. À peine le lévrier eût-il happé la viande qu'il fut pris de soubresauts et qu'il tomba raide aux pieds de son maître.

Le jeune garçon, gagné par la panique, voulut alors se sauver, mais la poigne paternelle se fit plus prompte que lui.



— Ah! traître! s'écria Phébus écarlate de fureur.

— Ah ! traître ! s'écria Phébus écarlate de fureur. Dire que c'est pour toi, pour accroître ton héritage, que je viens de me battre contre le roi de France et que j'ai combattu tous les rois d'Europe ! Et tu veux maintenant m'empoisonner ? Tu es un fils dénaturé et tu vas être châtié.

Serrant au collet le garçon claquant des dents, de l'autre main, il dégainait son épée pour le transpercer, lorsque les invités, s'interposant, le supplièrent de pardonner à cet inconscient.

— Seigneur, lui représenta le plus âgé, considérez qu'il est votre seul héritier et que sa jeunesse a été égarée par de mauvais conseils. Il n'a pu, seul, se procurer un tel poison et celui qui l'a fourni est encore bien plus coupable...

Finalement, Phébus se laissa fléchir et lui ayant infligé une maîtresse correction, expédia le jeune homme tout endolori dans un cachot, tandis qu'il ordonnait de faire une enquête, quoiqu'il eût bien deviné d'où venaient les conseils !

Le jeune prince avait aussi mauvais caractère que son père et sans avoir ni l'excuse du génie ni celle de l'âge. De plus, comme je vous l'ai dit, sa cervelle était faible. Il refusa dorénavant toute nourriture, dont pourtant on le pourvoyait. Tant et si bien qu'au bout de la semaine, il ne pouvait plus guère se lever de son grabat, si ce n'était pour secouer les barreaux de sa geôle en criant de fort vilaines choses contre son père dont il assurait qu'il se vengerait tôt ou tard.

En vain, les serviteurs et le chapelain le raisonnèrent, lui représentant qu'il avait agi en mauvais fils et qu'il était en prison pour se repentir et non pour ruminer sa vengeance. Que celui qui devait se montrer furieux était précisément le seigneur Phébus, lequel avait fait preuve, jusqu'à présent, d'une clémence exemplaire.

— Il m'a fouetté, moi l'héritier du comté, rageait le garçon.

— Ah ! C'est le travail d'un bon père. Et vous n'hériterez de rien du tout si vous boudez à votre estomac et continuez à vous casser la tête contre les murs.

À force de jeûnes et de pleurs, il ne put bientôt plus ni se lever, ni crier du tout et les gens alarmés s'en vinrent prévenir le comte. Phébus, alors, descendit quatre à quatre les escaliers des oubliettes.

À son entrée, stimulé par la crainte, le jeune homme se blottit dans un coin du cachot, la tête contre le mur, présentant à son père un dos rond, agité de tremblements. Le spectacle mit le comte hors de lui.

« Eh bien, voilà un fier héritier que j'ai là ! se dit-il avec désespoir. Ah ! le comté sera dans de jolies mains. Un lâche, un pleutre, un idiot, plus entêté qu'un âne et plus larmoyant qu'une chandelle ! Est-ce possible ? Non, je ne peux pas le croire ! »

Mais se contenant autant qu'un homme aussi impulsif que lui le

pouvait, il tenta d'obtenir une explication, pour le principe.

— Gaston, fit-il, en mesurant son ton et ses mots, pourquoi as-tu voulu m'empoisonner ? Qui t'a donné ce méchant conseil ? Parle, et tout sera oublié.

Le jeune homme sanglotait silencieusement, la tête contre le mur.

— Parle, parle, Gaston, insista le père.

Il ne voyait de son fils qu'un dos voûté tout prêt pour une bonne correction.

— Parle ! tonna Phébus qui éclatait.

Le jeune Gaston eut un sursaut convulsif, que le comte prit pour un haussement d'épaule « bien à la manière de sa race, pensait-il à tort, frondeuse et insolente ».

Mais les seigneurs de Foix, s'ils pouvaient se permettre d'être insolents envers le roi de France ou celui de Navarre, se devaient de témoigner à leur père, même s'ils ne l'aimaient point, toutes les formes du respect. Gaston Phébus pouvait concevoir, à la rigueur, que son héritier veuille prendre sa place, mais qu'il hausse les épaules, ça jamais !

Il saisit alors l'adolescent par le col, lui fit faire demi-tour pour lui administrer une claque méritée, mais le jeune Gaston, par un mouvement de réflexe, arracha le poignard que son père portait au côté. Celui-ci, essayant de le désarmer, ne réussit, hélas, qu'à plonger l'arme dans la gorge du jeune homme, qui expira aussitôt. Hélas !

Le désespoir de Phébus fut grand et, nous rapportent les chroniques de l'époque, il pleura « *moult grandement et dist : – Ha Gaston ! Comme pövre journée est aujourd'hui à la malle heure pour toy et moy advenue. Pourquoi alas-tu oncques en Navarre voir ta mère ? Jamais si parfaire joye n'auray comme j'avais eu devant.* »

« *Las, fist il venir son barbier et se fist tout juste raser sa chevelure et se vesty de noir et tous-seulx de son hôtel... Si le père occit le jouvencel, ce fut le roi de Navarre qui donna le coup de mort.* »

Après ce terrible drame qu'évoque de nos jours le musée de cire d'Orthez, la superbe de Gaston Phébus s'éteignit sensiblement, comme le soleil qui s'abîme dans un crépuscule pourpre virant peu à peu à la nuit.

Ôtant au roi de Navarre la dernière illusion que celui-ci aurait pu conserver au sujet d'un éventuel héritage sur le comté de Foix, il fit donation de tous ses domaines, y compris le Béarn et l'Andorre, à la couronne de France – qu'il avait pourtant bien combattue.

Enfin, il trépassa au cours d'un repas, après l'une de ces chasses à l'ours où il faisait tant merveille(7). C'était à Sauveterre de Béarn et le 12 octobre 1391. On l'enterra tandis que les cloches des vallées jetaient leur plainte qu'emportait l'âpre vent d'automne. C'était comme le glas d'une époque terrible mais fascinante, que l'on ne

reverrait jamais plus.

Maintenant, dans les forêts autour de la forteresse de Mauvoisin, cadeau pour un mariage qui ne se fit jamais, ont fini de rôder les loups et les ours. Entre les créneaux ne guetteront plus des hommes qui furent aussi farouches que les bêtes sauvages, lesquelles, pourtant ne connaissent pas la passion et ne sont cruelles que par nécessité.

La montagne subit si imperceptiblement à nos yeux les atteintes du temps, qu'elle ne paraît guère changer, tandis que les murailles, jadis si fières, croulent doucement. Face à un décor grandiose, un peu plus chaque jour les pierres s'amoncellent dans les ronces et le lierre...

Et, même si le souvenir de ces fastes disparus et de l'âme ardente de Gaston Phébus ne subsiste guère, il y a au détour des chemins, pour les enfants qui passent et s'émerveillent, des donjons émergeant des siècles engloutis et une chanson... Précieux reliquaire où est enchâssé ce qui fut le plus touchant de l'âme d'un homme. Après tout, comme les autres, il n'était pas parfait, s'il le paya cher.

*« ... se canti, quart canti
canti pas per you
canti per ma miga
qui-ey tan laègn dé you... »*

« Je suis le vieil castel qu'on nomme Malvezin. Du haut de mon haut roc à tous je fais la nique... »

XI

Le Bécut et les petits Chrétiens



OICI : il y avait une fois une pauvre veuve qui connaissait les plus grandes difficultés pour élever ses deux enfants. L'aînée, une jeune fille de treize ans, était mignonne et pieuse, le cadet, un garçon de dix ans, né après la mort de son père, avait beaucoup pâti de la misère des siens et il était tout minusculet et maigrelet, quoique d'une malice et d'un courage sans pareils, car il avait vite compris, dès qu'il fut en âge de marcher, qu'il était l'homme de la famille.

On l'appelait Parladis, la parlotte, pour la bonne raison qu'il n'avait pas la langue dans sa poche, cet effronté. La grande sœur Secrétage, comme son nom l'indique, était peu loquace... Il est vrai qu'elle priait beaucoup dans son for intérieur, espérant que le ciel les sortirait un jour de leur malheur.

Un jour, Parladis entendit un colporteur raconter une histoire extraordinaire sur la place du village, près du puits où il était venu étancher sa soif :

— Sur les sommets de la montagne, derrière cette muraille fantastique dominant la vallée de Barèges au profond de laquelle coule le Gave de Bostan qui s'échappe des *hourats*, la base des glaciers, vivaient des géants cyclopes, gardiens de troupeaux merveilleux...

Ces géants, les Bécuts, habitaient des grottes dissimulées dans le pays sauvage et noir des hautes montagnes, là où les gaves tombent de trois mille pieds, là où il n'y a ni prêtre, ni église, ni hameau...

Les grands pics, courant en dents de scie d'un bout de l'horizon à l'autre comme une ligne de forteresse, délimitent de hautes surfaces, les *plas*, où les troupeaux magiques pâturent dans les *estives* entre ciel et terre.

Tout le long du jour, les cyclopes y gardent des bœufs et des moutons aux cornes d'or. Le soir, au coucher du soleil, ils ramènent leurs animaux dans des cavernes, vastes comme des châteaux.

Comme le font ordinairement les cerfs, ce bétail extraordinaire perd chaque année ses cornes de métal précieux et l'on peut les retrouver parmi les pierrailles et les touffes d'herbes.

— Mais voilà, concluait le colporteur, il faut avoir le courage de monter là-haut car, lorsque les bergers monstrueux attrapent un chrétien, ils le font cuire vivant sur le gril et l'avalent d'une bouchée.

Les colporteurs racontent bien des histoires incroyables. Comme l'on dit : « À beau mentir qui vient de loin ! » Mais tant que l'on n'est pas allé y voir, comment peut-on affirmer que cela n'est que légende ? Ou alors, il faut y aller !

Les deux enfants de la veuve, si tristes de voir leur mère dans la misère, mais hardis et entreprenants, ayant aussi ouï le colporteur, se concertèrent et décidèrent de faire fortune en tentant l'aventure : ils iraient au pays des Bécuts ramasser les cornes d'or !

Tous ces récits effrayants ne les décourageaient pas tant l'enjeu était d'importance. Et peut-être, même, le bonhomme avait-il exagéré les dangers ?...

Alors, un beau matin, malgré les larmes et les conseils de leur pauvre mère épouvantée, ils se mirent en route, à la recherche de cet or qui ne servait à personne.

Imaginez deux enfants, une fille à peine grandette et un gamin mal poussé, sans chaussures et presque sans nippes, sur les sentiers raboteux et battus des courants d'air.

En dessous d'eux : la vallée, ce petit monde familial, clos et vivant, où maisonnettes et vaches ressemblaient à ces jouets qu'ils n'avaient jamais possédés et qui maintenant s'offraient à leurs yeux, mais tout aussi inaccessibles.

On reconnaissait la place du village et sa fontaine abritée du vent. Les commères en rond comme des corneilles, s'occupant à leurs *parlatoris* oiseux. Et à mi-côte, sur une terrasse ensoleillée, le laboureur qui piquait ses bœufs : « Iyo ! »

En face d'eux, sur l'autre versant, s'étagaient les prairies bien irriguées, puis plus haut, les forêts de hêtres et de sapins et, enfin, les vastes pacages où les vaches et les brebis du riche Baptistin s'engraissaient tandis que le berger, adossé à un rocher, taillait des cannes, laissant aux chiens velus le soin de veiller sur les bêtes placides.

Au gros de l'été, les pasteurs s'aventuraient jusqu'à la limite des neiges pour y passer les mois de canicule avec leurs troupeaux et y faire ce fromage des Pyrénées, gras et suant sous sa croûte noire.

— C'est si beau, dit Secrétégis, que je voudrais faire halte ici entre le ciel et la terre, sans aller plus haut où tout paraît hostile, ni redescendre en bas où tout nous est indifférent.

Elle parlait peu, la jeune fille, mais son âme était riche de pensées.

— Ah ! il faut monter, ma sœur, s'impatientait son jeune frère.

C'est qu'il était si minuscule et si maigre qu'il ne lui fallait guère d'effort pour grimper et il lui tardait tant d'être riche !

Tous deux ne portaient que bien peu de bagages, si ce n'est des besaces vides, car leur mère n'avait rien pu leur donner et ils comptaient se nourrir sur les œufs d'oiseaux, les champignons et les baies.

Pour boire, c'était facile : partout des sources et des cascades pareilles à des diamants liquides. Comme dit le poète Francis Jammes : « ... ce frémissement de vif-argent, cette fraîcheur glacée et légère, cette impression qu'on boit de la brise n'appartiennent qu'à l'eau des hauteurs... »

Enfin, ils arrivèrent dans le pays où personne ne vient jamais et dans le creux d'un rocher, ils établirent leur misérable campement. L'air transparent coupait comme des aiguilles de cristal. Mais leur cœur était à la fois si petit et si gonflé d'espérance, qu'ils n'en souffraient presque pas.

Chaque jour, du lever au coucher du soleil, le frère et la sœur cherchèrent les cornes d'or dans les montagnes. Ils se cachèrent comme ils pouvaient sous les buissons parmi les éboulis, pour ne pas être aperçus des Bécuts. Enfin, au bout de sept jours, leurs besaces étaient pleines et si lourdes qu'ils pouvaient à peine les traîner.

Assis au soleil, au bord d'un gîte naissant, ils se mirent à compter :

— Un, deux, trois, quatre... quarante-six, quatre-vingt-huit, quatre-vingt-dix-neuf. Cent ! Nous voilà riches ! Nous sommes riches !

— Et nous pouvons retourner chez notre mère qui doit tant pleurer ! Dieu soit loué, comme elle va se consoler !

Mais à ce moment, le soleil parut se voiler et dans un fracas, les roches roulèrent autour d'eux. Broum, bloum, Balabalan, badamboum !

Un Bécute passait, poussant devant lui ses bêtes à grands coups d'un bâton qui n'était autre qu'un sapin décortiqué.

— Le Bécute ! Sauve-qui-peut ! Filons !

— Sainte Vierge Marie ! Aie pitié de nous !

Ils jetèrent là leur besace et partirent aussi vite qu'ils le purent de leurs maigres petites jambes. Mais le Bécute, lançant devant lui, comme un trait, sa canne géante, leur barra le passage et tandis qu'ils

cherchaient une issue, il avança sa grosse main, pour les saisir.

Il les jeta dans son sac où pourrissait un énorme morceau de fromage puant, puis il repartit jusqu'à sa caverne, fermée d'une pierre plate pesant au moins cent quintaux.

Dans ces hauteurs, les glaciers ont creusé de ces dizaines de grottes et d'abris qui ont rendu célèbres les Pyrénées, mais aucune cache n'était aussi vaste que celle-là.

D'un coup de pied, le Bécut écarta la dalle. Il compta soigneusement le bétail, en le poussant vers l'ancre, puis pénétrant à son tour derrière le dernier bélier, il jeta son sac sur le sol avant de refermer l'entrée.

Asphyxiés par le fromage, étranglés par la peur et assommés par le choc, les deux enfants furent longs à reprendre leurs esprits. Le Bécut secoua le sac comme s'il vidait des noix et, voyant enfin remuer ses victimes, il partit d'un gros rire.

— Petits Chrétiens, soupez avec moi !

Allons ! pour le moment, cela ne se présentait pas trop mal !

— Avec plaisir, Bécut, remercièrent poliment les enfants.

Ils n'étaient pas riches, mais ils avaient de bonnes manières.

Le Bécut jeta une demi-tonne de bûches dans l'âtre, alluma le feu avec des champignons d'amadou bien secs. Puis il tordit le cou à un mouton, l'écorcha, jeta la peau et les cornes d'or sur un grand tas de dépouilles semblables, qui brillaient dans un coin. Enfin, il embrocha sa viande.

— Petits Chrétiens, pour payer votre écot, tournez la broche. Ce soir je me sens fatigué.

— Bécut, tu seras satisfait.

Tandis qu'ils tournaient la viande de toutes leurs pauvres forces, le Bécut posa sur la table un quintal de pain et sept tonnelets de vin. Il but un grand coup pour se réchauffer et se frotta la panse avec satisfaction, car la viande grillée embaumait.

— Petits Chrétiens, asseyez-vous là sur la table, puisque le banc est trop bas, on ne verrait même pas dépasser vos cheveux. Asseyez-vous et ne vous laissez manquer de rien. Mais pour payer votre écot, contez-moi des choses de votre pays.

Parladis, qui n'avait pas la langue dans sa poche, heureux de s'en tirer aussi bien jusqu'ici, débita avec entrain tous les beaux contes qu'il savait et quand il n'en sut plus, il en inventa.

Il inventait si savamment, qu'on ne pouvait savoir lesquels étaient de son cru : il narra Jean de l'Ours, le Loup blanc, la Lentille, Brise-Fer... Que sais-je encore ? Mais il n'oubliait pas de manger, et c'était merveille de voir combien son minuscule estomac, privé depuis toujours, pouvait engloutir de nourriture.

— Bien sûr, on ne parle pas la bouche pleine, fit remarquer placidement le Bécut. Mais ici, on est en toute simplicité et si tu

attends pour manger d'avoir tout dit, la viande sera froide.

Ainsi, Parladis raconta jusqu'à la fin du repas, tandis que sa grande sœur, les larmes aux yeux, se sentait quelque honte de se régaler ainsi, tandis que leur pauvre mère, au pays d'en bas, se privait.

— Petit Chrétien, je suis content de toi, dit enfin le cyclope. Maintenant à ton tour, petite Chrétienne. Fais voir tes talents.

La jeune fille ne savait que forces prières et cantiques en l'honneur du Bon Dieu, de la sainte Vierge Marie et des saints du Paradis.

— Alléluia, commença-t-elle timidement.

Mais à ce premier mot, le Bécut devint noir de colère. Les choses commençaient à se gâter.

— Ah, ah, ah ! Tu pries Dieu ? Eh ! voilà pour ta peine !

Aussitôt, le monstrueux personnage saisit la mignonne, la dépouilla de ses guenilles, la coucha sur un gril pour la faire cuire toute vive.

— À petit feu, c'est meilleur, commenta-t-il. Elle est si maigre. Petit Chrétien, que dis-tu de ce rôti ? Ne pleure pas voyons ! Tout à l'heure je te donnerai ta part. Mais qu'est-ce que c'est que cet invité qui sanglote ? Oh ! *qué gabé et li ptioura !* Et le voilà qui se remet à pleurer !

— Non, non, Bécut, hoquetait l'enfant à travers ses larmes. Les chrétiens ne se mangent pas entre eux.

— Eh bien, tant pis ! regarde seulement, puisque tu boudes à ton estomac. Et demain, je ferai pareil de toi, quand tu m'auras dit tous les beaux contes de la vallée et que tu n'en auras plus.

Le garçon ravala ses larmes, car vraiment il ne pouvait rien contre ce géant, si ce n'est faire bonne figure tandis que sa pauvre sœur grillait toute vive à petit feu.

La pauvrette serrait dans sa main la croix d'argent de son baptême, dont sa mère lui avait recommandé de ne se séparer ni de nuit, ni de jour.

— Mon Dieu ! criait-elle, ayez pitié de moi ! Sainte Vierge, venez à mon secours ! saint Martin, saint Antoine et saint Servin, délivrez-moi !

— Ah ! misérable, tu pries Dieu et tout le tremblement, même en grillant toute vive ? Attends, attends un peu que je te coupe la parole avec la tête !

Et croc, d'une bouchée, le Bécut l'avalait presque crue. Puis se coucha à terre, le long de l'âtre.

— Petit Chrétien, conte-moi des choses de ton pays.

Le garçonnet parla jusqu'à la nuit. Il dit le Forgeron, Misère, Grain de mil, le Chevreau et le Loup, le Joueur de fifre et tout ce qui lui passait par la cervelle. De temps en temps, le Bécut l'interrompait.

— Petit Chrétien, attise le feu, j'ai froid, et ce n'est pas bon pour mes douleurs.

Enfin, une heure après minuit, le Bécut, plein de viande, de vin, et surtout complètement saoul de paroles, ronflait comme un orage. Alors, le garçon réfléchit.

— Et maintenant, à nous deux ! C'est enfin fini pour toi de rire, horreur ambulante.

Tchu, tchu, tchu, tout doucement, il s'approcha de l'âtre, empoigna un pique-feu et le mit à rougir. Lorsque la tige fut presque à blanc, il la planta de toute sa force dans l'œil du Bécut. Vlan !

Maintenant, le cyclope était irrémédiablement aveugle ! Dans la caverne immense, il courait comme un possédé au milieu du troupeau réveillé et qui, affolé, se débandait et se piétinait. Le géant hurlait de douleur et sa voix, traversant l'épaisseur de la montagne, devait se faire entendre à cent lieues à la ronde.

— Mille dieux ! mille milliards de dieux ! Je suis aveugle ! Je suis aveugle ! Et j'ai mal. Ho ! j'ai mal !

Les Bécuts sont déjà particulièrement douillets, on s'en est aperçu. Mais celui-ci souffrait vraiment atrocement. De savoir le bourreau de sa grande sœur ainsi puni, le garçonnet couché sous la paille, dans un coin de la caverne, se frottait les mains.

À tous ces bruits, l'ogre qui hurlait, les bœufs et les moutons qui se piétinaient en bêlant et mugissant à fendre l'âme, les autres Bécuts se réveillèrent dans les cavernes d'alentour.

— Hé ! qu'est-ce donc que ce vacarme ? Que se passe-t-il ? On ne peut plus être tranquille !

Ils se précipitèrent vers l'ancre de leur frère d'où venait ce tapage. D'un coup de pied, ils écartèrent la dalle de cent quintaux qui fermait l'entrée de la caverne et saisirent le blessé qui criait toujours.

— Mille dieux, mille milliards de dieux ! Je suis aveugle et j'ai mal ! Hohohoo !

— Pauvre frère, qui t'a mis dans cet état ?

— Ah ! mes frères, c'est un petit Chrétien ! un horrible petit Chrétien, tout laid, tout maigre, et que j'avais invité à dîner !

— Il a été invité à dîner et il lui a crevé l'œil ! Quelle iniquité, dirent les autres Bécuts en hochant leurs grosses têtes.

— J'ai mal ! j'ai mal ! ô mes frères, cherchez-le dans la caverne que je l'avale tout vif, car j'ai aussi des douleurs à la gorge. Mille dieux, mille milliards de dieux, je suis aveugle et j'ai quelque chose au travers du gosier.

Les Bécuts cherchaient partout sans rien trouver, tandis que Parladis, dans son coin, malgré son chagrin riait tout ce qu'il savait.

— Cherchez, cherchez mes frères, je l'avalerai pour mieux respirer.

Finalement, lassés de ne rien trouver, les autres Bécuts s'en fatiguèrent.

— Écoute, notre frère, nous reviendrons demain, quand il fera jour.

De toute façon, il n'a pas pu sortir. Tâche de dormir, il ne te fera plus rien, car il est sans doute mort de peur ou piétiné par les ouailles. Nous te fermons chez toi et nous prenons bien part à ton malheur. *Adiclietz donc !*

Les Bécuts sont des gens très sentimentaux, on s'en est aperçu.

Ils refermèrent la caverne et partirent se coucher, chacun devant sa cheminée.

Alors, le petit Parladis, sortant, tchu, tchu, tchu, de son coin, essaya de peser de toutes ses pauvres forces sur la dalle de cent quintaux qui fermait la caverne. Autant souffler sur le mont Perdu pour le raboter ! Même à coups de pieds, il ne put la faire bouger d'un millimètre.

— Ah ! Sainte Mère de Dieu, ne put-il s'empêcher de s'écrier, que vais-je devenir, moi aussi, si personne n'ouvre la porte pour moi ?

Le Bécut avait l'oreille fine.

— Je t'entends, petite canaille de Chrétien. Et tu fais bien de prier, car tout aveugle que je sois, tu ne m'échapperas pas, ni à moi, ni à mes frères.

« Nous reviendrons demain », avaient promis les autres cyclopes, mais comme leur nuit fut mouvementée, ils firent la grasse matinée, une très grasse matinée, qui dura trois jours et trois nuits. Les Bécuts sont des paresseux, on s'en est aperçu.

Pendant trois jours et trois nuits, le petit Parladis, le Bécut aveugle et le bétail aux cornes d'or, restèrent dans la caverne sans manger ni boire, sans lumière, sans chaleur, car le feu était éteint.

À la fin, bœufs et moutons se mirent à mener grand tapage, tant ils avaient soif et faim. Qui meuglait... qui bêlait...

Et le Bécut, pour les plaindre, se lamentait aussi. On aurait dit qu'il mugissait.

— Attendez, pauvres bêtes, que je vous ouvre la caverne. Mais toi, petit Chrétien de malheur, c'est autre chose ! Tout aveugle que je sois et tout mal à la gorge que j'aie, je vais régler ton sort, canaille de la vallée.

Et il cherchait à tâtons l'entrée de son antre. Pendant ce temps, Parladis ajustait sur sa tête et sur son dos et comme il le pouvait (car il n'y voyait rien, lui non plus), les cornes d'or et la peau du mouton écorché pour le dîner depuis trois jours.

Soudain, braoum, braoum, boum, la dalle de cent quintaux bascula en dehors.

— Doucement, criait le cyclope d'une voix éraillée. Pauvres petites bêtes qui avaient si faim et si soif, allez prendre l'air. Vous, mes jolis bœufs que je ne verrai plus, passez les premiers, un par un, mes mignons, que je vous compte et vous caresse.

« Un, deux, trois, quatre, dix, quinze, trente... Maintenant, mes moutons chéris, allez à la queue, l'un derrière l'autre...

Aussi dociles que les bœufs, les moutons sortirent en rang un par un, tandis que leur maître, les saisissant par les cornes, tâtait la laine de leur dos. Les Bécuts sont des gens méthodiques, on l'a vu.

Caché au milieu des moutons, le garçon avançait à quatre pattes, aussi petit qu'un agneau nouveau-né...

— Tiens, dit le Bécut, il y aurait eu une naissance ? Viens, mon mignon que je te soupèse.

Et prenant l'enfant par en dessous, il s'aperçut bien que la peau de mouton ne s'ajustait pas. Et puis un agneau aurait-il des cornes ? Aïe !

— Ah ! le petit Chrétien ! Canaille malfaisante, ingrat personnage, créature minable, je vais te croquer et ça me fera du bien au gosier.

Comme il portait le garçon à sa bouche, celui-ci lui enfonça une corne d'or dans le nez. Cela ne pouvait guère lui faire de mal, mais les Bécuts sont extrêmement douilletts.

Voulant se frotter la narine, le géant desserra son étreinte et le gamin en profita pour glisser à terre et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il avait gagné la source du gave, pour se cacher derrière les éboulis.

— Malheur ! criait le cyclope, le petit Chrétien m'a échappé. Venez, venez, mes frères, car je suis dans l'ennui. Je n'y vois rien et j'ai du mal à avaler.

Mais les Bécuts sont des gens fort égoïstes, on s'en est rendu compte. Personne de la famille géante, ne vint à son secours. Alors, l'énorme berger, pris de désespoir, se coucha par terre pour pleurer tout son soûl.

Imaginez un cyclope à l'œil crevé essayant de verser des larmes amères. Cela lui fut tant douloureux que le géant se sentit alors très mal. L'émotion qui ne pouvait pas s'exprimer lui nouait la gorge et lui tordait le nez.

D'autant, que depuis trois jours et trois nuits, il avait quelque chose qui ne passait pas : la petite fille !

Dans son gosier, Secrétaxis, avalée presque crue, vivait encore, protégée par la croix d'argent de son baptême dont sa mère lui avait recommandé de ne jamais se séparer, ni de jour ni de nuit.

Sanglotant sans pouvoir verser de larmes, affamé sans pouvoir avaler, criant tout ce qu'il savait sans que personne ne s'en soucie, le Bécut se roulait par terre. Tant et si bien, que le géant fut pris d'une crise de hoquet épouvantable, laquelle ne cessa que lorsqu'il eut recraché ce qui le gênait.

La jeune fille se retrouva ainsi à l'air libre, assez loin de l'ogre pour que son petit frère puisse se précipiter sur elle et la traîner jusqu'au gave pour la baigner et lui faire reprendre ses esprits. Puis il la couvrit de la peau de mouton avant de s'élancer tous deux sur le chemin, le plus loin possible du géant qui se lamentait toujours.

Après une heure de descente, ils retrouvèrent leurs besaces pleines de cornes d'or. Mais au lieu de se rendre dans la vallée où leur mère les attendait en se tordant les bras, que firent-ils ? Vous allez être étonnés :

Ils marchèrent pendant douze jours, pour arriver devant une grande cité aux maisons de briques roses.

C'était Toulouse, la ville du comte Raimond, la plus belle ville du Languedoc et même du monde.

Laissant sa sœur se reposer sous un platane, assise sur les besaces pleines du trésor fabuleux, ce que personne ne pouvait imaginer, il pénétra chez un orfèvre et demanda bien poliment.

— Bonjour orfèvre, voudrais-tu m'acheter une corne d'or ?

Et sortant cette merveille de sous son gilet troué, il la tendit vers le haut du comptoir en se hissant sur la pointe des pieds.

— Eh bien, il me semble que j'ai grandi, je vois presque le dessus de la table, constata-t-il à part lui. Ce doit être l'air des sommets qui m'a fait du bien... ou la viande que j'ai mangée, il y a dix jours ?

Pendant qu'il pensait cela, l'orfèvre, Maître Salomon, ses lorgnons sur le nez, admira l'objet qu'on lui proposait.

— C'est magnifique ! s'exclama-t-il, on la jurerait véritable, tant le travail imite la réalité. Mon petit ami, je t'en donne mille pistoles et un sou d'argent. Avec les milles pistoles, Parladis se choisit de beaux habits de soie et de martre. Il fit vêtir sa sœur comme une demoiselle de château, procéda à l'emplette d'une robe brodée et fourrée, pour sa mère, puis se rendit acquéreur d'un cheval superbe, qui avait été chipé à un émir de Saragosse. On lui fit cadeau de la bride, de la selle et du caparaçon, pour qu'il ne dise pas que le destrier avait été volé.

Sur le devant de sa monture, il fixa les besaces pleines d'or et ordonna :

— Vite, vite, ma sœur, saute en croupe, notre mère va vraiment s'inquiéter.

Puis ils partirent au grand galop. Des murs de Toulouse, les gens les regardèrent s'éloigner, avec attendrissement.

Enfin, sept jours plus tard, ils arrivèrent à la maison de leur mère qui se mit à pleurer, mais cette fois de joie, lorsque enfin elle les reconnut, tant ils avaient changé.

— Bonjour notre mère ! Voici quatre-vingt-dix-neuf cornes de béliers et de bœufs que nous avons ramassées au pays des Bécuts. Désormais, riches, nous serons considérés, car si je reste trop petit pour travailler, les autres le feront pour moi.

Et dans sa main, enfouie au creux de sa poche, il fit sauter le sou d'argent.

Voilà.



XII

La chanson de Roland

À Gilles, gentil chevalier de la Fourquette.



MAITRE RAMON se frottait les mains.

— Allons ! les affaires marchent bien !

Depuis qu'il avait laissé se répandre en ville le bruit que le fameux trouvère Gilles de la Fourquette venait d'arriver de Toulouse pour faire halte en son établissement, la petite auberge semblait prise d'assaut.

En vérité, il y avait ces jours-ci un grand concours de monde à Saint-Jean-Pied-de-Port, ce joli bourg dont on ne savait pas encore, en ce temps du XI^e siècle, qu'il deviendrait la capitale de la Basse-Navarre. Dernière étape avant l'Espagne, le village constituait un important centre de regroupement pour les pèlerins.

Les pieux voyageurs, venus de tous les points de France et de l'Europe, convergeaient vers Santiago (Saint-Jacques-de-Compostelle) afin d'y prier sur le tombeau de saint Jacques.

La dévotion envers *Messer saint Jacques* était si vive que même Lourdes de nos jours, ne peut donner qu'une idée lointaine de l'ampleur de ce pèlerinage.

Le chemin de Compostelle se montrait long et périlleux pour tous ces braves gens et Saint-Jean, au pied du port (ou col), comme son nom l'indique, permettait à chacun de refaire ses forces avant le franchissement du passage de Roncevaux à Ibaneta, défilé situé en territoire espagnol, à sept lieues montantes de là.

Les grands ordres religieux assumaient la charge d'une remarquable organisation d'hospices, véritables gîtes d'étapes, jalonnant les principales routes. Là, les pèlerins étaient assurés de trouver un hébergement et tous secours possibles pour le maintien de leur bonne forme physique et spirituelle.

Tout y était prévu : informations « touristiques », bureau de change pour la monnaie, escortes armées à louer, hôpitaux pour les malades, confessionnaux pour les pécheurs, et spectacles de jongleurs et ménestrels.

Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau sous ce soleil et les voyages organisés de ce temps-là n'ont presque rien à envier aux nôtres, si ce n'est que la route était moins aisée, d'autant qu'il fallait la parcourir à pied. Avait-on les moyens de se payer une monture, on s'en abstenait, car alors le pèlerinage perdait sa valeur de pénitence.

Cela n'empêchait pas les pénitents de dépenser joyeusement les quelques sols qu'ils pouvaient récolter dans la coquille qu'ils tendaient à chacun, la plupart se devant de mendier, par vœu ou par nécessité.

À Saint-Jean-Pied-de-Port, les auberges étaient prospères et les religieux qui tenaient les monastères d'hébergement fermaient les yeux avec indulgence : les chemins des Pyrénées sont durs et les dernières lieues encore fort nombreuses et hasardeuses.

La grande fête de Saint-Jacques-de-Compostelle se célébrait le 25^e jour de juillet, à partir de la fin de juin, l'affluence des pèlerins se faisait considérable au travers des vallées.

Dès qu'un pieux cortège était signalé, toute la ville se mettait en émoi. Dong ! Dong ! Dong ! sonnaient les cloches. « Ave, ave », les prêtres récitaient le Pater, l'Ave Maria et toutes les bonnes prières en l'honneur de « *Notre Sire que ut en la cruiz nasfret* ». Les enfants, rieurs et batailleurs, escortaient les pèlerins barbus et sales, vêtus de manteaux gris, le bâton d'une main, la coquille de l'autre.

Comme une haie charitable, les habitants, sur le pas de leur porte, tendaient des provisions et des branches de feuillages. Et ce serait, le soir ou le lendemain, comme une forêt vivante qui gravirait la montagne vers l'Espagne par la vallée de la Petite Nive.

Chaque pèlerin, en chantant les répons, tresserait une croix de verdure qu'il déposerait au passage d'Ibaneta, ou au port de Cize avant Roncevaux, en souvenir du sacrifice de Roland.

Et justement, ce jour-là, le 26^e jour de juin, en la fête de saint Anthelme, Gilles de la Fourguette, l'habile trouvère, avait promis de déclamer l'histoire du pieux neveu de Charlemagne, comme on la racontait ici(8), en ces lieux où elle se déroula, dit-on.

Il donnerait ce récitation en échange du gîte et du souper. Il s'accompagnerait de la vielle et chacun disait d'ores et déjà qu'il n'avait pas son pareil pour psalmodier le récit et moduler la fin des

phrases émouvantes d'une façon qui tirait des larmes aux plus endurcis.



Il s'accompagnerait de la vielle...

Cette manière de chanter des ménestrels s'entend encore de nos jours aux pays basque et pays de Soûle. Elle n'est pas sans rappeler le cri de ralliement des bergers qui résonne étrangement de montagne à montagne, lorsque le soir dilue les sommets d'indigo.

Gilles de la Fourquette, en bon Toulousain, déclamait en langue d'oc (9) et les pèlerins du pays de France ou de l'Empire, s'ils ne comprenaient pas tout, n'en étaient pas moins sensibles à l'étrange beauté de sa voix.

L'auberge de maître Ramon ne suffisait pas à contenir un auditoire aussi passionné qu'assoiffé et, dehors, les gens qui n'avaient pu trouver de place devant la porte étroite, où l'on s'agglutinait, s'empilaient sur ces charrettes à hautes roues – *les oiga* – que l'on rencontre encore, traînées par les bœufs blonds et nonchalants, portant capuche de toile sur l'échine et peau de mouton, sous le joug fixé aux cornes.

Et même, on voyait en groupes, à une distance respectueuse des pèlerins, mais cependant à portée d'oreilles, des bergers vêtus de peau de chèvre, armés de pieux ferrés, d'arcs et de flèches pour mieux défendre leurs troupeaux contre loups, ours et lynx ou toutes les puissances mystérieuses de la forêt.

Tout à fait à l'écart – ils ne devaient approcher personne – un groupe d'encore plus pauvres gens se tenait silencieux et farouche. Sur leurs vêtements, une marque distinctive, en forme de patte d'oie, indiquait qu'il s'agissait de *cagots*, descendants de lépreux dont on ne pouvait affirmer qu'ils étaient lépreux eux-mêmes, mais dont on se garantissait comme de... la peste. Chargés traditionnellement dans les régions pyrénéennes de certains métiers, comme ceux de bûcherons ou de menuisiers, ils ne devaient entrer à l'église que par une petite porte spéciale marquée de leur signe et user d'un bénitier particulier.

On les disait sorciers et plus d'un ménestrel, habile en magie, passait pour être des leurs. Gilles de la Fourquette, fils cadet d'un chevalier, n'appartenait pas à leur race, Dieu merci ! et si on les craignait, nul n'aurait osé les empêcher d'écouter – de très loin – la voix d'or chanter les hauts faits de ceux dont on disait qu'ils rendirent la liberté à cette région.

Bien sûr, les gens de dehors ne payaient pas, car il était difficile de leur porter à boire, mais maître Ramon offrait au bon Dieu cette part de bénéfice : vraiment, les servantes, ce soir-là, ne savaient où donner de la tête et bientôt ses réserves ne pourraient suffire.

Avant la nuit, il n'y aurait plus de grosses viandes rôties sur les broches et l'on commençait à voir les fonds de marmites où cuisaient les soupes épaisses de légumes, de châtaignes sèches et de lard. Quant aux *lianaps*, ces vases grossiers de corne ou de bois, que chacun portait

à sa ceinture, n'étaient-ils pas aussi agréables à la bouche que les gobelets d'argent ou de vermeil, dont on usait dans les châteaux ? Le vin était si clair et si frais, et si aigrelet le cidre mousseux.

Le récit du trouvère en arrivait maintenant au moment le plus passionnant. Aussi, profitant d'une pause pendant laquelle le chanteur se désaltérait, un Provençal astucieux et qui avait voyagé accepta contre la promesse d'un verre de résumer pour certains en langue d'oïl ce qui venait d'être dit :

— Eh bien voilà, expliqua-t-il, Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, pendant sept ans en Espagne a fait la guerre aux païens mahométans. Il a conquis l'ensemble du pays, sauf la belle ville de Saragosse, où règne encore le chef des infidèles, le cruel roi Marsile.

» Celui-ci, désireux de mettre fin à une guerre qui ne lui paraît pas gagnée, convoque ses barons en conseil. Le traître Blancardin suggère que l'on fasse des promesses menteuses aux chrétiens pour qu'ils partent le plus vite possible, croyant avoir enfin converti les Sarrasins.

» Une ambassade, montée sur des chameaux d'Arabie, portant rameaux d'olivier et présents mirobolants, est envoyée aux Français et, Charlemagne les reçoit dans la ville de Cordres, conquis du matin.

» À son tour, il mande ses barons pour tenir assemblée et leur fait part de ces propositions.

» Alors commence le conseil que devait suivre un grand malheur. Le pieux Roland, vaillant neveu de l'Empereur, préconise le refus :

» — Comment avoir confiance en la parole d'un Sarrasin ?

» Ganelon, lui, au contraire, plaide pour la paix. Mais qui est ce Ganelon au triste visage ?

» Le beau-père de Roland et, de ce fait, jamais ils ne peuvent s'entendre. Ganelon, la trahison faite homme, insulte méchamment Roland. Celui-ci, blessé dans son orgueil, mais néanmoins courtois, propose que Ganelon aille à Saragosse pour tout négocier, car les païens sont cruels : il faut un homme sage. Ganelon s'imagine alors qu'on l'envoie à la mort.

» Les païens sont cruels, mais Dieu ! qu'ils sont habiles ! Connaissant la discorde, ils laissent à Ganelon le soin de les servir ; il trahira les siens : la fin de Roland sera proche. Que ne ferait-il pour abattre un rival ennemi !

» Il revient vers l'armée française, affirmant que les conditions sont si bonnes qu'elles doivent être acceptées : l'Empereur pourrait donc retourner en France et confier à Roland son arrière-garde. Ainsi, a dit le traître... C'était comme s'il narguait...

» Mais Roland, quand il s'entend désigner...

— Chut !... le gentil Gilles va se remettre à dire ! Oyez ! Oyez !

En effet, quelques tours de vielle et la plus belle voix du Languedoc s'éleva, comme presque irréaliste, dans le soir qui tombait. Tous se

turent et l'on n'entendit que la marmite qui sifflotait dans l'âtre et le feu qui craquait. Chacun posa avec précaution sa cuillère et sa coupe et, se croisant les bras, écouta avec ferveur.

Mais Roland...

»... Roland, quand il s'entendit désigner, rétorque en vrai chevalier :

— Sire, mon beau-père, je vous suis reconnaissant de me recommander ainsi pour l'arrière-garde ; Charles, notre roi, qui tient la douce France, n'y perdra, j'imagine, ni un palefroi, ni un destrier, ni une mule, ni un mulet, ni un roussin, ni un cheval de somme, avant qu'on ne l'ait disputé par l'épée.

Ganelon, faisant mine de rire, répond comme par défi, moqueur :

— Je le sais bien ! Dieu fasse que vous retourniez... à pied !

À ce ton si provoquant, Roland frémit de colère : Ganelon, lorsque l'Empereur le délégua auprès de l'infidèle, n'avait-il pas laissé tomber le gant que le souverain lui remettait en gage ? Présage qui ne signifie rien de bon. Bonnes gens, vous l'avez vu !

Ainsi, est-ce gravement, que le fier et beau chevalier tend ses deux mains ouvertes à son seigneur :

— Donnez-moi l'arc que vous tenez au poing, je m'en porte garant !

Il s'en porte garant, mais l'Empereur paraît bien tourmenté par un songe récent. On dirait qu'il hésite encore. Vers quels dangers expose-t-il ce neveu chéri ? Les larmes lui viennent aux yeux et il faut que Naimès, le duc de Bavières, conseiller prudent et dévoué, se faisant l'instrument du destin, soutienne qu'il n'y a pas, dans tout le royaume, de guerrier aussi capable de protéger l'arrière-garde. Alors, Charles, enfin, se laisse fléchir :

— Beau sire neveu, dit-il en soupirant, plus que l'arrière-garde, je veux vous laisser la moitié de mon armée. Prenez-la avec vous. Elle assurera votre salut.

— Dieu me confonde ! proteste le comte. Dieu me confonde si je ne suis pas digne de ma race ! Seuls, vingt mille Français, braves comme ils savent l'être, suffiront. Sire, passez les ports en toute sécurité. Tant que j'aurai un souffle de vie, votre armée, en son dos, ne risquera rien.

Et c'est ainsi que, tenant dans sa main droite l'arc impérial, le preux des preux est monté sur son destrier. Comme une haie d'honneur, on voit alors se dresser près de lui son compagnon, presque frère, le sage Olivier. Et puis, Gérin et le pieux comte Gérier, et Oton et Bérangier, ainsi qu'Astor et Anseis le Vieux, le fier Girard de Roussillon et Gaifier, le puissant duc de Bordeaux.

Ainsi, ils sont dix chevaliers. Tous courageux, tous nobles, tous beaux.

— Par ma tête, dit alors Turpin l'archevêque de Reims, je vais avec vous.

— Et moi aussi j'irai ! s'écrie le comte Gautier. J'ai fait serment

d'allégeance à Roland et ne sais pas lui faire défaut.

Ainsi, ils sont douze chevaliers. Tous fiers, tous nobles, tous vaillants, tous beaux. Que Dieu les ait désormais en Sa Sainte protection !

Avec eux, vingt mille barons forment une garde magnifique. Et je crois que, là-haut dans le ciel, les archanges ont pleuré d'admiration.

D'entre eux, mille cavaliers, sous les ordres de Gautier de l'Hum, s'en vont en quête par les défilés et les hauteurs pour que l'Empereur, en bas dans les vallées, ne perde un seul homme.

Jusqu'au soir, ils tiennent sur les sommets, tandis que le roi Almaris de Belferne leur livre une rude bataille. Mais qu'importent les sacrifices, puisque l'armée chrétienne traverse sans perdre un seul homme !

Mais qu'elle est haute la montagne, pesant comme une angoisse sur les vallées où le soleil ne pénètre point. Entre les roches noires, les défilés semblent autant de pièges. Les Français, qui vont en rangs serrés, n'ont guère envie de rire. Le lourd martèlement de leur marche s'entend comme cœur qui bat à quinze lieues à la ronde, et les bergers épouvantés se terrent dans leurs grottes.

Enfin, la montagne paraît s'ouvrir et, à leurs yeux attendris, voici la grande terre de Navarre, toute baignée de soleil. Bientôt, ils reverront leurs tours et leurs domaines, leurs filles aux doux yeux et leur femme fidèle. Et l'Empereur, songeant à son neveu, laissé derrière lui aux portes d'Espagne, ne peut s'empêcher de verser des larmes amères.

— Ah Dieu ! Si je le perds, je ne trouverai point son semblable. Et Aude, la belle Aude, qui l'attend en Aix, en mourra de chagrin. Près de Roland, j'ai laissé aussi le frère de cette belle dame, le sage Olivier, dont le cœur est si doux. Qui sait s'il reviendra ? Mais, toi, Ganelon, m'as-tu été fidèle ? Mes songes me disent que non. Je ne sais plus que penser...

Ah ! que n'est-il sûr de son songe !

Là-bas, à Saragosse, sonnent les tambours et, pareil à une mer humaine, de par toute l'Espagne, les infidèles cavalcadent en hurlant.

C'est un immense nuage de poussière qui s'avance vers les Pyrénées. Par les vallées et par les monts, il s'engouffre. Là-haut, les gonfanons, étendards bleus de France, barrent le défilé. Mais combien sont-ils ? Pas plus qu'une poignée... tandis que l'armée infidèle déferle de toutes parts.

En tête des païens, douze pairs arabes, dont un, noir comme l'enfer et si cousu d'or qu'il ressemble cependant à un soleil, douze pairs qui jurent d'être vainqueurs le soir même et d'offrir la grande terre de Navarre en premier présent à l'émir, lorsqu'il couchera en la ville de Saint-Denis, là-bas au nord de la douce France !

Ah, douce France, tu n'as pour te protéger qu'une poignée de braves

et leurs épées qui, pour toi, veillent au défilé !

Dans la vallée d'Espagne, au pied des monts, les Sarrasins, enfin rassemblés, s'arment. Voici qu'ils revêtent le haubert – cotte indestructible à triple épaisseur de mailles – qu'ils lacent à leur col, les casques pointus à la mode de Saragosse, et que chacun essaie à sa main les épées d'acier viennois et les épieux de Valence. Les écus sont aussi beaux boucliers qu'efficaces défenses et répondent en couleurs aux oriflammes : gonfanons blancs, bleus ou vermeils.

Laissant là leurs palefrois, trop élégants chevaux de parade, ils montent leurs destriers de bataille, que chaque écuyer tient de la main droite quand on ne s'en sert pas.

Maintenant, tous galopent en rangs serrés et le temps est si beau, le ciel si clair et l'astre du matin si radieux, que l'armée devient un flamboiement gigantesque tant les armures rutilent au jour levant.

Enfin, on sonne à mille clairons pour que ce soit plus impressionnant encore.

Là-bas à Roncevaux, Olivier, le premier, a tendu l'oreille.

— Sire Roland, mon compagnon ! s'écrie-t-il, je crois que bientôt nous pourrions avoir bataille avec les Sarrasins. Écoutez comme l'écho de leurs trompes résonne dans les vallées. Pour sûr, ils sont en bas qui viennent !

— Hé ! qu'ils viennent, par Dieu ! répond Roland en riant fièrement. Nous sommes ici, pour tenir le défilé, tant que le roi n'atteindra pas la plaine. Nous le tiendrons et que chacun s'apprête à frapper à grands coups, sinon, plus tard, on fera sur nous de mauvaises chansons. Nous frapperons avec l'aide de Dieu. Les païens ont bien tort et les chrétiens bon droit.

Comme un roulement de tonnerre, le bruit de cavalcades déferle de mont à mont, et Olivier, pour mieux voir, a grimpé la côte plus haut que Roncevaux.

À droite, au fond d'un val herbeux, comme un serpent d'or et de flammes, s'insinue l'avant-garde païenne.

— Je vois, je vois, crie-t-il, ce sont les Sarrasins ! Ah ! qu'ils sont nombreux et bien armés ! Ganelon le savait tant, le traître, qui t'a désigné pour te sacrifier.

— Tais-toi Olivier, répond le comte ému. Il est mon parâtre et je ne peux pas en laisser dire du mal.

Mais Olivier n'a cure de la remontrance. Est si grand le nombre de bataillons païens qu'il en a le vertige... Comme égaré, il redescend vers les siens.

— Ils sont au moins cent mille devant nous ! crie-t-il encore. Et leurs épées et leurs lances se pointent déjà vers nous. Ah ! Roland, tu voulais une bataille ? Il y en aura une comme jamais on n'a vu. Que Dieu nous donne sa force, nous en avons bien besoin.

Et les Français répondent d'une seule voix :

— Honni soit celui qui fuira et s'il nous faut mourir, que ce soit afin que pas un de ces mécréants ne passe.

— Mais nous voilà si peu que nous mourrons avant ! Compagnon Roland, sonnez de votre cor ! Charles l'entendra et l'armée reviendra vers nous avant qu'hélas ! il ne soit trop tard.

Or, de la proposition, Roland se révolte.

— Sonner du cor ? Mais ce serait folie et j'y perdrais mon nom ! Avec Durandal, mon épée, en partage, je frapperai de tels coups que tous ces païens sont morts d'avance, et tous nos preux m'y aideront.

Pour la deuxième fois, Olivier demande :

— Compagnon Roland qui bientôt serez mon frère, sonnez de l'olifant. Charles est près encore et il l'entendra. Avec ses barons, il viendra nous secourir tant il en est encore temps.

— Par Dieu ne plaise ! Si je vous écoute, avec moi, ma parenté entière pleurera d'humiliation. J'ai Durandal, ma bonne épée, et les félons en goûteront pour leur malheur. Et tous les nôtres aussi s'emploieront à tailler.

Pour la troisième fois, Olivier requiert :

— Compagnon Roland, sonnez de votre olifant ! Charles l'entendra, qui est au pied des ports. Aussitôt, les Français reviendront. Mais le temps passe et chaque instant les éloigne de nous.

— Ne plaise à Dieu ! répond Roland, qu'un homme vivant puisse dire que je sonne du cor de peur des païens. L'acier de Durandal est fait pour eux et non l'voire d'un olifant. Et qu'en diraient nos gens si je les privais d'une si belle bataille ?

Roland est preux, mais Olivier est sage. Sagement, il fait encore remarquer :

— Je ne crois pas qu'on puisse vous blâmer. En bas de nous, les vallées et les monts sont couverts comme d'une forêt par les Sarrasins d'Espagne. Et les landes et les plaines jusqu'au bord de la mer. Et nous ? Combien peu sommes-nous ? Une bien petite troupe.

— Une petite troupe... ? fait en riant Roland. Mais, ami, mon ardeur s'en augmente. Ne plaise à Dieu, ni aux saint anges, que la France perde son honneur avec le mien. Mieux vaut la mort que la honte. Plus grande sera notre vaillance, plus grandement l'Empereur nous tiendra en son amour.

Roland est preux, et Olivier est sage. L'un comme l'autre d'une merveilleuse bravoure. Et jamais, dussent-ils mourir, ils ne se déroberont à la bataille, cette bataille dont l'heure approche, car les païens furieux investissent la montagne.

L'air est maintenant tout vibrant de la rumeur hostile qui monte de la vallée.

Olivier tend le bras, et son gantelet d'acier bruni lance un éclair au

soleil. Il montre en dessous d'eux :

— Voyez un peu ! À chaque instant, ils sont plus près, tandis que Charles s'éloigne. Si vous aviez voulu sonner du cor, alors qu'il en était encore temps, le roi déjà vers nous reviendrait et nous aurions évité le désastre. Et regardez les nôtres ! Ah ! quelle triste arrière-garde ! Qui s'y trouve ne fera plus jamais partie d'une autre.

Dans l'air montent déjà jusqu'à eux des tourbillons de poussière, qui sont à l'armée qui vient comme une avant-garde de démons. Dans la forêt, les oiseaux terrifiés se sont tus. La blonde biche et le gentil faon ont couru se réfugier au plus profond des halliers. Les corneilles et les vautours se sont postés sur les falaises. Ils attendent leur heure, guettant de leurs petits yeux cruels.

Roland, plus fier qu'un lion, plus déterminé qu'un léopard, se tourne vers les siens. Il considère d'abord tristement Olivier, son ami, bientôt son frère :

— Ah ! Seigneur compagnon ! soupire-t-il. Ne parlez plus aussi follement. Maudit serait celui dont le cœur est si lâche qu'il n'ose plus se battre. Mais il n'y en a pas un parmi nous. L'Empereur le savait bien, lui qui nous a choisis. Nous sommes vingt mille qui tiendrons ferme et sans tourner bride. C'est de nous que viendront les coups. À notre seigneur, nous avons fait serment de fidélité. Un homme doit, pour l'honneur de sa parole, souffrir de grands maux, offrir son sang et sa chair : tel fut notre serment d'allégeance. Sire Olivier, mon ami, frappe de ta lance et je frapperai de Durandal, ma bonne épée, que je reçus de mon roi. Si je meurs, qui l'aura pourra dire, et tous avec lui, qu'elle appartint à un vrai chevalier.

À peine eut-il parlé que l'archevêque Turpin, piquant son cheval, grimpe sur un tertre. Se dressant sur ses étriers, il contemple alors avec émotion ses compagnons.

— Seigneurs barons, dit-il d'une voix grave. Charles nous a laissés ici et apprêtons-nous à mourir pour lui. Nous le lui devons comme nous devons l'aider à soutenir la chrétienté. La bataille nous attend dans quelques instants. Voyez les Sarrasins qui s'avancent au-dessous de nous. Auparavant, je vais vous absoudre pour sauver vos âmes. S'il plaît au ciel que vous mouriez, vous le ferez pour sa gloire. Saints martyrs, vous aurez place au plus haut du Paradis. Mes compagnons, battez votre coulpe et demandez miséricorde. Et que Dieu, par ma voix, vous bénisse !

Alors, les Français descendent de cheval et s'agenouillent à terre. Ils baissent la tête avec ferveur.

Avec la bénédiction, en paix avec leur foi et avec leur conscience, c'est ainsi que les chevaliers se préparent pour la bataille. Et Roland, ayant prié, sait qu'il faut appeler auprès de lui Olivier son ami.

— Mon compagnon, reconnaît-il tristement, vous disiez bien tout à

l'heure : Ganelon nous a trahis. Tel Judas, il a accepté l'or infâme des deniers. Ce sera à l'Empereur de bien nous venger. Mais il nous faut d'abord rembourser le roi Marsile à coups d'épée, car jamais chevalier ne se fit vendre.

Olivier aurait donné beaucoup pour ne pas avoir eu raison, mais son cœur est si lourd qu'il ne dit un mot. Tristement, tous deux se regardent, puis Roland, enlevant Vaillantif son cheval d'un poignet ferme, d'une volte se porte à l'entrée du défilé.

Tenant sa lance pointée vers le ciel, il fait claquer au vent son gonfanon blanc qui y est attaché. Les glands d'or sont si longs qu'ils lui caressent les mains. Olivier le suit, et leur visage à tous deux est à la fois brillant de sérénité et d'allégresse. Mais ils ne peuvent se parler tant ils sont émus.

Tous deux contemplent un moment les Sarrasins, dont les premiers étendards paraissent au détour du chemin. Derrière les deux barons, sur ses chevaux frémissants, l'armée chrétienne se tient prête. Le neveu de Charlemagne, tournant un peu sa monture, lève alors la main :

— Chevaliers, dit-il, à mon commandement, tandis que je m'élance, allez doucement au petit trot. Les païens, essoufflés par la montée viennent au-devant d'un grand massacre. Aujourd'hui, nous ferons un noble et riche butin.

À l'autre bout du chemin, à moins d'un jet de pierre, l'armée sarrasine marque en effet le pas. On entend des appels, des exhortations... De part et d'autre, des chevaux hennissent. Là-haut dans le ciel, au-dessus de la vallée, un aigle plane, immobile. Il attend.

Mais voici qu'à son tour, Olivier prend le parti de s'adresser aux barons.

— Je n'ai guère le cœur à parler. Nous n'avons aucun secours à attendre de quiconque, puisque l'olifant n'a pas appelé alors qu'il était encore temps. Charles ne sait rien, et ce n'est pas sa faute s'il est là. Seigneurs barons ! chevauchez le mieux que vous pouvez ! Tenez ferme et pour Dieu, ne pensez qu'à donner coup pour coup. Que le ciel nous aide si nous n'oublions pas le cri de guerre de notre Empereur...

— Montjoie ! Montjoie !

— Allez ! dit Roland.

Et il piqua des deux, la tête derrière son bouclier. Montjoie ! Montjoie ! Qui de ce temps passé vivrait encore, et aurait pu les entendre, saurait vous dire à tout jamais ce que c'est que vaillance !

Français et païens se sont rencontrés...

La voix du ménestrel se figea dans un cri. L'assistance sembla elle aussi frappée de stupeur. Le vent qui passait dans la vallée se plaignait doucement entre les feuilles des arbres et, au-dessus de la montagne, le soir tardif envahissait le ciel d'été, donnant aux nuages des reflets

de gloire. On aurait dit que l'armée franque passait au-dessus du pays de Navarre, pays libre depuis son sacrifice.

Bientôt, la Voie Lactée, comme un gonfanon flottant au-dessus de la vallée, montrerait le chemin de Compos-telle, de part et d'autre du firmament.

Mais, chut ! le chant venait de reprendre. D'abord sourd et contenu, le ton montait et s'échauffait avec l'ardeur de la bataille.

« Le neveu de l'émir chevauche en tête de l'armée païenne, précédé par l'insulte qu'il lance au visage des chrétiens, il raille :

— Il vous a trahi celui à qui vous vous étiez confiés ! Fol est le roi qui vous laisse en ces ports. Aujourd'hui, la France va perdre son honneur, et Charles, le bras droit de son corps.

Roland, comme d'une flèche, a reçu ces mots en son cœur. Dieu ! quelle douleur il en a ! Il éperonne Vaillantif et fonce sur l'insolent avec une telle rage que voilà le païen tombé de cheval en deux moitiés. Que le Diable le recolle ! De tous côtés, ce ne sont que combats et provocations. Olivier cueille comme un fruit mûr le frère de l'émir qui voulait venger son fils.

Là-bas, un roi païen, Corsablix, qui est de Barbarie, se gausse tout en ferraillant du petit nombre des Français et de l'abandon dans lequel les a laissés l'Empereur. Turpin l'archevêque, sachant cet infidèle interprète du diable, d'un coup de lance l'abat mort. Et c'est bien fait.

Tout un chacun des Francs s'acharne à la besogne pour défendre le sol sacré et l'honneur du royaume. Gérin et Gérier ne font pas de quartier. Le duc Samson défait un dignitaire. Anseis se bat comme un preux. Engelier de Bordeaux, Oton et Béranger s'acharnent tellement que des douze paires musulmans, il ne reste bientôt plus que deux.

Et le combat ne vient que de commencer !

La bataille est merveilleuse et générale. Comme Roland, Olivier ne se ménage pas. Il tient son épée, qui bien tranche et bien taille.

Las, bientôt, le sage chevalier dont la lance est brisée n'a pour se défendre qu'un tronçon mesquin. Il s'en sert comme d'une massue.

— Que faites-vous compagnon ? s'écrie Roland qui tourne autour de lui. Point n'est besoin de tel bâton pour une telle bataille ! Seuls, le fer et le tranchant valent quelque chose. Où donc est votre épée qu'on nomme Hauteclaire ? Sa garde est d'or, son pommeau de cristal.

— Hé, crie Olivier, je ne puis la tirer car j'ai trop à frapper.

Enfin, couvert par son ami, il s'en saisit juste à temps pour couper en deux un païen couché sur sa selle et même son cheval qui fonçait hors de la mêlée. Une moitié galope vers le Diable, l'autre s'envole vers ses démons !

— Mon frère ! mon frère ! s'exclame Roland. C'est pour de tels coups que l'Empereur nous aime.

Ah ! mes seigneurs, que la bataille est « merveilleuse et pesante ! »

Olivier et Roland frappent vaillamment. L'archevêque rend plus de mille coups ; les douze pairs ne de-ne demeurent pas en reste et, sous le fer des Français, les envahisseurs meurent par centaines et par milliers.

Las, les chrétiens y perdent aussi leurs meilleurs défenseurs. Ils ne reverront plus jamais ni leurs Fils, ni leurs parents, ni Charlemagne, à présent sain et sauf au-delà des défilés.

C'est alors que s'élève dans tous les pays par-dérrière la montagne, comme une tourmente miraculeuse : tonnerre et pluie, grêle et vent, feu du ciel et terre qui tremble, le monde entier prend le deuil pour la mort proche de Roland et de son compagnon.

Nul ne le sait encore mais tous, angoissés, tremblent : le ciel est courroucé.

— Voici la fin du monde ! La consommation des siècles est enfin venue.

Et Charles, tout là-bas, entendant le tonnerre rouler dans la nue, se signe, et son cœur se serre.

Pourtant, les Français, si peu qu'ils furent, ont frappé avec cœur et avec force. Des païens en foule, de ces cent mille envahisseurs, il n'en reste pas deux...

Est-ce la victoire ?

Las ! Il faudra déchanter ! Du côté de l'Espagne, résonne une énorme clameur. Sept mille clairons sonnent la charge et si fort est le bruit que les roches roulent depuis les sommets et que l'eau des gaves en est comme soufflée.

Le roi Marsile s'avance, avec une armée si nombreuse que l'on compte vingt corps de bataille. Vingt fois plus qu'ils n'étaient tout à l'heure. Ce ne sont que heaumes aux pierreries serties dans l'or resplendissant, boucliers émaillés, manteaux brodés et chevaux frais et superbes.

Harassés, mais non épuisés, les Francs se regroupent et Roland jette à son ami, en passant :

— Olivier, mon compagnon, mon frère ! Le traître Ganelon a bien juré notre mort. Nous allons avoir encore une rude bataille. Mais de Durandal, mon épée et de Hauteclaire, la vôtre, je sens que nous ferons merveille.

Donnant cors et trompette pour saluer le souvenir des cent mille disparus, l'émir et les siens s'avancent dans le défilé. À l'autre bout, les chrétiens, qui se comptent, attendent la rage au cœur.

Soudain, s'élance un Sarrasin, le plus noir, le plus cruel, et surtout le plus fourbe et le plus menteur de tous. Favori du roi Marsile, il porte un gonfanon frappé d'un dragon. Le même, semble-t-il, que terrassa notre grand saint Michel.

À la vue du mécréant qui crie vengeance et de ses compagnons, tous

aussi mauvais, l'archevêque Turpin sent que celui-là sera, encore plus que les autres, un ennemi pour lui. Calmement, il se dit :

— Ce Sarrasin me semble particulièrement hérétique. Le mieux est que j'aille l'occire.

Et, éperonnant sa monture, avec quelle vaillance il se précipite devant le front des siens. Son destrier est la bête la plus allante, la plus rapide. Les pieds bien couplés, les jambes étroites, la croupe large et puissante, les flancs allongés, l'échine bien haute, la queue blanche et les oreilles petites sur la tête toute fauve, nul étalon ne l'égale à la course.

Comme un éclair roux, il a traversé le pré. Et le voilà heurtant le cavalier maléfique. Le bouclier de l'infidèle, où luisent améthystes, topazes et escarboucles, resplendit comme l'astre du jour. Lorsque l'archevêque a passé, ce n'est plus qu'un débris ne valant un denier. Du Sarrasin, il ne reste même pas le souvenir et, croyez-moi, c'est mérité.

Turpin, tout content, répète sur sa lancée :

— Je puis être garant au moins d'une chose, c'est que le Saint Paradis nous attend et que nous nous assoirons parmi les bienheureux. N'est-ce pas, pour un chrétien, une fin superbe ?

À ces mots, les Français sentent un tel réconfort dans leur détresse, qu'ils se mettent tous à crier : « Montjoie » en ferraillant comme des enragés.

Las, le ciel reçoit bientôt en son sein un des douze preux. Le malheur vient de l'épieu du pire païen qui vit encore à Saragosse. Il avait juré amitié à Ganelon. Abattant Angelier de Gascogne, il s'écrie :

— L'engeance est bonne à détruire. Frappez ! frappez païens !

Le comte Roland appelle Olivier :

— Seigneur compagnon ! crie-t-il dans le tumulte. Voilà Angelier mort. Nous n'aurons pas chevalier plus vaillant.

— Que Dieu m'accorde sa vengeance, répond Olivier.

Et de ses éperons d'or pur, piquant son cheval, il brandit Hauteclaire et, d'un revers, fait voler la tête de l'infidèle au-dessus de la mêlée pour que les démons s'en emparent. Puis, pour faire bonne mesure, il perce encore sept Arabes et deux émirs qui se risquaient par là.

Mais de tous côtés, ô malheur ! les barons chrétiens tombent ! Turpin l'archevêque en a les larmes aux yeux. Pour venger ces vaillants, il ne fait pas quartier. Jamais tel tonsuré ne chanta messe, qui ait accompli autant d'exploits...

Puis, tombent Gérin et Gérier par l'épée du prince de Cappadoce. Trois autres encore, avant que Roland ne les venge. Durs sont les coups et la mêlée confuse. Les chrétiens sont en grande détresse. Bientôt, tous les chevaliers y sont tués, sauf soixante que Dieu épargne encore pour qu'ils vendent plus chèrement leur vie.

Le malheur est si abominable que Roland, sans cesser de pourfendre, appelle son compagnon Olivier :

— Ah ! si le roi était ici, Olivier mon frère ! Las, comment pourrions-nous faire pour lui donner nouvelles ?

— Je n'en sais rien, répond Olivier. Mais je sais que mieux vaut mort que lâcheté.

— Je vais monter sur ce tertre sonner de l'olifant. Charles l'entendra ou ceux qui sont derrière lui. Dans peu ils seront ici.

— Ils seront ici et vos parents en rougiront de honte, Quand je vous ai prié par trois fois, vous n'avez pas voulu appeler. Maintenant, je ne vous approuve plus ! Sonner du cor désormais, serait-ce l'affaire d'un brave ?... Mais qu'est-ce là, vous voilà couvert de sang ?

— Ce n'est le mien, Dieu merci, mais la preuve que je porte de beaux coups.

— Las ! voyez, reprend Roland. La bataille devient bien rude. Allons, je vais sonner !

Mais Olivier est sévère :

— Ah ! Roland, ce n'est pas d'un preux. Pourquoi tantôt, n'avez-vous pas daigné le faire ? Si l'Empereur était ici, nous n'aurions pas subi ce désastre. Et tous nos amis, qui gisent là, vous en sont redevables. Par ma barbe ! Si je vis assez pour revoir ma sœur Aude, la belle Aude, je jure bien que vous ne deviendrez pas son époux !

— Mais pourquoi cette colère ?

— Parce que, compagnon, ce massacre est votre faute. La bravoure sensée n'a rien à voir avec la folie ! Mesure vaut mieux que témérité. Par votre imprudence, tous ces Français sont morts et leurs bras manqueront au roi Charles. Si vous m'aviez écouté, notre seigneur revenant, nous aurions gagné la bataille et Marsile, vif ou mort, ne nuirait plus aux chrétiens. Ah ! Roland, vous combattez comme un brave, mais vos prouesses auront causé de grands malheurs ! Charles sera bien privé, car dans les siècles et les siècles à venir, on ne trouvera jamais d'hommes comme vous. Oui, vous allez mourir et nous tous avec vous, vaincus sur le terrain que nous devions défendre ! Et la France en sera déshonorée...

Poursuivant un Arabe, l'archevêque les entend ainsi se quereller. Piquant des deux, il se fraie un chemin vers eux, et, tandis qu'il tourne autour des deux compagnons, d'une voix forte dominant le tumulte, le voilà qui les reprend :

— Je vous prie, au nom de Dieu, de ne pas vous quereller. Sonner du cor ne nous servira plus à rien céans, si ce n'est nous venger. Hé, après tout, cela aussi est nécessaire. Nous morts, ceux d'Espagne ne pourront alors s'en retourner gaiement. Allez, sonnez, par pitié, pour que vos compagnons dorment en terre chrétienne.

Alors, Roland, ayant grimpé sur le tertre, porte le cor à ses lèvres et

sonne avec effort.

La longue plainte a franchi les vallons et les bois et, à trente lieues de là, les monts lui font écho.

Charles et son armée ont entendu passer l'appel au-dessus d'eux. L'Empereur s'écrie, bouleversé :

— Il y a bataille ! Arrêtez !

Mais Ganelon, regardant de côté, narquoisement réplique :

— Un autre que mon roi le dirait, moi je lui répondrais « Mensonge ».

Pour la deuxième fois, a bramé l'olifant. Longtemps, longtemps, Roland a tenu le son pour que le vent l'emporte. De sa poitrine qui le brûle jusqu'à la bouche meurtrie a jailli son sang clair. La souffrance est si forte que, tandis qu'il souffle, il gémit de douleur.

Là-bas, au passage des ports, tous les Français écoutent.

— C'est le cor de Roland, dit l'Empereur ému. Jamais, il n'en sonnerait si ce n'était déjà la bataille !

Mais Ganelon rit encore et, sans respect, il dit :

— Sire, il n'y a pas de bataille ! Mais vous voilà si vieux, tout chenu dans votre barbe fleurie, que vous parlez comme un enfant. Roland, sonner du cor ? Ah ! Ne le connaissez-vous pas ? Y aurait-il bataille qu'il la garderait pour lui. Ne dit-on pas qu'il fit laver des prés pour effacer les traces d'un combat dont vous ne vouliez point ? Non, il chasse le lièvre et s'amuse à l'affoler. Remettons-nous en route, la Navarre est dans la vallée. Le jour s'avance, faut-il que l'on s'attarde ?

Pour la troisième fois, la plainte du cor n'est plus un appel au secours, mais des cris qu'arrachent la souffrance et le malheur. Sur le visage de Roland maintenant ruisselle le sang, car sa tempe est rompue. Sa gorge est déchirée et il n'a plus de souffle. Son cœur refuse à l'aider et c'est comme une longue clameur d'agonie qui pétrifie les monts.

Là-bas, vers la Navarre, tous les Français frissonnent en l'entendant. Charles en est épouvanté :

— Roland ! Seul Roland peut souffler ainsi !

— Ah ! Sire, j'en suis sûr aussi.

C'est un duc qui parle, et il ajoute amèrement :

» Celui-là qui se moquait l'a trahi. Et de même, il vous trompe seigneur ! Ah ! Ne tardez point pour l'honneur de votre sang.

L'armée fait demi-tour, mais n'a-t-elle pas trop tardé ? Plein de courroux, chevauche le roi Charles.

Ganelon, la chaîne au cou, livré aux gens de la cuisine souffre, la tête en bas, lié à un mulet. Battu et la barbe arrachée, Dieu fasse, braves gens, qu'il vive assez pour s'entendre juger !

Plus vite que la tempête chevauchent les Français. La terre tremble sous les sabots et la montagne farouche résonne de leurs cris vengeurs.

Le cor s'est tu... C'est comme tout le pays qui retient son souffle.

Roland redescend à pas lents vers le champ de bataille, jonché de tant de morts que son cheval ne sait plus où mettre les pieds. Il n'y a plus rien d'autre qu'à continuer le combat.

— Sire compagnon, dit-il, de sa voix brisée à Olivier qui vient vers lui, quelle terrible calamité ! De chagrin je mourrai, si nul autre ne me tue.

Olivier pose la main sur son épaule et ils échangent un regard plein de larmes.

Puis, poussant de concert un grand cri, tous deux repiquent vers le combat.

— Frappons ! Frappons !

L'archevêque, en mauvaise posture, se dégage grâce à eux et tranche autour de lui.

— Voilà, dit-il, comme il faut combattre, quand on est bon chevalier. Sinon, autant se faire moine au premier couvent venu et prier tous les jours pour les péchés des autres.

Mais autour d'eux, il tombe des chrétiens comme s'il en pleuvait. C'est alors qu'Olivier sent qu'il est blessé à mort. De ses dernières forces, il foudroie l'assassin. Et puis, il appelle Roland à l'aide. La tête lui manque. Dieu du Ciel ! Sur son cheval, il va trépasser !

Roland accourt. Sur le visage blême de son ami, il y a comme un sourire, et le sang qui dégouline sur ses épaules lui fait un manteau de gloire. Olivier n'y voit plus et sent près de lui une ombre qui se dresse.

Ce scintillement est-il un heaume d'or pur ou le soleil plus proche, dans ce Paradis que gagnent ceux qui vont mourir ? Mais non, il n'est pas mort, car il souffre encore...

Alors, levant son épée, il l'abat devant lui.

Le coup part si fort que le casque de Roland en est fendu jusqu'au nasal.

— Oh ! mon compagnon, le fîtes-vous exprès ? M'en voulez-vous encore et souhaitez me tuer ? Moi qui vous aime tant, vous ai-je défié ?

— Roland, je vous entends, murmure le chevalier qui se meurt. Ainsi, c'était donc vous ? Hélas, je ne vois pas, si je vous ai frappé, pardo... pardonnez-moi...

Échappant aux bras qui se tendent, celui qui fut sage et fort et vaillant jusqu'au bout, glisse doucement de la selle. Maintenant, étendu de tout son long, il n'entend plus rien du fracas de la bataille, mais au contraire une suave musique vers laquelle il élève ses mains jointes dans un dernier effort. Et puis, voici que le heaume retombe, le corps s'affaisse contre terre dans une armure disloquée : Olivier est mort... Roland ne peut plus que pleurer.

Crispant ses mains sur les rênes, tout doucement il lui dit adieu :

— Sire mon compagnon, quelle pitié ! Ensemble depuis longtemps, nous avons vécu pendant des années et des jours. Jamais tu ne me fis de mal et jamais je ne t'en fis. Maintenant, tu es mort... Comme cela me fait mal de vivre !

Lorsqu'il revient à lui, un calme inconnu règne sur le champ de bataille. Il est seul au milieu des morts étendus. Seul ? Non, car voilà Turpin sur son cheval qui se cabre et Gautier de l'Hum qui dévale la montagne, poursuivi par une meute de Sarrasins enragés :

— Hé, gentil comte vaillant, où es-tu ? Mes hommes sont morts et je vais faire comme eux...

Les infidèles, comme une vague, déferlent, à nouveau. Gautier refait front puis succombe, piétiné. L'archevêque et Roland taillent de tous côtés. De toutes parts aussi, il pleut des dards, des flèches, des piques et javelots. L'archevêque, à grand-peine, peut s'en dépêtrer et il court vers Roland. Que Dieu l'assiste : il est bardé d'épieux qui le transpercent. Le dos, les bras, le ventre, rien n'est épargné.

Roland ne vaut pas mieux : de sa tempe rompue, le sang à flots ruisselle. Ah ! que vienne l'Empereur, maintenant que tout est consommé. Parant les coups qui l'assaillent, il tire son cor en corne ciselée et à grand-peine exhale un son déchirant.

Là-bas, derrière les montagnes qui se cendrent, Charles a entendu.

— Malheur à nous, dit-il. Roland nous quitte ! Ce n'est guère qu'un mourant qui peut sonner ainsi. Ah ! mes bons chevaliers, pressons, pressons bien vite et sonnez vos clairons, tant qu'il y en a en cette armée.

Soixante mille clairons, claironnent en fanfare. Par les bois, par les monts, l'écho s'en est emparé et les païens l'entendent. Ils sont fort effrayés !

— Fuyons ! fuyons, crient-ils. Les chrétiens se présentent. À l'aide ! Par Lucifer et par Mahomet !

Tandis qu'un grand nombre se hâte vers la retraite, quatre cents des plus décidés remontent livrer l'assaut aux deux survivants.

L'un est à pied, l'autre, à cheval, volte autour de lui pour le protéger. Tout près, de la vallée, on entend monter la fanfare. Le tapage est si grand que les païens se croient presque encerclés. Sous une grêle de flèches, ils ont enfin abattu Vaillantif et, à son tour, Roland est désarçonné.

— Nous ne le tuons jamais, ragent les mécréants.

Puis dépités, ils fuient. Mahomet les emporte !

L'archevêque se sent mourir et, Roland, l'ayant délacé, le berce doucement.

— Ah ! gentil seigneur, chuchote-t-il. Ne nous quittez pas avant de nous avoir bénis. Je vais aller chercher nos compagnons et les ranger auprès de vous. Je vous en prie, essayez de m'attendre.

— J'attendrai, dit l'évêque. Mais vite, vite, revenez. Ma vie n'a plus qu'un fil...

À travers le champ, alors, le chevalier s'en va. Il fouille le versant des collines et bientôt il les a tous retrouvés. Ici Gérin et Gérier. Là-bas, Aton et Bérangier. Gérard du Roussillon, Ansis et puis Samson. Ils seront disposés en un rang devant l'archevêque, dont le cœur se brise en voyant si triste cortège.

Levant la main, il implore le Seigneur :

— Que Dieu en sa gloire reçoive vos belles âmes et les mettent au milieu des saintes fleurs.

Mais il manque Olivier ? Trébuchant et presque pâmé lui-même, Roland repart. Comme il peut, il revient, serrant son compagnon qu'il couche sur un bouclier auprès des autres. L'archevêque tous deux les absout, usant de ses dernières forces, car il est déjà près du ciel où Olivier l'attend avec les anges en majesté.

— Ah ! Olivier ! gémit Roland. En nulle terre, il n'y eut meilleur chevalier !

Par la blessure de sa tempe, le sang coule à flots et Roland sent sa vue s'obscurcir. Est-ce vraiment la blessure de son corps ou celle de son amitié ? Bientôt, il glisse à terre, et l'archevêque, oubliant ses douleurs et sa propre mort, cherche à le réconforter. Saisissant son casque, il rampe, il se traîne pour aller chercher de l'eau au fond du vallon.

Quelle folle, quelle généreuse, quelle charitable idée ! Mais l'homme de Dieu ne pourra accomplir son ultime charité. Le cœur lui manque. Il tombe, la tête en avant. Pour toujours, il est tombé.

C'est ainsi qu'il nous a quittés, et que Roland le voit lorsqu'il revient à lui.

Tout près, derrière les monts, on entend des fanfares...

Mais Roland n'entend plus Sur le chemin d'Espagne, en aveugle il est parti. Trébuchant, son olifant d'une main, son épée de l'autre, il va, jusqu'à ce que lui aussi s'effondre.

Or, près de lui, un infidèle gît, qui n'est pas mort en vérité. Le voilà qui se redresse ! Il rampe vers le Français sans défense et saisit l'épée Durandal pour l'emporter en Arabie.

Roland, dans son délire, sent qu'on le vole et, d'un coup d'olifant, terrasse l'infâme dont les deux yeux ont jailli de la tête. Puis, lâchant les débris d'ivoire, d'or et de cristal, il étreint son arme, dont le contact le vivifie.

— Ah ! Durandal, comme tu es belle et bonne ! En quel malheur es-tu ? Un si bon vassal t'avait longtemps tenue !

Il se dresse sur ses jambes tremblantes. Le sang vers son bras semble refluer, mais tout est brouillé à sa vue. Comme si l'univers n'existait plus, il distingue seulement – à quelle distance ? Il ne sait pas – une

masse sombre qui semble le narguer.

Sur ses pieds, il vacille, mais sa main redevient ferme ainsi qu'aux plus beaux jours. Sur la roche, il s'acharne. Dix coups, et l'acier rebondit encore.

— Ah ! Durandal ! Du ciel, Dieu t'envoya à son roi et il t'a remise à moi pour que je lui taille un royaume.

Enfin, au douzième coup, c'est le rocher qui cède. S'ouvre un défilé ! Ce n'est pas le sang qui en coule, mais une longue traînée de soleil...

— Ah ! Durandal, comme tu es belle et sainte ! En ton pommeau d'or, il y a quantité de reliques et il n'est pas juste que des païens te possèdent ou que tu tombes entre les mains d'un couard. Que deviendras-tu si je n'ai pu te briser ?

Et la plaignant doucement, il tombe sur les genoux. Face à l'Espagne où les infidèles ont fui, on dirait qu'il prie. Sa tête n'est qu'oraison, mais son cœur devient gourde. Il a froid et se courbe sur l'herbe verte pour chercher un peu de la chaleur de ses deux compagnons : son olifant brisé et son épée fidèle. D'une main qui devient raide, il tend à Dieu son gant...

Le ronflement des tambours monte dans le défilé. Sur les cailloux, les pas de mille chevaux résonnent.

— Dieu par ta grâce, méa cula pour tous mes péchés, les petits et les grands et ceux que j'ai oubliés, depuis l'heure où je naquis et cette heure où je me sens mourir...

Il tend vers Dieu son gant droit et un ange apparaît, venant du firmament, qui cueille comme une fleur cette âme qui s'envole.

C'est fait. Roland est mort. Mais à travers les siècles, son nom demeure à jamais.

Voici l'armée qui passe...



XIII

Tu seras un vrai Béarnais



LE ROI DE FRANCE qui restera le plus sympathique aux Français est, sans contredit, le bon roi Henri IV qu'on surnommait aussi le Béarnais.

Fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, il était le plus proche parent en même temps que le beau-frère du roi précédent, Henri III. Sa grand-mère paternelle, Marguerite de Navarre, demeura dans le souvenir de ses contemporains comme la princesse la plus belle et la plus intelligente de toutes.

« Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange », disait-on de celle qu'on appelait encore la Marguerite des Marguerites, c'est-à-dire la perle des perles.

Mais la pauvre Jeanne d'Albret, elle, était moins gâtée pour le physique et l'on assurait perfidement qu'elle avait plutôt l'air d'un homme ou à la rigueur d'un cheval... habillé en femme.

Antoine de Bourbon était un « prince du sang », c'est-à-dire qu'il descendait de saint Louis, et ceci permit à Henri, leur fils, de recevoir ainsi la couronne de France... Voici pour l'histoire de la famille.

Le futur Henri IV n'était pas le premier fils de Jeanne et d'Antoine. Son frère aîné, nommé Henri comme lui, mourut en bas âge d'avoir été trop bien soigné par sa gouvernante, madame de Lafayette. Il périt de chaud en août 1553 tant on le couvrait dans une pièce où, malgré l'été, un feu d'enfer brûlait nuit et jour.

Apprenant ce décès, le vieux grand-père, Henri de Navarre, prit une

colère terrible et exigea que le second enfant qu'attendait bientôt Jeanne respire le bel air pur et dru des Pyrénées, plutôt que l'atmosphère confinée de la cour de France.

Jeanne, présentement accompagnait son mari guerroyant en Picardie contre Charles Quint, mais elle se hâta d'obéir aux ordres paternels, lorsqu'elle les reçut.

Au bout de dix-neuf jours de carrosse – et sur quels chemins ! – la princesse de Navarre devait arriver juste à Pau pour que le bébé y naisse.

Avec quelle joie, la Béarnaise retrouve les vallées profondes, les coteaux plantés de vignobles au-dessous des forêts de châtaigniers nouveaux et solides, bien frères des habitants du pays, les gaves aux eaux fraîches et pures dont l'écume fouette la roche noire.

Sur un ciel d'un azur plus clair ici que partout ailleurs, comme lavé par le vent et la pluie, d'un azur si lumineux et si subtil à la fois qu'il baigne d'une clarté incomparable toute chose, sur ce ciel qui ne peut appartenir qu'à Dieu, se dressent des glaciers étincelant au soleil. On aurait dit des pierreries présentées sur un écrin de velours bleu. Et toutes ces richesses offertes aux yeux de la princesse valaient bien les fastes extravagants de la cour de France.

Au pied des montagnes, se blottissaient des villages dont les toits pointus d'ardoise scintillaient sous une parure en dentelle de gelée blanche.

La route, cette si ancienne Ténarèze, voie romaine construite par les légions de César, chemin que suivaient encore les pèlerins de Compostelle, amena donc Jeanne d'Albret à Pau, juste à la veille de la naissance...

On était en plein hiver. Il faisait un froid terrible dans les vastes pièces du château construit par Gaston Phébus, château où régnait également de terribles courants d'air. Mais Dieu, que cet air pur semblait bon !

Dès qu'il sut sa fille installée, le vieux roi vint la voir, portant un coffre précieux.

— Ma fille, ceci ne sera pas tien tant que tu ne m'auras pas montré ce garçon que j'espère.

Dans cette grosse boîte d'or fermée à clef, était enclos le testament du souverain, un acte qui donnait à Jeanne tout le pays de Navarre et de Béarn et celui de Foix et même celui de Bigorre, à la condition expresse qu'elle ait un Fils, mais surtout qu'elle le mette au monde en chantant une ballade béarnaise ! D'après le vieil Henri, cette chanson constituait le garant le plus sûr de l'intelligence et de la force du nouveau-né, et surtout celui d'une longue vie !

De plus, une telle chanson donnerait l'assurance que cet enfant serait un garçon ! C'est du moins ce que le vieux roi, attaché aux

traditions, affirmait...

— Un garçon qui deviendrait donc, un jour, roi de Navarre ? Oh ! mon père, comment vous remercier ?

— Ne me remercie pas, ma fille, car j'en serai, moi, le plus heureux. Je veux un petit-fils superbe et qui parle avec l'accent de notre pays. Non pas une pleureuse ou un « rechigné ». De plus, quand tu enfanteras, je veux y être.

Jeanne qui n'était ni pleureuse, ni rechignée, quoique femme, promit avec joie. Et le 14 décembre 1553 (d'autres disent le 13), au milieu de la nuit, elle envoya réveiller le roi Henri.

Le vieux bonhomme s'enveloppa dans une robe de fourrure et se précipita, son coffre sous le bras, aussi vite que le lui permettaient ses rhumatismes, à travers les couloirs où soufflait allègrement une bise glaciale.

Dès qu'il approcha de la chambre, il entendit, par la porte ouverte à tous les vents, une voix claire et bien mesurée qui entonnait l'invocation à « Notre Dame du bout du Pont ».

Cette chanson, propice aux naissances, évoque le pont du Jurançon qui enjambe le gave de Pau et Jeanne, en bonne Béarnaise, l'avait bien choisie.

*« Notre Dame deu Cap deu pon
Adjudat me d'agueste liore !... »*

Et il paraît que le petit prince, dès qu'il vit le jour, parut reprendre le refrain avec entrain, tant il braillait bellement.

Un feu de souches flambait dans l'immense cheminée. À côté des hauts landiers, ou chenêts de fer forgé, dont les extrémités en forme de coupe servaient à supporter l'écuelle de soupe destinée à réconforter plus tard la jeune mère, pendaient deux *earellis*, des lampes de cuivre aux mèches trempant dans l'huile de noix et qui éclairaient la pièce.

Sur une *banque* (un escabeau) près du lit, un cierge bénit brûlait aussi, au milieu des tasses contenant un peu de miel, souverain contre les mauvais esprits ; de l'ail, un remède séculaire ; et du pain avec de l'huile, en gage de prospérité.

Malgré les exclamations des servantes, le vieux roi saisit l'enfant avant même qu'on ne le baigne, le roula dans sa propre robe et, ayant remis le fameux coffre à la maman épuisée mais triomphante, il partit, chargé de son précieux fardeau et criant à tue-tête :

— Il est à moi ! Il est à moi !

Et il le montrait à tous les gens qui se précipitaient de partout, tant la nouvelle s'était répandue vite :

— Voici le lion enfanté par la brebis de Navarre !

Puis, comme le bébé manifestait son indignation d'être si mal-

commodément ficelé, le grand-père, s'avisant alors qu'il avait besoin de soins, l'emporta dans sa propre chambre, tandis que la cohorte des nourrices, les *mayroulières*, partagée entre l'inquiétude et l'émerveillement, n'osait que le regarder faire.

— Ah ! Maintenant, expliqua le souverain en plaçant son héritier dans une écaille de tortue géante qu'il avait fait mettre de côté tout spécialement pour lui, en guise du berceau d'osier traditionnellement fabriqué par les heureux papas, maintenant, il faut se réconforter... Maintenant, jeune prince, vous allez recevoir la première viande des bons soldats, la pilule bienfaisante des gens de village !

...À savoir une tête d'ail, dont il frotta les petites lèvres roses. Et ces petites lèvres roses de bébé béarnais, loin de s'horrifier, se figèrent l'une contre l'autre, comme pour sucer, ainsi que font, tous les bébés. Le roi exulta !

— Hé bé, que voilà une sérieuse conjecture qu'il sera d'un bon naturel. Hé là ! Qu'on m'apporte l'aiguière de vin posée sur ce coffre et qu'on verse en cette coupe quelques gouttes de ce liquide généreux qui contient toute l'ardeur bienfaisante de notre soleil !

C'était du vin du clos de Gaye, un vignoble fameux situé au pied du pic du midi d'Ossau, dans le pays le plus béarnais de tous et le plus magnifique.

Le veil Henri présenta la coupe au jeune Henri, dont il souleva la tête de ses gros doigts à la fois maladroits et tendres. Une goutte couleur d'ambre tomba sur la langue de l'enfantelet qui fit encore mine de téter.

Alors, le roi, émerveillé, reposa le nouveau-né qui, vigoureusement, protesta. Il joignit les mains d'un air extasié... L'enfant en voulait encore !

— Tu seras un vrai Béarnais !

Des huit nourrices qui s'occupèrent de l'enfant royal, la dernière, Jeanne Lafourcade, était l'épouse d'un brave laboureur du hameau de Billières, à côté de Pau. Ce fut là, puis à Coarraze qu'il passa ses premières années.

Il n'aimait rien tant que ce village, plus encore même que le château de Pau où sa mère lui avait fait construire un jeu de paume et où il apprit avec enthousiasme à tirer les armes et à monter à cheval.

Même en tombant, s'il se blessait, il ne pleurait jamais. Son courage et sa hardiesse faisaient déjà l'admiration de tous.

Lou nousté Henric, notre Henri, passa sa jeunesse comme un vrai petit paysan de la campagne paloise. Nourri de pain bis frotté d'ail, d'œufs et de fromage, des Pyrénées bien sûr, c'était un magnifique enfant que l'on voyait courir, nu-tête et nu-pieds, à travers la montagne, menant une bande effrontée et batailleuse, guère plus mal vêtue que lui. Il fallait voir ce capitaine, haut comme une botte,

brandissant des bouts de bois en guise d'épées, prendre d'assaut, avec ses troupes mal mouchées, les murs des clôtures, faits de galets roulés et polis par le Gave, et séparant les pacages.

Son couteau de berger à manche de corne ne le quittait jamais. Plus que trésor précieux, c'était un outil bien pratique pour manger le morceau de fromage gras à trous minuscules ou le pain frotté d'ail, ou encore pour tailler dans les branches de buis un *flûtet* à sept trous ou un sifflet de ralliement.

Il luttait avec les petits pâtres du voisinage ou même avec un cabri et, plus tard, contre un bélier, à l'imitation des bergers, ne rentrant que le soir chez sa nourrice, ivre de grand air et de bonheur.

Dans le crépuscule, on entendait son *hénillet*, son cri de reconnaissance, dont l'écho ricochait sur les parois des vallées sonores. Ou bien, la petite troupe s'avavançait en chantant « Roussignoulet » (petit rossignol) ou cette ballade si populaire encore :

— *Quoan los gagna pasiourele charmante,
Quoan los gagna per garda lou bestias ?
Que veux-tu gagner pastourelle charmante,
Que veux-tu gagner pour garder le bétail ?*

Les gamins, en chœur, derrière lui reprenaient :

— *U peu d'esdops, u debauta
Et cent escuits, Moussu, que me cau...
Une paire de sabots, un tablier
Et cent écus monsieur, il me faut...*

Manifestant cet appétit qui devait rester proverbial, le jeune Henri de Navarre trouvait alors sur une table rustique des mets campagnards et copieux : la garbure du Béarn, faite de trois gousses d'ail (bien sûr !), de jambon, d'un bon hachis de lard rance et parfumé, de pois (car on ne connaissait pas encore les pommes de terre), de choux et de confit d'oie.

Ou bien la poule au pot, délicieusement farcie, qu'on péchait dans la marmite grâce au fil attaché à sa patte, cette poule au pot qu'il rêva de faire goûter à tous les Français, chaque dimanche. Et pour le dessert, la *méture*, galette de maïs doré.

Après le souper, si les enfants avaient été sages, on chantait des chansons devant l'âtre : celles-ci célèbres de Gaston Phébus : « *Se canto quan canto* » ou « *Dus pastoris a l'oumbiete* » (Deux pâtres à l'ombre)... Ou bien, ô délices ! quelques vieilles personnes racontaient des histoires...

Celle qu'Henri et ses amis préféraient était la légende du roi Artus :

« Il y avait jadis, au fond des forêts épaisses, des clairières isolées où de farouches pasteurs gardaient des troupeaux magnifiques...

« Vêtus de peaux de bêtes, casqués de cuir clouté de cuivre, armés de longues piques, ils montaient tout le jour des chevaux énormes et rétifs et jouaient du cor pour s'interpeller de vallons à vallons.

« Ces bergers n'étaient pas des pâtres ordinaires, mais les fils d'un roi cruel qui tenait la montagne, là-haut, derrière la crête ondulée d'où se détache le pic de Ger.

« Dans ce pays presque désert, ils ne faisaient la guerre qu'aux sangliers, aux ours et aux loups, mais c'étaient là ennemis implacables en vérité, et dont la forêt entourant le manoir solitaire recélait des armées.

« Cette forêt était encore plus immense qu'à présent et on pouvait y marcher pendant une semaine sans y rencontrer âme qui vive...

« Or, un jour que le roi, ses fils et ses serviteurs forçaient le loup, leur course les amena près d'une misérable cabane au toit de bruyères sèches, s'élevant au milieu de quelques terres cultivées.

« Le roi, debout sur ses étriers, sonnait l'hallali dans sa corne d'auroch, lorsqu'une vieille en haillons apparut.

« Toute petite à force d'être courbée, et toute noire à force d'être sèche, elle surgit presque sous les pieds du cheval, qui se cabra.

« — Pitié, pitié, mon seigneur, cria-t-elle. Je moissonnais mon pauvre champ, et voilà que vos cavaliers vont fouler sous les sabots de leurs bêtes les épis mûrs de ma misérable récolte. Détournez votre meute, et Dieu vous bénira...

« Mais le roi n'était pas homme à abandonner sa chasse : ricanant horriblement, il leva son fouet pour en cingler la face de la malheureuse. Puis, à son signal, les cavaliers de sa suite lancèrent leurs chevaux juste au milieu de la moisson, ni à gauche, ni à droite, pour s'enfoncer dans le hallier qui entourait le champ.

« Les épis couchés s'incrustèrent dans le sol et il n'en resta plus rien.

« Toute la troupe, d'un galop fou, arriva ainsi à travers les bois, devant un étang dont l'eau, noire comme de la poix, ne parvenait pas à refléter le ciel.

« Soudain, une flamme jaillit entre les pins et, à la même seconde, la forêt s'embrasa depuis les monts jusqu'à l'océan. La montagne ne fut alors qu'une mer de feu creusée de vagues gigantesques : ce qui avait été autrefois des vallées.

« Les cavaliers, hurlant de terreur, cernés de tous côtés par le brasier, reculèrent vers l'étang dont les eaux sans fond, glaciales comme le péché, les engloutirent bientôt.

« C'est ainsi que l'âme d'un roi ayant manqué si fort de charité fut, par Dieu, condamné à courir dans le ciel, sans connaître repos ni trêve et jusqu'à l'éternité.

« Aussi, lorsque l'écho des orages gronde et se répercute de monts à monts au-dessus des vallées obscures, il faut se signer en disant :

« — Entendez-vous passer la chasse du roi Artus qui ne savait pas la pitié... »

Le jeune Henri, qui savait qu'il deviendrait roi, lui aussi, un jour, jurait dans le fond de son cœur qu'il ne ferait jamais de tort à personne. Jamais... ou tout au moins autant qu'il le pourrait, car il n'ignorait pas non plus que le métier de roi ne se fait qu'avec la grâce de Dieu.

— ...*dal gracie de Diu.*

Il ne parlait que le patois béarnais, si proche du Gascon... et, grand bavard, il parlait beaucoup, dans cette langue drue et sonore ! Cependant, malgré sa faconde et aussi... sa brusquerie, il savait rester prince et envers le moindre paysan, se montrait toujours courtois et simple.

Oui, il savait rester prince, mais les princes ont des obligations auxquelles ils ne peuvent que se soumettre. La merveilleuse vie pastorale prit fin, lorsque, à douze ans, il fut envoyé à Paris pour y apprendre le français ! Ah ! tristesse !... Et étudier ! désolation !...

Avec quels soupirs, il abandonna cet univers qui ne pouvait rester le sien éternellement. Mais quel est le prince qui pourrait se vanter d'avoir eu une enfance aussi libre, aussi heureuse ?

Plus tard, au Louvre, en bon père, il s'efforcera de faire de ses propres fils de vrais bambins, joyeux comme des enfants ordinaires.

Lorsqu'il prit la route de Paris, il était temps pour lui de partir. Sa mère Jeanne, succédant au vieil Henri, gouvernait désormais le pays avec une poigne énergique et l'on n'y riait plus guère.

Finie, l'aimable fantaisie ! Sous la férule de la souveraine, désormais les Palois connaissaient l'austérité. Plus de fêtes brillantes à la cour. Plus d'arbres de Mai dans les campagnes, plus de danse, ni de jeux !...

Ce fut alors comme un double adieu que dit le prince Henri à sa jeunesse.

Mais peu lui importait qu'à Paris, on se moquât de son accent rocailleux : dans ses oreilles résonnaient toujours le refrain allègre du « *jlahuto* », cette sorte de flageolet, et le roulement du tambourin au son duquel filles et garçons dansaient le « branle » dans la vallée d'Ossau.

— Adieu, chères montagnes ! Vous m'avez donné tant de bonheur !

Déjà, alors qu'il n'était âgé que de quatre ans, Antoine de Bourbon, son père, l'avait présenté à la cour. Ce jour-là s'était décidé son mariage avec la fille du roi, la jeune princesse Margot, une enfant de son âge, une petite futée, tout aussi rebelle que lui à la contrainte.

Voici comment se firent les accords de ces deux enfants :

Le roi Henri II, bavardant gentiment avec son petit neveu, commença une phrase par ces mots affectueux :

« Eh bien, fils... »

Le garçonnet, qui ne parlait que le béarnais, mais comprenait le français, eut un haut-le-corps et, désignant Antoine de Bourbon à ses côtés, répondit sans se démonter :

— *Aquet es lou seigneur pai !* (c'est ce seigneur, mon papa !)

— Veux-tu être alors mon gendre ? fit gravement le roi, en retenant à grand-peine son envie de rire.

Le petit réfléchit un instant, puis :

— Ô bé... (oui bien) répondit-il tout aussi gravement.

Et ainsi fut fait.

En ce temps-là, les princes se fiançaient parfois à l'âge du berceau. Ce qui ne les empêchait pas d'être des enfants, et les jeux communs d'Henri et de Margot ressemblèrent bien plus à des batailles rangées qu'à des visites protocolaires. Il faut dire que cette chipie de Margot raillait fort le parler rustique de son futur mari.

Henri, lui, se moquait des atours et des souliers à la mode de sa fiancée et, pour qu'il n'y eût pas de jaloux, chacun reçut souvent le martinet, méthode dont on faisait, hélas, à cette époque, abondamment usage.

Le jour où parvint dans les Pyrénées la nouvelle que *Lou nouste Hernie* accédait au trône de France, il y eut de grandes réjouissances.

Le nouveau roi, qui ne cessera jamais d'être ce Béarnais si bien nommé jadis par son grand-père, proclama lors de son avènement :

— Je donne la France au Béarn et non le Béarn à la France !

Et même, pour accuser la nuance et rendre ainsi hommage à l'esprit d'indépendance de ses compatriotes, il prit le titre de « Roi de France et de Navarre », qui devint celui de ses descendants.

Lorsqu'Henri, désormais Henri IV, quitta définitivement son pays, il se rendit à Coarraze pour embrasser une dernière fois ses parents nourriciers, braves gens qu'il n'avait jamais oubliés.

Le vieux laboureur pleura comme une Madeleine au moment de la séparation, tandis que le nouveau roi le consolait, avec cette bonté qui le rendait si populaire.

— Ô mon fils, sanglotait le vieillard, que vont-ils devenir sans toi, les Béarnais, et que ferai-je moi-même, sans tes bonnes pensées ? Je t'ai vu quasi naître et, tout petit enfant, je te faisais sauter sur mes genoux... Et tu vas partir maintenant ?

— Allons, allons, je reviendrai, mon père nourricier... Mais si, d'aventure, je tardais trop, il faudrait venir me visiter en mon palais du Louvre... Je serai toujours là pour t'embrasser. Ne l'oublie pas.

Cinq, huit, dix ans passèrent, et l'on ne revit plus jamais le fameux panache blanc, de Sauveterre à Pau et de Pau à Arrens. Un temps qui parut bien long au vieillard... Enfin, un jour, n'y tenant plus de regret, il vendit des brebis et une paire de bœufs magnifiques puis, prenant son bâton, il refit à l'envers le chemin de Compostelle pour se rendre à

Paris.

Là, il s'achemina droit vers le Louvre et tomba sur un garde casqué qui l'arrêta de sa hallebarde.

— Eh le vieux ! Où t'en vas-tu si fier ? Sais-tu que tu es devant chez le roi par ici ?

— Je le sais bien, fit le bonhomme. C'est pourquoi je veux voir mon fils Henricou. Il m'attend pour m'embrasser.

— Quel Henricou ? Il n'y a qu'un Henri, et il est notre Sire. Pas ton fils, vieux fou mal habillé.

Mais hormis cette phrase : « Je veux voir mon fils Henricou... » qu'il avait apprise par cœur en français, le vieillard ne pouvait s'exprimer qu'en Béarnais et, avec la plus tenace des obstinations, il protesta de ses intentions :

— Je suis arrivé de Coarraze, expliqua-t-il, invité par Henricou, mon fils de lait, que ma pauvre femme a nourri quand son pépé nous l'a porté. Il est devenu roi de France mon Henricou, *aùgran Diu biban*(10). Et je je m'en retournerai pas dans ma montagne avant de l'avoir vu.

Or, il y avait parmi les gardes un sergent béarnais. On l'alerta enfin et il servit d'interprète. Il fit alors conduire le père Lafourcade dans un vestibule près de la salle d'audience et le vieux se sentit d'abord comme chez lui au milieu de tous ces beaux habits et de ces gens parfumés.

— Ben ! Chez le roi, c'est comme au moulin chez nous, confia-t-il à son mentor. Le dernier arrivé qui crie le plus fort, sera le premier à faire moudre son grain, je parie !



— Ben! Chez le roi, c'est comme au moulin chez nous...

Puis commença une longue attente. L'air pur des montagnes manquait au brave paysan et les senteurs dont s'inondaient les courtisans l'incommodaient. Bientôt, à son grand déplaisir, il fut le point de mire d'un cercle de gens railleurs et s'il ne comprenait pas ce qu'on disait, il devinait les moqueries que sa personne inspirait.

Sa figure tannée, et non poudrée et fardée, la besace de toile bise, le jambon qu'il portait en bandoulière pour son Henricou, les brodequins, les rubans autour de ses bas de grosse laine, le béret immense, tout en lui faisait rire une assemblée que lui-même trouvait plus grotesque encore et qu'il n'osait pourtant pas critiquer.

— À Coarraze, on ne fait pas tant manières, ni d'impolitesse envers ses amis, chuchota-t-il finalement à l'oreille de son guide hilare. Qu'est-ce que c'est que cette engeance qui vient manger l'air de mon Henricou ?

Tout d'un coup, derrière une porte entrouverte, à la faveur d'un mouvement de foule, qu'aperçut-il ? Son Henricou... Vêtu peut-être plus simplement que ses courtisans, mais d'une manière tout aussi bizarre, avec une fraise en dentelle, grosse comme un fromage, autour du cou et l'air de s'ennuyer à mourir.

Et, puisque dans les moulins béarnais se font d'abord servir ceux qui crient le plus fort, voilà que sous la voûte dorée et austère du palais, retentit alors un *lienillel* vigoureux et la plus joyeuse vocalise qu'on entendit jamais sur les pentes de Coarraze.

Puis, avec la vigueur dont un vieux Béarnais têtue est capable, à coups de bâton et à coups de jambon, il se fraya un passage au travers de la foule médusée.

Il fit voler les battants de la porte des deux coudes et se jeta au cou du roi, soudain ravi.

— Mon Henricou ! Mon Henricou, comment te voilà prisonnier de ces masques de *carnabal* ? Boû Diou, que tu as maigri !

Les plafonds dorés du Louvre se seraient-ils effondrés sur les courtisans, eux aussi dorés sur tranches, qu'ils n'auraient pas été plus effarés : le roi rendait à cet énergumène tous ses baisers et ses caresses et, dans les bras l'un de l'autre, ils conversaient en une langue dont on se demandait si elle était de chrétien.

L'ambassadeur des Pays-Bas semblait être oublié et un monsignore italien, arrêté net dans un discours coupé en deux, restait la bouche ouverte, sans penser à la refermer.

— Ces brigands ! fulminait le vieux laboureur en montrant le poing. Sais-tu qu'ils m'ont fait attendre une heure debout, moi qui ne peux supporter mes souliers du dimanche ? Pour un peu, un de ceux qui te gardent prisonnier, toi le roi de France et de Navarre, m'aurait empêché de te voir. Ils ne savent même pas parler, mon fils, et tu dois

bien t'ennuyer ? Hé bé, si tous ces valets parfumés (il désignait l'élégante assemblée) t'empêchaient de vivre, fais-moi donner une fourche à trois dents ou un pique-bœuf et je les chasse tout de suite. A-t-on idée d'empêcher le meilleur de tes amis d'arriver jusqu'à toi !

Et le roi riait, riait, à en pleurer.

» Ce n'est pas mal chez toi, reconnut le vieux, tandis que, bras-dessus-bras-dessous, ils parcouraient les salles. Mais de ces meubles dorés, on se passe sans peine au Béarn. Tu dois en avoir des voleurs que cela tente, par ici ! Et ces tableaux ? Cela ne te donne pas mal à la tête de les regarder tout le temps ?

— Oh ! Je ne les regarde pas, reconnut le roi.

— Alors, à quoi ils servent ? Bou Diou ! Quel gaspillage !

Finalement, le brave homme demanda à faire un tour à la cuisine pour y déposer le jambon entre les mains de quelqu'un de sûr.

— Je ne sais pas trop à qui on peut se fier ici, conclut-il soupçonneux, en dévisageant les seigneurs horrifiés qui les escortaient.

Lorsqu'ils descendirent au sous-sol, « la cuisine » lui arracha un cri d'étonnement douloureux. D'abord, il y en avait plusieurs salles : une pour rôtir, l'autre pour bouillir, encore une pour éplucher et tout cela envahi d'un peuple qui semblait déplacer beaucoup de cet air empuanti pour pas grand-chose.

Il leva les yeux au plafond et la plus grande consternation se lisait sur son visage tanné.

— Mais où sont les *penderilies* ? demanda-t-il lorsqu'il retrouva la parole.

Il s'agit en Béarn de longues barres de fer desquelles pendent chapelets de saucisses et de boudins.

» Mon pauvre petit, fit-il en secouant tristement la tête.

Tu n'as donc pas tué de porc cette année ? Voilà pourquoi tu es si maigre !

Le roi dut lui expliquer en riant, mais avec la plus grande patience, qu'on ne tuait pas de porc à la cour du roi de France.

— Tu es peut-être roi, Henric mon enfant, soupira le vieillard, mais tu dois avoir souvent faim. Te souviens-tu combien tu étais heureux au coin de notre feu, lorsque ma pauvre Jeanne, ta mère nourrice, te donnait une tranche de *meture*, bien grillée, avec une belle portion de lard par-dessus ? Tu as voulu être roi de Paris, d'accord, il y a peut-être des avantages, mais tout ce que je vois ici ne prouve pas que tu as gagné au change...

— Eh oui, se dit le roi en regardant la longue figure de ses courtisans. Combien y en a-t-il ici qui m'aiment vraiment ? Combien plus que ces parquets précieux vaut la bonne terre que mon père nourricier a emportée à la semelle de ses souliers ? Le vrai bonheur se

réfugie dans l'ombre tranquille des vallées, et il fuit les sommets où trop souvent l'éclair nous aveugle et où s'entend de trop près le grondement du tonnerre. Et combien on y risque le vertige ! Ah ! où est le décor des monts neigeux et l'air léger des vallées verdoyantes où résonnent longtemps les appels des bergers ? Depuis que je t'ai revu, mon ami fidèle, tous mes souvenirs d'enfance viennent à moi : la musique mêlée des clochettes, des pattes et des abois, qui dévale les pentes lorsque le troupeau rentre au village par les soirs d'automne... Comme tout y est pur, dans nos montagnes !... *Aqueres mountannes que la haute soun*, « ces montagnes qui sont si hautes » et que l'on chantera longtemps encore... Tant qu'il y aura des Pyrénées...



1 De la même origine, le verbe guillocher, qui signifie « entrelac d'argent grave ou rapporté » et qui est un terme d'orfèvrerie.

2 Cers : vent analogue.

3 La mère de Dieu.

4 La Fête du pays : grande fête.

5 Ceinture de flanelle rouge enroulée autour de la taille (d'où son nom).

6 Petite poule.

7 Il écrivit un traité de vénerie.

8 La chanson de Roland a pour origine une légende locale que transmettaient les trouvères, puis s'établit le texte que l'on connaît, écrit vraisemblablement en Normandie comme certains mots l'indiquent.

9 Dans le Sud de la France « *oui* » se disait « *oc* », pour « *oïl* » dans le Nord. La langue d'oc a donné naissance au languedocien et au provençal qui sont voisins, ainsi qu'à tous les patois du Midi. La langue d'oïl est devenue le français classique. Les Basques parlent une langue très particulière dont l'origine se perd dans la nuit, mais... qui ressemble au finnois de la Finlande.

10 À peu près et sans suivre un mot à mot incompréhensible : « au diable Vauvert ! ».